L'Histoire
www.lhistoire.fr

Archives

LES MILLE VIES DE BEAUMARCHAIS

Il y a 2 000 ans

Les Han

PREMIER EMPIRE CHINOIS



Cavalier en terre cuite, dynastie des Han orientaux, Ier-IIe siècle

BEL 7,90€ - LUX 7,90€ - CH 12,50CHF - D 8,70€ - ESP 7,90€ - IT 7,90€ - GR 7,90€ - PORT.CONT 7,90€ - DOM 7,90€ - NCAL 1030XPF - MAR 73MAD - TUN 11,50TND - CAN 11,99$CAD

HDE VAR

LE DÉPARTEMENT

carnavals

d'ici et d'ailleurs



Direction Médias et Événementiel du Conseil départemental du Var - Service création graphique • Archange Michel © Collection Alain Taillard • Carnaval de Jacmel - Haïti © Corentin Fohlen/ Divergence
Papillon "Fantaisy" Costume © Elaine Damkjyan • Costume de Gille de Binche © Louagour Karl Kersten • Costume de Nanga Diable © Paris, musée du quai Branly - Jacques Chirac

DRAGUIGNAN

13 DÉC. 2025 > 22 MARS 2026

Hôtel Départemental des Expositions du Var

Billetterie
hdevar.fr

#hdevar

Han, c'est-à-dire chinois

Ce n'est pas, bien sûr, le début de l'histoire de la Chine, qui commence, il y a trois mille cinq cents ans, sur les bords du fleuve Jaune, avec l'agriculture, les arts du bronze, le filage de la soie et les premières écritures. Les Han ne sont même pas la première dynastie, puisque la précéda, pendant une quinzaine d'années (221-206 av. n. è.), une éphémère mais décisive lignée des Qin, qui unifia le territoire, la largeur des routes, la monnaie, les poids et mesures, et les caractères d'écriture, consolida les frontières et jeta les bases de la première « Grande Muraille ». A une telle construction, il fallait un titre à sa mesure. Les Qin auront donc donné à la Chine son « Premier empereur », celui-là même qui se fit enterrer avec 8 000 soldats de terre cuite près de sa capitale Xianyang (Xi'an).

Les Han n'ont fait que leur succéder. Surgi de nulle part, Liu Bang participe à la grande révolte contre les Qin, élimine ses adversaires, se coule dans le modèle, et devient empereur. Avec une interruption, les Han vont régner quatre siècles (202 av. n. è.-220). C'est la plus longue des dynasties chinoises. Elle va même réussir à s'imposer comme « la première ».

Les Han ont leur place dans le grand récit chinois, celle d'une étape glorieuse dans un passé impérial qui a retrouvé son lustre

Éclipsant le Premier empereur Qin, frappé d'illégitimité, les Han récupèrent et consolident les institutions qu'il a mises en place. Dans une Chine qui compte bientôt 60 millions d'habitants (autant que l'Empire romain, à l'autre bout du monde alors connu), la dynastie, bénéficiant d'un optimum climatique, et des revenus fiscaux dégagés par les producteurs de blé et de millet de la Grande Plaine, impose, dans la durée, les principes de l'uniformisation impériale. Les collecteurs d'impôts parcourent à cheval les milliers de kilomètres de routes, tandis que se pérennise un gouvernement qui repose sur neuf ministres dédiés, et une administration centralisée de 30 000 lettrés-fonctionnaires attachés à servir et soutenir le pouvoir. C'est avec eux, il y a deux mille ans, que triomphe la doctrine de Confucius qui va devenir, avec son corpus de Classiques, rien de moins qu'une idéologie d'État.

C'est aussi sous les Han que les Chinois sortent du bassin du fleuve Jaune, leur berceau d'origine. Au nord, leurs expéditions sont limitées par la puissance des Xiongnu, peuple nomade des steppes, menace barbare par excellence, avec lesquels ils négocient un partage des zones d'influence, qui n'exclut pas les regains bellicistes, mais explique les liens durables entre la Chine du Nord et l'Asie centrale. Au sud, le terrain est plus favorable encore : au IIe siècle, les Man du fleuve Bleu sont officiellement passés dans le giron impérial.

Ainsi se dessine la première carte de la Chine, celle d'avant la deuxième grande expansion, sous les Mandchous, mille cinq cents ans plus tard. La dynastie Han est bien le moment fondateur d'une Chine expansionniste. Elle mérite la place qui lui est donnée dans le grand récit chinois, celle d'une étape glorieuse dans un passé impérial qui, depuis trente ans, a retrouvé tout son lustre.

Mais les Han sont bien plus qu'une dynastie. Depuis le Moyen Age, leur nom s'est imposé pour désigner une population qui partage une langue et une écriture, en un mot, des traits culturels qui la différencient des peuples barbares. Au XIXe siècle, à l'âge des races, « Han » fut revendiqué par les nationalistes qui en firent un argument de résistance à la dynastie des Qing, Mandchous venus de l'extérieur. Cette histoire a fortifié une identité ethnique. Dans la République devenue communiste, ils représentent l'écrasante majorité de la population (92 %). Même si l'égalité est en principe assurée aux 55 nationalités restantes – dont les Ouïgours, les Miao, les Mongols ou les Tibétains –, cette mention sur les papiers d'identité conforte la noblesse d'une appartenance ancienne : Han, c'est-à-dire chinois. ■

L'Histoire

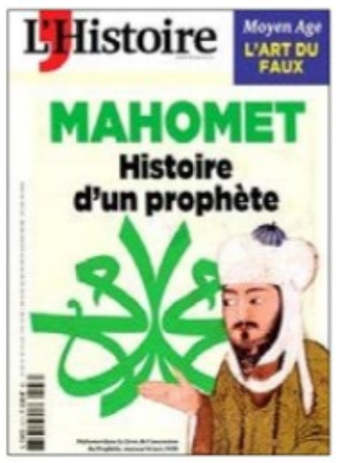
@ Retrouvez toute l'actualité de *L'Histoire* sur www.lhistoire.fr

Forum

VOUS NOUS ÉCRIVEZ

Mahomet ou Muhammad ?

Vous avez été nombreux à réagir à notre numéro « Mahomet. Histoire d'un prophète » (L'Histoire *n° 537, novembre 2025).
Frantz Grenet, professeur au Collège de France, nous fait remarquer, à propos de l'image du jeune Muhammad que nous avons publiée page 57 : « Cette image, largement diffusée en Iran à partir de 1979, a brusquement été retirée de l'espace public par les autorités. Ce portrait du Prophète était initialement légitimé par son attribution à un moine chrétien de Syrie qui l'aurait exécuté à une époque où, jeune caravanier, Muhammad n'avait pas encore reçu la Révélation, ce qui permettait de contourner "l'interdit" sur sa représentation. La découverte de sa source, dans un album photographique de 1905 réalisé en Tunisie, est due à Pierre Centlivres et Micheline Centlivres-Demont, dans un article paru dans *Études photographiques* n° 17 en novembre 2005. »
Mohamed Ali Jilani nous demande pourquoi avoir choisi « Mahomet » comme titre de numéro tandis qu'à l'intérieur nous utilisons « Muhammad ».
Michel Lavanant propose de revenir sur « l'hypothèse nazaréenne, de plus en plus évoquée dans les travaux scientifiques de ces dernières décennies. Dans le Coran, Jésus prime sur Muhammad : cet hommage à Jésus interroge sur l'origine des croyances du Prophète, et l'hypothèse judéo-chrétienne s'impose de plus en plus dans la suite des travaux de Martiniano Pellegrino Roncaglia, au début des années 1970. »



La réponse de la rédaction

La dénomination du Prophète connaît des variantes liées aux régions, aux dialectes et aux caractéristiques de l'alphabet arabe, dans lequel les voyelles ne sont pas systématiquement écrites. En Turquie, il est appelé "Mehmet", en Afrique subsaharienne "Mamadou". En France, les transcripteurs de l'arabe adoptent le plus souvent "Mahomet" à partir du XIIe siècle. "Muhammad" est de plus en plus utilisé par les historiens, mais certains l'appellent aussi "Mohamad". Nous avons donc décidé, dans le titre, de garder le nom le plus connu du public francophone et d'exposer, dans le numéro, son histoire. Quant à l'hypothèse nazaréenne, nous l'avions évoquée dans notre dossier sur le Coran (*L'Histoire* n° 472, juin 2020). Le *Coran des historiens* (Cerf, 2019), dirigé par Mohammad Ali Amir-Moezzi et Guillaume Dye, accorde aussi de longues pages aux contextes scripturaires dans lesquels prit place la composition du corpus coranique. Le chapitre IX, rédigé par Jan Van Reeth, porte sur "Les courants judéo-chrétiens et chrétiens orientaux de l'Antiquité tardive".

« Obituarist » ou nécrologue

Jean-Pierre Palacin a souhaité réagir à la Carte blanche de Pierre Assouline « Profession "obituarist" » (*L'Histoire* n° 537, novembre 2025) à propos des premiers écrivains anglophones de nécrologie, qui ont droit au titre d'*« obituarist »* (du latin *obitus*, « la mort »). Il suggère des traductions au terme *obituarist* : *« Relevant ce défi, on peut proposer "nécrologiste", qui n'a que le tort de le faire penser au médecin-légiste… Ma préférence irait donc à "nécrologue" ou "nécrologueur".* » A méditer…

@ En vous inscrivant à l'adresse privilege-abonnes @histoire.presse.fr, vous pourrez recevoir la newsletter et les informations de *L'Histoire*.

Qu'est-ce qu'un « Anglo-Saxon » ?

James Roberts remarque, à propos de l'enquête d'Olivier Thomas sur « Les Historiens étrangers et l'histoire de France » (*L'Histoire* n° 536, octobre 2025) : *« Est-ce que l'usage non critique du terme "anglo-saxon" pour désigner les historiens de l'anglosphère ne pose pas un léger problème d'anachronisme ? Ce terme est très précis pour l'Angleterre pré-normande (Ve–XIe siècle). L'appliquer aux réalités modernes a tendance à simplifier un peu trop la diversité des pays anglophones. Peut-être serait-il plus approprié d'utiliser l'adjectif "anglophone" ou le substantif "l'anglosphère" dans un contexte moderne ? Une autre solution serait d'encadrer le terme avec des guillemets pour le contextualiser. »*

La réponse de la rédaction

Vous avez raison. Il faudrait renoncer au terme pour désigner pêle-mêle les anglophones de tout espace géographique. Mais ce n'est pas seulement que nous avons cédé à la facilité : nous avons repris les catégories de la *Bibliographie annuelle de l'histoire de France* de 1984, publiées dans un article de Colette Albert-Samuel avec un graphique aux catégories peu précises (« Les historiens de la France en 1984 », *Histoire, économie et société*, 6/1, 1987).

Sauf mention contraire de son auteur, toute lettre parvenue à la rédaction de *L'Histoire* est susceptible d'être publiée dans le magazine. Par souci de brièveté et de clarté, la rédaction se réserve le droit de ne publier que des extraits des lettres sélectionnées.

L'Histoire

La rédaction de *L'Histoire* est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.
Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du Code de propriété intellectuelle).
Toute copie doit avoir l'accord du Centre français de droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris. Tél. : 01 44 07 47 70. Fax : 01 46 34 67 19).
L'éditeur s'autorise à refuser toute insertion qui semblerait contraire aux intérêts moraux ou matériels de la publication. Les nom, prénom(s) et adresse de nos abonnés sont communiqués à notre service interne et aux organismes liés contractuellement avec *L'Histoire*, sauf opposition motivée. Dans ce cas, la communication sera limitée au service de l'abonnement. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal.
Commission paritaire n° 0428 K 83242. ISSN 0182-2411.
L'Histoire est publiée par les Éditions L'Histoire
Président-directeur général et directeur de la publication : Claude Perdriel
Dépôt légal décembre 2025
© 2025 Éditions L'Histoire

Origine du papier : Autriche
Eutrophisation (Ptot) : 0,018 kg/tonne
Taux de fibres recyclées : 33 %.
Imprimé par BLG, Toul (54), France
Certifié PEFC

1936, LA GRANDE RÉVOLTE ARABE CONTRE L'EMPIRE COLONIAL BRITANNIQUE.

2025 FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM **LONDRES**

2025 MOSTRA **SÃO PAULO PRIX DU PUBLIC**

2025 FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM **TOKYO GRAND PRIX**

2025 FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM **ROME**

2026 FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM **THESSALONIQUE**

2025 FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM **BORDEAUX**

2025 FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM **VALLODOLID**

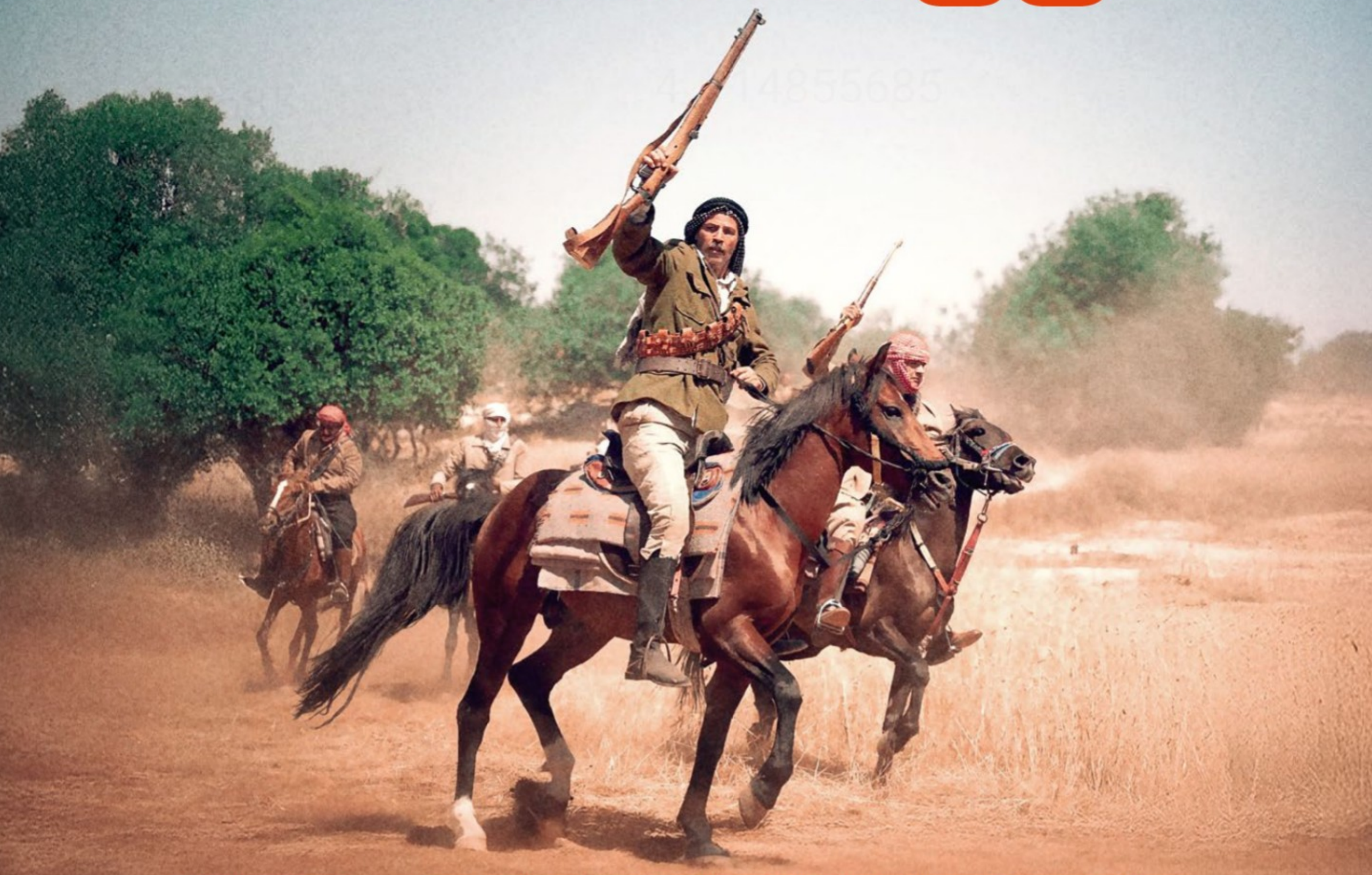
2025 FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM **TORONTO**

2025 FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM **MARRAKECH**

HIAM ABBASS · ROBERT ARAMAYO · SALEH BAKRI · KARIM DAOUD ANAYA · BILLY HOWLE ET JEREMY IRONS

PALESTINE 36

UN FILM DE ANNEMARIE JACIR



BFI - BBC FILM - DOHA FILM INSTITUTE - KATARA STUDIOS PRÉSENTENT UNE COPRODUCTION PHILISTINE FILMS AVEC AUTONOMOUS, CORNICHE MEDIA ET MK PRODUCTIONS - AVEC HIAM ABBASS, KAMEL AL BASHA, YASMINE AL MASSRI, JALAL ALTAWIL, ROBERT ARAMAYO, SALEH BAKRI, YAFA BAKRI, KARIM DAOUD ANAYA, BILLY HOWLE, DHAFER L'ABIDINE, ET AVEC LIAM CUNNINGHAM ET JEREMY IRONS - COPRODUIT PAR AZZAM FAKHREDDIN, HANIF ARSI, NILS ÅSTRAND, OLIVIER BARBER, NATHANAËL KARMITZ, KATRIN PORS, HAMZA ALI ET CAT VILLIERS - PRODUIT PAR OSSAMA BAWARDI - ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR ANNEMARIE JACIR - DIRECTION DE LA PHOTOGRAPHIE HÉLÈNE LOUVART - SARAH BLUM - TIM FLEMING - DIRECTION ARTISTIQUE NAEL KANJ - MONTAGE TANIA REDDON - COSTUMES HAMADA ATALLAH - SON BRUNO TARRIÈRE - MUSIQUE BEN FROST - VENTES INTERNATIONALES LUCKY NUMBER - MK2 FILMS

Sofilm · SENS CRITIQUE · **AU CINÉMA LE 14 JANVIER** · L'Histoire

EXCLUSIF

Musée-mémorial du terrorisme, enfin !







Mémoire **CI-dessus : vue de la caserne Lourcine, Paris, XIIIe arrondissement (vers 1900). A droite : portrait de Lamia Mondeguer, victime à La Belle Équipe, par Akhine.**

C'était une décision du président Macron en 2018 : un Musée-mémorial du terrorisme devait ouvrir en France. Le lieu était choisi : l'école de plein air de Suresnes, classée monument historique, qu'il fallait réhabiliter ; les travaux étaient sur le point de commencer. Portée par sept ministères, une mission de préfiguration, sous la direction d'un historien, Henry Rousso, et d'une magistrate, Elisabeth Pelsez, s'est mise au travail, collectant des objets, construisant un site interactif en partenariat avec l'historienne Jenny Raflik-Grenouilleau, en réseau avec les institutions cousines (Oklahoma City, New York, Utoya, Oslo, Lima et Vitoria-Gasteiz). Sur fond de difficultés budgétaires et de polémiques diverses, le gouvernement Barnier et sa ministre de la Culture ont failli avoir raison du projet.

Étrange hostilité… Le terrorisme est un fait majeur de notre histoire contemporaine. Il change d'échelle dans les années 1970 – avant que le djihadisme, en 2001, le fasse entrer dans une nouvelle ère.

Dans cette affaire, la France tient une place à part : les attentats en Corse, de loin les plus nombreux, ceux commandités par l'Iran ou la Libye dans les années 1980 et, depuis trente ans, le terrorisme djihadiste, très meurtrier (Paris, 2015 ; Nice, 2016). En cinquante ans, 4 220 attentats ont fait près d'un millier de morts, sans compter de très nombreuses vies fracassées.

Sans qu'on le mesure bien parfois, ces attentats nous ont changés. Notre vie quotidienne obéit à de nouveaux codes. Les procès ont montré combien la place des victimes est devenue centrale. Dans le même temps, le cadre juridique s'est durci. Mais, François Molins le rappelle dans *L'Histoire Collection* n°108 (juillet-septembre 2025, disponible sur notre site) : en 2015, la France n'est pas sortie de l'État de droit. Qui dira que cela ne vaut pas un Musée-mémorial ? Il ouvrira en 2030, avec un budget moins élevé, dans une partie de la caserne Lourcine à Paris. En attendant, on peut aller voir l'exposition « 13 novembre 2015 : que dit la science des attentats ? » (jusqu'au 22 mars à la Cité des sciences et de l'industrie à la Villette) et se recueillir dans le jardin mémoriel de la place Saint-Gervais, derrière l'Hôtel de Ville de Paris. *In memoriam.* ■

Marseille

ALLEZ SAVOIR

La prochaine session de ce festival coorganisé par la Ville de Marseille et l'EHESS, en septembre 2026, sera consacrée à « L'argent », un sujet en or ! Renseignements à venir sur www.allez-savoir.fr/

Nîmes

L'ART, POUR QUOI FAIRE ?

Féconde association : en 2026, le musée de la Romanité de Nîmes et le Louvre explorent ensemble la place de l'art dans la civilisation romaine à partir d'œuvres prêtées par le musée parisien. Elles ont bien sûr été choisies pour leur beauté, mais surtout pour leurs fonctions et usages. Un autre regard sur le rôle de l'art dans la cité et la société.

Toulouse

ON ROUVRE



Deux lieux culturels rouvrent dans la Ville rose : le Château d'eau, avec l'exposition de Sophie Zénon, fascinée par les questions de mémoire et d'histoire ; le musée des Augustins (beaux-arts), fermé depuis 2019. Installé dans un couvent dont le cloître principal est le seul du Sud-Ouest du XIVe siècle intégralement conservé, il présente un nouveau parcours liant les collections à l'histoire de la ville.

DR – COLLECTION DU GIP-MMT ; © ADAGP, PARIS 2025 – DR

Marc Bloch

« NACH BERLIN »

Le centre Marc-Bloch à Berlin organise, le 28 mai 2026, un colloque intitulé « Marc Bloch : histoires croisées et engagement franco-allemand ». Les propositions de communication sont à envoyer avant le 15 janvier 2026. Informations : https://cmb.hu-berlin.de/fr/meldungen/call-for-papers-konferenz-marc-bloch-vergleichende-geschichten-und-deutsch-franzoesisches-engagement/

Patrimoine

PROUST ET VOUS

Quelques jours encore pour participer à la campagne lancée par la BNF pour acquérir plus de



PARIS, MUSÉE D'ORSAY ; PHOTO JOSSE/BRIDGEMAN IMAGES

900 manuscrits, lettres, dessins et travaux de jeunesse de Marcel Proust. Ce dernier grand corpus proustien, encore en mains privées (les héritiers de Suzy Mante-Proust, sa nièce), permettrait à la BNF de détenir près de 95 % des archives proustiennes mondiales. La BNF doit rassembler 7,7 millions d'euros, chaque don compte. www.bnf.fr/fr/participez-lacquisition-dun-fonds-marcel-proust-exceptionnel

CNL/APHG

LAÏCITÉ

Jean-François Chanet (recteur de l'académie de Créteil) et Jacqueline Lalouette donneront une leçon de laïcité le 12 janvier, au CNL, 53, rue de Verneuil, 75007 Paris.

Nocturnes de l'histoire

POUR TOUS

Les quatre sociétés d'historiens de l'enseignement supérieur et de la recherche (SoPHAU, SHMESP, AHMUF, H2C-ex AHCESR) vont à la rencontre d'un public élargi. La 6e édition des Nocturnes de l'histoire se tiendra le mercredi 25 mars en France et outremer. Si vous souhaitez participer : https://nocturnesdelhistoire.com

POUR NOS ABONNÉS

Toulouse

27 JANVIER

19H30

cinéma abc

LE MAGE DU KREMLIN

D'OLIVIER ASSAYAS

Projection suivie d'une rencontre avec **Marie-Pierre Rey** (Paris I) animée par **Natacha Laurent**

15 places sont offertes aux abonnés de *L'Histoire*

Inscription : privilege-abonnes@histoire.presse.fr

Cinéma ABC
13, rue Saint-Bernard
31000 Toulouse
abc-toulouse.fr

Écoutez ce qu'hier nous prépare.



© Radio France/C. Abramowitz

LE COURS DE L'HISTOIRE
DU LUNDI AU VENDREDI
9H - 10H

Xavier Mauduit

En partenariat avec L'Histoire

france culture

L'esprit d'ouverture.

LES POCHES

■ Le livre d'Annie Sartre-Fauriat et Maurice Sartre, *Zénobie, de Palmyre à Rome*, ressort dans une nouvelle version, Perrin, « Tempus », janvier 2026.

■ Laurent Joly, *L'Antisémitisme de bureau. Enquête au cœur de l'administration de Vichy, 1940-1944*, Tallandier, « Texto ».

■ Monique Mund-Dopchie, *Études classiques et « cancel culture ». Le cas complexe de l'ethnocentrisme grec*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, « L'Académie en poche ».

■ Violaine Sebillotte Cuchet, *Les Femmes d'Athènes. L'Antiquité grecque était-elle misogyne ?*, PUF, « Biographie ».

■ Nicola Labanca, David Reynolds, Olivier Wieviorka (dir.), *La Guerre du désert, 1940-1943*, Perrin, « Tempus ».

■ Le *Saint Bernard. L'art cistercien* de Georges Duby reparaît, présenté par Patrick Boucheron, chez Flammarion, « Champs histoire ».

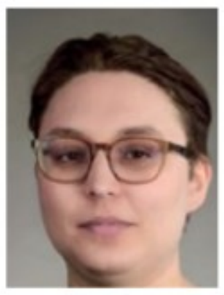
■ Olivier Hanne, *Histoire du djihad. Des origines de l'islam à Daech*, Tallandier, « Texto ».

■ Enfin, les jeunes éditions Collection Proche republient *M*, la biographie de Mussolini par Antonio Scurati.

LES GENS

François de Coustin et Nebiha Guiga
Grognards de choix





La Fondation Napoléon a décerné son Grand Prix 2025 à François de Coustin pour *Louis Bonaparte. Roi rebelle et mélancolique* (Perrin) et celui du Jury à Nebiha Guiga pour *Les Blessés de Napoléon* (Passés composés).

Joël Cornette
Prix Hugues-Capet 2025



Pour *Anne d'Autriche, La régente absolue* (Gallimard).

Elsa Bocher
Prix Étienne-Taillemite



Pour sa thèse « Du no man's land à la colonie », sur la mise en valeur des îles australes aujourd'hui françaises, de 1780 à 1930.

Manon Bril
« 300000 ans »



Tel est le titre du voyage scénique décalé de l'historienne, un seul-en-scène plein d'humour. Au théâtre L'Européen à Paris jusqu'à janvier, puis en tournée en France de février à novembre.

Pascal Perrault
Inrap



Il a été nommé directeur général délégué de l'Institut national de recherches archéologiques préventives.

Romain Bertrand et Jean Dytar
Primés à Blois





Au 42e festival bd BOUM de bande dessinée de Blois pour *Les Sentiers d'Anahuac*, chez La Découverte-Delcourt *(cf. p. 88)*.

@ Plus d'information www.lhistoire.fr

LA VIE DE L'ÉDITION

CAHIERS BLEUS

Il faut que je me me livre telle que je suis ! Un titre en forme de profession de foi pour ce volume de la série des « Cahiers bleus » de Liane de Pougy, éditée par Hervé Duchêne chez Le Passeur. Un regard féminin sur la France au lendemain de la Grande Guerre.

HUMENSIS, CLAP DE FIN

Six mois après le rachat d'Humensis, Albin Michel le réorganise en trois pôles : « littérature et documents » (Équateurs, L'Observatoire et Passés composés), « sciences humaines » (Puf) et « éducation » (Belin, Classico, Boscher).

HORDE D'OR

La Horde. Comment les Mongols ont changé le monde de Marie Favereau (Perrin, 2023) bénéficie d'une édition très illustrée chez le même éditeur.

L'IMA PUBLIE

La collection « Pensées arabes contemporaines » présente trois nouveaux titres : *Pour une anthropologie arabe*, d'Abdellah Hammoudi, *Gaza sous l'occupation britannique*, d'Abaher El-Sakka et *L'Architecture de la perte*, d'Ismail Nashef, sur la pensée palestinienne après la perte des territoires.

LES ARTISANS DE LA MÉMOIRE

Le Souvenir français, présidé par Serge Barcellini, édite un *Guide des acteurs de la mémoire de la Première Guerre mondiale*. Il rassemble toutes les associations qui œuvrent à faire vivre la mémoire de la Grande Guerre : généalogistes, reconstituteurs, musées, mémoriaux, associations de victimes de guerre.

PHOTO PERSONNELLE – © MAX BERLIN – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD/OPALE.PHOTO – PHOTO PERSONNELLE – NOLWENN BROD/AGENCE VU – © INRAP – © CHLOÉ VOLMMER-LO – © CHLOÉ VOLMMER-LO

PALOMAR A MEDIAWAN COMPANY, AVVENTUROSA, RAI CINEMA ET AD VITAM FILMS PRÉSENTENT

"VALERIA BRUNI TEDESCHI FORMIDABLE !"

TÉLÉRAMA



82

FESTIVAL DE VENISE 2025

MEILLEURE ACTRICE

PRIX PASINETTI

LA SARAH BERNHARDT ITALIENNE

VALERIA BRUNI TEDESCHI

ELEONORA

DUSE

UN FILM DE

PIETRO MARCELLO

NOÉMIE MERLANT FANNI WROCHNA FAUSTO RUSSO ALESI EDOARDO SORGENTE

LE 14 JANVIER AU CINÉMA

L'Histoire la terrasse madame FIGARO

Revue mensuelle créée en 1978,
éditée par les Éditions L'Histoire
41 *bis*, avenue Bosquet, 75007 Paris

Président-directeur général et directeur de la publication : Claude Perdriel
Directeur éditorial : Maurice Szafran
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie
Conception graphique : Dominique Pasquet

Pour toute question concernant votre abonnement
Tél. : 01 55 56 71 19
Courriel : abo.histoire@groupe-gli.com
L'Histoire, service abonnements
45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex
Belgique : Édigroup Belgique, tél. : 070 233 304
Suisse : Édigroup SA, tél. : 022 860 84 01
Tarif France : 1 an, 12 n°s : 67 €
1 an, 12 n°s + 4 n°s *Hors-série. Collections* : 89 €
Tarif autres pays : nous consulter

Achat de revues et d'écrins
L'Histoire, 45, avenue du Général-Leclerc,
60643 Chantilly Cedex
Tél. : 01 55 56 71 19

RÉDACTION, DOCUMENTATION, RÉALISATION
Tél. : 01 70 98 suivi des 4 chiffres
Courriel rédaction : courrier@histoire.presse.fr
Directrice de la rédaction : Valérie Hannin (19 49)
Assistante de rédaction :
Marie Alberto Jeanjacques (19 51)
Conseillers de la direction :
Michel Winock, Jean-Noël Jeanneney
Rédactrice en chef : Héloïse Kolebka (19 50)
Rédacteur(rice)s en chef adjoint(e)s :
Géraldine Soudri (19 52), Olivier Thomas (19 54)
Secrétaire général de rédaction :
Raymond Lévêque (19 55)
Chef de rubrique : Ariane Mathieu (19 53)
Rédaction : Julia Bellot (19 60), Lucas Chabalier, Domitille de Gavriloff, François Mathou, Huguette Meunier, Nina Tapie (19 30)
Rédaction-révision-correction : Hélène Valay
Directrice artistique : Marie Toulouze (19 57)
Service photo : Jérémy Suarez-Lalouni (19 58)

COMITÉ SCIENTIFIQUE
Pierre Assouline, Jacques Berlioz, Patrick Boucheron, Catherine Brice, Bruno Cabanes, Johann Chapoutot, Joël Cornette, Clément Fabre, Anaïs Fléchet, Jean-Noël Jeanneney, Philippe Joutard, Emmanuel Laurentin, Julien Loiseau, Pap Ndiaye, Fabien Paquet, Olivier Postel-Vinay, Yann Potin, Yves Saint-Geours, Maurice Sartre, Claire Sotinel, Pierre-François Souyri, Laurent Theis, Annette Wieviorka, Olivier Wieviorka, Michel Winock

CORRESPONDANTS
Dominique Alibert, Claude Aziza, Vincent Azoulay, Antoine de Baecque, Esther Benbassa, Françoise Briquel-Chatonnet, Guillaume Calafat, Jacques Chiffoleau, Alain Dieckhoff, Jean-Luc Domenach, Hervé Duchêne, Olivier Faron, Marie Favereau, Christopher Goscha, Christian Grataloup, Isabelle Heullant-Donat, Gilles Kepel, Matthieu Lahaye, Marc Lazar, Olivier Loubes, Gabriel Martinez-Gros, Marie-Anne Matard-Bonucci, Guillaume Mazeau, Nicolas Offenstadt, Pascal Ory, Michel Porret, Yann Rivière, Isabelle Surun, Boris Valentin, Sylvain Venayre, Catherine Virlouvet, Nicolas Werth

Ont collaboré à ce numéro :
Ulysse Attidekou-Wuilliet, Violette Bluche, Marie Huguet, Lucile Juteau (partenariats), Sophie Le Gallo (secrétariat de rédaction), Mathilde Protais

FABRICATION
Creatoprint : Isabelle Dubuc, Sandrine Bourgeois, Loïc Rossigneux

ACTIVITÉS NUMÉRIQUES
Erwan Treyz (19 08)

PARTENARIATS ET ÉVÉNEMENTS
Alain Scemama (06 60 49 12 34)

SERVICES ADMINISTRATIFS ET FINANCIERS
Directrice administrative et financière :
Jaye Reig

MARKETING DIRECT ET ABONNEMENTS
Directeur : Luc Bonardi
Responsable du marketing direct :
Magali Viette (19 12)

VENTES ET PROMOTION
Directeur : Valéry-Sébastien Sourieau (19 11)
Ventes messageries : Mercuri Presse Conseil, Frédéric Vinot (01 42 36 80 52)
Diffusion librairies Pollen/Dif'pop'
Tél. : 01 43 62 08 07, fax : 01 72 71 84 51

RÉGIE PUBLICITAIRE
Mediaobs
44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris
Tél. : 01 44 88 suivi des 4 chiffres
Courriel : pnom@mediaobs.com
Directeur général : Corinne Rougé (93 70)
Directeur de publicité : Romain Provost (89 27)
Directeur de clientèle : Antoine Kodio (97 79)
Studio : Vincent Curet (89 26)
Gestion : Catherine Fernandes (89 20)
mediaobs.com



P. 12



P. 28

3 L'édito
4 Forum
6 On va en parler

Événement

12 **DU NOUVEAU SUR BEAUMARCHAIS, L'ENTREPRENEUR DES LUMIÈRES**
par Gilles Montègre

Actualité

22 Arthur Koestler, le mal aimé
par Michel Winock
24 Année Marc Bloch. L'esprit des « Annales »
par Guillaume Calafat
26 Magellan dans tous ses états
par Romain Bertrand

Dossier

Les Han

30 **La dynastie qui a fait la Chine**
par Damien Chaussende
L'invention de la « race Han »
par Clément Fabre
Règnes fondateurs
Une impératrice, des concubines
Les eunuques, serviteurs et menace
Dates-clés
Carte : un empire expansionniste
42 **Comment les Han ont éclipsé les Qin**
par Béatrice L'Haridon
Les grandes dynasties chinoises
Sima Qian, le premier historien
Une illégitimité légendaire

COUVERTURE : Statuette en terre cuite polychrome d'un cavalier provenant de la province du Shaanxi, dynastie des Han orientaux, Ier-IIe siècle (Paris, musée national des Arts asiatiques Guimet ; NPL/opale.photo).

COLLECTION DAGLI ORTI/LONDRES, AMBASSADE DE FRANCE/EILEEN TWEEDY/AURIMAGES
BOSTON, MUSEUM OF FINE ARTS ; WORLD HISTORY ARCHIVE/COLLECTION CHRISTOPHEL











46 Coloniser les peuples des marges
par Alexis Lycas
Une des plus anciennes cartes chinoises

50 Le socle de la pensée chinoise
entretien avec Anne Cheng
Comment ils voyaient le monde
par Damien Chaussende
Confucius, un humanisme très politique
Les « Cinq Classiques » pour en savoir plus

L'Atelier des chercheurs

56 CORTÈS : L'AUTRE ANCÊTRE DU PARLEMENT
par François Foronda

64 NUISIBLE ET COMESTIBLE TEL UN ESCARGOT EN FRANCE
par François Jarrige

70 ÉTATS-UNIS-CANADA. LA FABRIQUE D'UNE FRONTIÈRE
par Nicolas Barreyre

76 LOUIS NAPOLÉON BONAPARTE, SAUVEUR DE LA SOLOGNE !
par Jean-Marc Moriceau

Guide

78 LIVRES
Le livre du mois
de Stephen Smith et Ronen Bergman
par Jean-François Mondot
La sélection de « L'Histoire »
Les revues
La bande dessinée
par Tristan Martine
Le classique
de Jean-Pierre Azéma
par Henry Rousso

90 SORTIES
Expositions
par Huguette Meunier
Cinéma
par Antoine de Baecque, Jules Plassart et Aude Vassallo
Médias
par Olivier Thomas

98 CARTE BLANCHE
de Pierre Assouline

BARCELONE, ARCHIVE DE LA COURONNE D'ARAGON ; ORONOZ/ALBUM/AKG-IMAGES – BRENDAN SMIALOWSKI/AFP
THE GRANGER COLLECTION NYC/AURIMAGES – GIANNI DAGLI ORTI/NPL-DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

FRANCE CULTURE
Le jeudi 18 décembre à 9 heures, retrouvez *L'Histoire* dans l'émission de Xavier Mauduit « Le Cours de l'histoire »

Ce numéro comporte un message Beaux-Arts magazine et un encart Sophia Boutique « montre » sur une partie de la diffusion abonnés.

Du nouveau sur Beaumarchais, l'entrepreneur des Lumières

Agent secret, fournisseur d'armes, inventeur des droits d'auteur, imprimeur… On pensait déjà tout savoir sur la vie tumultueuse de Pierre-Augustin Caron, alias Beaumarchais. L'entrée de ses archives personnelles à la BNF éclaire d'un nouveau jour le créateur de Figaro et, à travers lui, le mouvement des Lumières.

Par Gilles Montègre

« *Figaro a tué la noblesse !* » Cette formule attribuée à Danton encourage tout un chacun à voir, dans l'œuvre théâtrale de Beaumarchais (1732-1799), une prophétie de la Révolution française. Chaque époque de l'histoire a en réalité eu tendance à projeter dans les écrits de Beaumarchais un reflet de ses propres combats émancipateurs : lutte contre la censure et pour la « *liberté de blâmer* » (*Le Mariage de Figaro*) dans la première moitié du XIXe siècle, défense de l'idéal national républicain après la chute du Second Empire en 1870, revendications féministes aujourd'hui. Marceline, la mère cachée de Figaro, soutient en effet « *vivement* », à l'acte III du *Mariage* : « *Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes ! C'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse.* »

Cette lecture constamment rétrospective de Beaumarchais a ses vertus comme ses limites : non seulement elle focalise l'attention sur ses « comédies espagnoles » (*Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro*) au détriment du reste de l'œuvre, mais elle nous prive aussi d'une compréhension historique de cet homme des Lumières.

Nouvelles Lumières

Le tumultueux triomphe de la première représentation du *Mariage de Figaro* en 1784 sur la scène de la Comédie-Française n'est en réalité que l'acte final d'une longue pièce dont Beaumarchais a patiemment œuvré à tisser l'écheveau. Une occasion exceptionnelle s'offre aujourd'hui aux chercheurs pour en reconstituer les étapes : l'arrivée, dans les fonds publics de la Bibliothèque nationale de France (BNF), des archives personnelles de Beaumarchais, longtemps conservées chez ses descendants. Ce ▶

L'AUTEUR Maître de conférences HDR à l'Université Grenoble Alpes, copilote du projet ANR Archibeau, *Gilles Montègre a notamment publié*



Voyager en Europe au temps des Lumières. Les émotions de la liberté *(Tallandier, prix Château-de-Versailles du livre d'histoire 2024).*

PHOTO PERSONNELLE – COLLECTION DAGLI ORTI/LONDRES, AMBASSADE DE FRANCE/EILEEN TWEEDY/AURIMAGES – BNF, NAF 2073, BOÎTE XVIII, DOSSIER 1

Mille vies Ci-dessus : portrait de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais par Jean-Marc Nattier en 1755 (Londres, collection particulière). « *J'ai vécu deux cents ans !* » plaisantait le dramaturge qui fut aussi espion pour Louis XVI en Angleterre, comme en témoigne ci-dessous ce mémoire autographe du 27 avril 1775. Beaumarchais y décrit au roi son « voyage de Paris à Londres ». Ce document fait partie de ses archives personnelles qui ont rejoint la BNF en 2023.

Extrait de l'extrait. Premier Extrait, pour le Roi. 27 avril 1775. 8

N°. 27.

Mémoire
apres Angleterre — D'un

Sire

Mon Voyage de paris a Londres.

Je Suis parti de Paris le Samedi 8 avril a onze heures du Soir. J'ai eu lieu de croire que j'étais Suivi dans ma route par un Gomme a cheval qui ne faisait pas plus de postes que moi; ce qui m'a fait a l'instant prendre un autre chemin. Bientot mon Soupçon S'est changé en certitude. Alors pour échapper au curieux, J'ai feint de me reposer a Boulogne; Et pendant la nuit du dimanche 9. J'ai frété pour moi Seul un petit navire. Quoique

ne sont pas moins de 42 boîtes et 25 000 documents, accessibles sous la cote unique NAF 29073, qui ont commencé, en 2023, à rejoindre le département des Manuscrits de la BNF.

Cette documentation de première main lève le voile sur un Beaumarchais de chair et de sang, qui a entretenu, avec son époque, une relation aussi riche que complexe et ambivalente. On y découvre que la célébrité de Beaumarchais s'est construite de son vivant grâce à sa capacité hors du commun à capitaliser les émotions et les sensibilités qui saturaient l'espace public des Lumières. Conscient des nouvelles ressources de communication avec le public qui se développaient dans l'Europe de son temps, Beaumarchais les a utilisées en vue de faire des Lumières non pas un horizon théorique et lointain, mais un devenir désirable pour le présent.



PARIS-DUVERNEY

Droit, finance, commerce, diplomatie ou édition : Beaumarchais a utilisé ces divers champs d'action comme autant d'arènes médiatiques pour asseoir sa notoriété et mener à bien de grands combats, qu'il s'agisse de l'indépendance des États-Unis d'Amérique (1776) ou de la reconnaissance des droits d'auteur (1791). Par-delà sa figure, c'est donc un nouveau modèle associé aux Lumières que ces archives promettent d'appréhender : des Lumières qui ne se résument ni à un corpus de grandes œuvres philosophiques ou littéraires, ni à un ensemble de pratiques socioculturelles émancipatrices, mais qui relèvent aussi d'une « entreprise publique ».

Cette dimension entrepreneuriale prend toute son évidence au regard du système de classement des archives personnelles de Beaumarchais. Si cette foisonnante documentation consiste, pour beaucoup, en des correspondances échangées avec une multitude d'interlocuteurs, elle n'a pas pourtant été répertoriée par Beaumarchais et ses descendants en fonction des destinataires, comme c'est souvent le cas, mais au prisme des affaires, petites et grandes, dans lesquelles il s'est



A Versailles **Passionné de musique, Beaumarchais s'impose à Versailles en devenant le professeur de harpe des filles de Louis XV, comme le montre cette gravure de 1861. En haut : son protecteur, le financier Pâris-Duverney.**

MEMENTO IMAGES/AURIMAGES – JEAN-PAUL DUMONTIER/LA COLLECTION

LES DIX DATES-CLÉS D'UN AMBITIEUX

1732, 24 janvier
Naissance à Paris de Pierre-Augustin Caron. Il est le fils d'un maître horloger fortuné, dont il devient l'apprenti.

1753
Dans le *Mercure de France*, il dénonce le plagiat de son nouveau mécanisme d'échappement pour les montres.

1770
Début de litiges judiciaires qui conduisent à la publication des Mémoires contre le juge Goëzman.

1775-1776
Tandis que *Le Barbier de Séville* est applaudi à la Comédie-Française, Beaumarchais est employé comme agent secret à Londres.

1777
Création du Bureau de législation dramatique, ancêtre de l'actuelle Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD).

trouvé impliqué. Le travail sur ces dossiers offre donc une occasion unique de démonter les mécanismes d'accession à la célébrité au XVIIIe siècle, tout en envisageant les possibilités et les limites de transformation de la société par le mouvement des Lumières.

Le fils d'un horloger

Le milieu social dans lequel grandit Beaumarchais est révélateur à plus d'un titre de son ardent désir d'émancipation. Né à Paris le 24 janvier 1732 d'un père horloger fortuné ayant abjuré le protestantisme, Pierre-Augustin Caron appartient à ces couches sociales intermédiaires animées, dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, par une « *impatience de la liberté* », pour reprendre les mots de Michel Foucault. C'est en inventant un nouveau mécanisme d'échappement pour les montres, permettant d'améliorer leur exactitude, qu'il commence à se faire un nom. Au siècle de ce « dictionnaire des sciences, des arts et des métiers » qu'est l'*Encyclopédie*, le champ des techniques n'est pas envisagé comme un facteur d'aliénation mais de libération pour ceux qui s'en assurent la maîtrise.

Son innovation lui ayant été disputée par un horloger concurrent, Jean-André Lepaute, Caron fils a l'habileté d'en appeler au tribunal de l'opinion, avant de solliciter celui de l'Académie

À SAVOIR

Quarante-deux boîtes d'archives

A l'instar de la Comédie-Française, le département des manuscrits de la BNF possédait déjà d'importants manuscrits de la main de Beaumarchais. Mais c'est à la faveur d'un legs familial qu'il reçoit, au tournant des années 2020, une archive exceptionnelle par son ampleur et son intégrité, correspondant à l'ensemble des papiers restés en possession du dramaturge à sa mort en 1799. Ce fonds, qui n'avait jusqu'alors fait l'objet que de consultations ponctuelles et aléatoires, arrive d'abord à la BNF par dation, sous la forme de 3 boîtes contenant les manuscrits révisés de plusieurs pièces de Beaumarchais. Puis, à partir de 2023, 39 boîtes convergent à la BNF grâce à la donation de Jean-Pierre de Beaumarchais. Ces archives personnelles ne sont pas seulement épistolaires. Elles témoignent d'une imbrication particulièrement suggestive entre lettres, mémoires manuscrits et documents d'affaires : le fonds Beaumarchais reflète les combats d'une figure des Lumières à la fois en phase et aux prises avec son époque.



L'imprimeur de Voltaire **En 1780, Beaumarchais installe dans la forteresse de Kehl (ci-contre, à droite), tout près de Strasbourg mais sur la rive droite du Rhin, l'une des plus grandes imprimeries d'Europe.**

BNF, CARTES ET PLANS, GED-1588

1780
Fondation, avec Condorcet, de la Société littéraire-typographique, dont l'imprimerie se trouve en Allemagne (Kehl).

1781
Beaumarchais finance la machine à vapeur des frères Périer à Chaillot, visant à approvisionner Paris en eau courante.

1784, 27 avril
Première du *Mariage de Figaro* à la Comédie-Française, après six ans d'interdiction royale.

1792-1796
Il achète 60 000 fusils pour l'armée française. Ruiné et suspect aux yeux de l'Assemblée, il est emprisonné puis exilé.

1799, 18 mai
Il meurt d'une attaque d'apoplexie à 67 ans. En 1818, ses restes sont transférés au Père-Lachaise, à Paris.

des sciences. C'est par un article publié en 1753 dans le *Mercure de France* qu'il interpelle pour la première fois ce « public » dont il n'aura de cesse de solliciter les suffrages : l'Académie tranche, par la suite, en dénonçant Lepaute comme plagiaire, facilitant ainsi l'entrée du jeune Caron à la cour de Louis XV en tant qu'horloger du roi.

En ajoutant à son patronyme celui du fief de Bosc Marchais hérité d'un premier mariage à 24 ans avec une veuve, Madeleine-Catherine Aubertin, celui qui se fait désormais appeler Caron de Beaumarchais brouille délibérément les frontières entre roture et noblesse. S'il consacre son assise à Versailles en devenant le maître de harpe des filles de Louis XV en 1759, l'ancien horloger ne tarde pas à délaisser le champ des techniques pour embrasser celui des affaires, en s'acoquinant avec Pâris-Duverney. C'est sous la protection du grand pourvoyeur des finances royales qu'il accomplit, en 1764, le voyage en Espagne au cours duquel il puise l'horizon fantasmatique de ses comédies – mais échoue à devenir le diplomate et l'homme à projets qu'il espérait incarner au service de la monarchie.

Dans l'arène judiciaire

Contrairement aux idées reçues, ce n'est pas le personnage de Figaro, auquel on assimile trop souvent Beaumarchais, qui assure sa première renommée sur la scène parisienne. La fin du règne de Louis XV est marquée, en 1771, par le « coup d'État royal » orchestré par le chancelier Maupeou, ayant conduit à remplacer les treize parlements récalcitrants du royaume par une armada de magistrats plus dociles à l'égard du pouvoir. Impliqué dans un procès relatif à l'héritage de Pâris-Duverney, Beaumarchais y voit l'occasion de capitaliser la défiance croissante du public à l'encontre du nouveau système judiciaire.

Il publie quatre mémoires, entre 1773 et 1774, en vue de ridiculiser

FOCUS

Un « influenceur » à Londres


Paragraphe sur les comédiens français

[216]

ISLE DE MALTE, ce 10 Novembre.

ITALIE

ESPAGNE.

FRANCE.

Au Rédacteur du Courrier.

Paris 14 Janvier.

Le *Courrier de l'Europe*, édité à Londres entre 1776 et 1792, est le premier journal à publier en français la déclaration d'indépendance des États-Unis. Beaumarchais se sert anonymement de ses colonnes pour préparer l'opinion à l'alliance franco-américaine, et faire avancer ses propres combats comme la reconnaissance des droits d'auteur. Dans ce numéro de janvier 1777, il a annoté de sa main un *« paragraphe sur les comédiens français »* qu'il a rédigé lui-même.



En Angleterre Vue de la Tamise au XVIII[e] siècle par William James. Envoyé à Londres en 1774 pour mettre la main sur un libelle contre Mme du Barry, Beaumarchais y devient l'informateur de Louis XVI et de Vergennes. Il les tient au courant de la résistance des colonies anglaises et se fait le premier avocat du soutien à l'indépendance américaine.



Insurgents **Les armes françaises fournies aux rebelles américains par Roderigue Hortalez et Cie, la société écran dirigée par Beaumarchais, ont joué un rôle décisif sur les premiers théâtres d'opérations de la guerre d'indépendance américaine. En 1777, des centaines de canons et des milliers de fusils sont embarqués secrètement depuis plusieurs ports français de la façade atlantique.**

BNF, NAF 29073, BOITE XXI, DOSSIER 14 ; PHOTO G. MONTÈGRE – MEMENTO IMAGES/AURIMAGES – EVERETT COLLECTION/BRIDGEMAN IMAGES – CHÂTEAU DE VERSAILLES ; BRIDGEMAN IMAGES

le juge Goëzman et son épouse. L'enjeu n'est pas seulement de mettre la justice au service des Lumières, comme Voltaire l'avait fait en défendant les Calas. Tirés à plusieurs milliers d'exemplaires, joués dans les salons et déclamés devant les cafés, les Mémoires contre Goëzman théâtralisent la vie judiciaire. Plutôt que de dérouler un long argumentaire juridique, ces factums de Beaumarchais visent à mobiliser des communautés émotionnelles de lecteurs et de spectateurs, partageant entre eux les mêmes rires et les mêmes indignations. Beaumarchais emporte de la sorte la bataille décisive de l'opinion, quand bien même les pots-de-vin qu'il a versés aux époux Goëzman lui valent un blâme et la privation de ses droits civiques. C'est dans l'intention de recouvrer ces derniers et de regagner en crédit auprès de la Cour que l'aventurier des Lumières se décide à investir une nouvelle arène : celle de l'information secrète et de la diplomatie d'influence.

Agent secret en Angleterre

Envoyé en 1774 par Louis XV comme agent secret à Londres afin de récupérer des pamphlets compromettants pour la famille royale, Beaumarchais y épouse une grande cause : celle de l'alliance de la France avec les colonies d'Amérique « insurgées » contre la métropole anglaise. « *Mon seul nom m'ayant fait accueillir par des gens des différents partis, j'ai pu m'instruire aux bonnes sources de tout ce qui a rapport au gouvernement et à la situation actuelle de l'Angleterre* », écrit-il à Louis XVI, monté sur le trône à la mort de son grand-père, en mai 1774. Beaumarchais adresse alors au jeune roi des missives d'une audace inouïe, comme ici sur l'esclavage : « *Comment permettez-vous que vos vaisseaux enlèvent de force et fassent gémir à la chaîne des hommes noirs que la nature avait fait libres et qui ne sont malheureux que parce que vous êtes puissant ?* » (7 décembre 1775). De telles audaces auraient dû valoir à Beaumarchais au mieux une fin de non-recevoir, au pire une lettre de cachet. Mais la nouvelle cour de Versailles, dominée par le tandem ministériel que forment Vergennes et Maurepas, comprend que les réseaux traditionnels de la diplomatie française demeurent impuissants

Il fournit des armes aux insurgés américains et mobilise le public français en faveur de leur cause



DANS LE TEXTE

Beaumarchais à Louis XVI « Je travaille gaiement »

Dans un mémoire d'avril 1775, Beaumarchais offre ses services au jeune Louis XVI, au moment où l'Angleterre est mise en difficulté par la rébellion de ses colonies américaines.

"Je suis en état de mettre sous les yeux de Votre Majesté des tableaux instructifs très fidèles, fort étendus, ou succincts des hommes et des choses. Je puis donner les plus saines notions sur le roi, sa famille, Lord Bute son favori, ses ministres du premier et du second ordre. Je sais quel est le parti du roi dans la chambre haute, dans celle des Communes. Je connais l'état actuel de ce qu'on appelle en Angleterre l'opposition ; quel parti a pour lui la majorité au Parlement ; l'état, le nom, le rang, le caractère, le crédit et l'intrigue de tous ceux qui influent sur la chose publique dans les deux partis ; l'action des troubles de la métropole sur ses colonies ; la réaction du désordre de celles-ci sur l'Angleterre ; ce qu'il doit en résulter pour les uns et les autres ; l'importance extrême dont tous ces événements sont pour les intérêts de la France ; ce que nous devons espérer ou craindre pour nos îles à sucre ; ce qui peut nous laisser la paix, ou nécessiter la guerre. […] Rien n'éteindra mon émulation si M. de Sartines est chargé par vous, Sire, de me porter votre parole royale que mes travaux secrets seront pour vous seul, et qu'après avoir été agréés, ils n'entraîneront pas ma ruine. Alors je travaille gaiement, sous l'espoir que mon âge viril ne sera pas tout à fait sans utilité pour la jeunesse de mon auguste maître."

BNF, NAF 29073, boîte 18, dossier 1.

▶ à manœuvrer cette formidable chambre d'écho médiatique qu'est Londres en un moment si crucial pour le devenir du monde. C'est donc bien à Beaumarchais que Versailles confie le soin d'un premier rapprochement et d'une aide secrète aux jeunes États-Unis d'Amérique.

Les seules affaires américaines représentent 12 boîtes d'archives sur les 42 désormais conservées sur le site Richelieu de la BNF… C'est que le rôle de Beaumarchais ne s'est pas limité, comme on le dit souvent, à la vente clandestine d'armes et de fournitures aux insurgés américains. C'est aussi par son intermédiaire que le *Courrier de l'Europe*, un périodique d'expression française publié à Londres, assume une mue décisive : conçu comme un brûlot hostile aux ministres du roi de France, il devient, entre 1776 et 1783, un canal déterminant pour familiariser le public français avec les débats parlementaires anglais, et le mobiliser en faveur de la cause américaine.

Quand la propriété devient intellectuelle

Beaumarchais déploie une activité frénétique : « *Je travaille, j'écris, je confère, je rédige, je représente, je combats : voilà ma vie.* » L'indépendance d'un « *peuple noble et libre* » de l'autre côté de l'Atlantique n'est pas en effet la seule cause qu'il entreprend de soutenir. En 1777, il prend la tête de ce que Diderot appelle une autre « *insurgence* », venue cette fois de l'intérieur : celle des auteurs dramatiques spoliés de leurs droits et des moyens de subsister par les comédiens tout-puissants du Théâtre-Français. La rémunération des auteurs ne repose à l'époque que sur une contribution dérisoire à la recette des pièces jouées à la Comédie-Française. L'auteur du *Barbier de Séville* (1775) adresse donc à la troupe du Roi cette formule cinglante : « *Quelle manie avez-vous donc d'hériter des gens qui ne sont pas morts ?* » Ce combat des auteurs de théâtre est aussi celui que Voltaire avait cherché à mener face aux éditeurs. Mais, à la différence du philosophe, Beaumarchais ne l'a pas entrepris seulement sur le plan théorique : il l'a parachevé sur le terrain juridique et règlementaire, en fondant à son domicile un « Bureau de législation dramatique », l'ancêtre direct de l'actuelle Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD). Cette reconnaissance publique des droits d'auteur est initiée par un arrêt du Conseil du roi de 1780, puis généralisée en 1791.

Pour faire progresser les Lumières, il a fait le choix de composer avec les pouvoirs en place

C'est aussi pour faire reconnaître les auteurs des Lumières sur la scène publique européenne que Beaumarchais fonde en 1780 aux côtés de Condorcet une Société littéraire-typographique, qui ambitionne de produire la toute première édition des œuvres complètes de Voltaire. L'enjeu, à la fois philosophique et commercial, est de faire sortir de la clandestinité l'auteur de *Candide*, mort en 1778, et dont les deux tiers des écrits sont encore frappés d'interdit. Damant le pion au célèbre éditeur Panckoucke, Beaumarchais fonde pour parvenir à ses fins l'une des plus grandes imprimeries d'Europe : située dans la forteresse allemande de Kehl, à proximité de Strasbourg mais de l'autre côté du Rhin, elle rassemble près de 200 ouvriers et leurs familles, travaillant sur une quarantaine de presses. L'entreprise accouche d'une édition en 70 volumes publiée entre 1785 et 1790, remarquable dans la forme par

FOCUS

Projet Archibeau : Beaumarchais à l'âge numérique

Beaumarchais est le dernier grand auteur des Lumières dont les papiers n'ont pas fait l'objet d'une édition et d'une étude scientifique d'envergure. La publication de sa correspondance avait commencé en 1969 chez Nizet, mais elle s'est arrêtée à l'année 1779, soit six ans avant la parution du *Mariage de Figaro*. Financé par l'Agence nationale de la recherche, le projet Archibeau (2024-2029) associe quatre laboratoires de Montpellier (Linda Gil), Grenoble (Gilles Montègre), Toulouse (Stéphane Pujol) et Sorbonne Université (Virginie Yvernault) afin de combler cette lacune. A la faveur d'une équipe internationale et pluridisciplinaire, il s'est fixé pour objectif l'édition numérique de l'ensemble des lettres et papiers de Beaumarchais, qui seront hébergés sur la plateforme Huma-Num en « *open edition* » pour garantir leur accès à un maximum de chercheurs. De nombreuses rencontres sont parallèlement organisées :

■ Au congrès des spécialistes du XVIIIe siècle réuni du 9 au 11 avril 2026 à Philadelphie se déroulera une table ronde intitulée : « Beaumarchais and the French Connections with American Independance. Colonial and Postcolonial Perspectives ».

■ Un grand colloque international sera organisé du 1er au 3 octobre 2026 entre Grenoble et le musée de la Révolution française de Vizille : « De l'Amérique à la France. Beaumarchais et l'expérience des révolutions ».



Star **En 1996, Édouard Molinaro adapte une pièce inédite de Sacha Guitry au cinéma avec *Beaumarchais l'insolent*. Fabrice Luchini y tient le rôle titre.**





Figaro **Ci-dessus : portrait du comédien Dazincourt jouant le rôle de Figaro dans *Le Barbier de Séville* en 1786 à la Comédie-Française (eau-forte de 1796). Ci-contre : affiche du *Mariage de Figaro*, mise en scène de Léna Bréban en 2025-2026 à la Scala à Paris avec Philippe Torreton.**

l'utilisation des caractères d'imprimerie Baskerville que Beaumarchais avait fait venir d'Angleterre, de même que sur le fond par l'intégration inédite d'une partie de la correspondance personnelle de Voltaire à ses écrits philosophiques.

Beaumarchais n'est pas Figaro

Les quelque 2000 spectateurs qui s'engouffrent le 27 avril 1784 dans la nouvelle salle de l'Odéon pour y découvrir la suite des aventures du barbier de Séville sont donc conscients qu'ils vont assister à la pièce d'un « *homme extraordinaire* », comme le qualifie la *Gazette d'Amsterdam*. L'ambivalente destinée du *Mariage de Figaro* nous apprend beaucoup de cette histoire contrastée de la réception des productions culturelles, chère à Roger Chartier. Privée pendant six ans de représentation publique par les caprices du pouvoir et de la censure qui la jugent choquante, la comédie finit par rallier les suffrages des couches populaires et d'une noblesse frondeuse prête à s'opposer à l'absolutisme royal.

Bien que Figaro, le barbier devenu valet de chambre du comte Almaviva, parte à l'assaut des privilèges dans des

DANS LE TEXTE

Beaumarchais « Ce nigaud de sexe masculin »



Beaumarchais féministe ? Le dramaturge ne s'est pas contenté de faire tenir à ses personnages féminins des propos émancipateurs : il a aussi fait en sorte qu'une partie du produit des représentations du *Mariage de Figaro* soit versé aux mères nécessiteuses.

Marceline : "J'étais née, moi, pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés ?"

Le Mariage de Figaro, acte III, scène XVI.

Marceline : "Ah ! quand l'intérêt personnel ne nous arme point les unes contre les autres, nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé, contre ce fier, ce terrible… *(en riant)* et pourtant un peu nigaud de sexe masculin."

Le Mariage de Figaro, acte IV, scène XVI.

TELEMA/CANAL+/EVERETT/AURIMAGES – BNF, ESTAMPES ET PHOTOGRAPHIE, TB-32-4 – CHÂTEAU DE VERSAILLES ; BRIDGEMAN IMAGES



Son Palais disparu **En 1788, Beaumarchais se fait construire, à l'ombre de la Bastille (à droite), un palais et des jardins de style anglo-chinois (peinture de Génillion, vers 1788, musée Carnavalet). La demeure est détruite en 1829 pour permettre le passage du canal Saint-Martin.**

▶ tirades devenues célèbres, la pièce n'est pas blâmée à sa sortie pour sa subversion politique mais pour son immoralité. On aurait donc tort de faire du dramaturge un prérévolutionnaire et d'assimiler sa personne à celle de son barbier sévillan. Pour faire progresser les Lumières ici et maintenant,

« Je suis sujet du roi, soumis aux lois ; mais je ne suis l'esclave de personne »

(Beaumarchais, lettre inédite, 1787)

Beaumarchais a fait le choix de composer avec les pouvoirs en place plutôt que les mettre à bas. Les propos tenus dans sa correspondance privée sont des indices décisifs pour comprendre cette stratégie d'entrepreneur des Lumières toujours proche du pouvoir : *« Deux théâtres à Paris, deux crédits à la Cour. L'un doit éveiller l'esprit des gens de lettres, et l'autre enfanter des moyens d'opérer utilement »* (1776).

Cette volonté de ne jamais dissocier la Cour et la Ville se reflète dans la fastueuse demeure que Beaumarchais se fait construire dans la capitale avant la Révolution. En 1787 le dramaturge acquiert, auprès de la ville de Paris, un vaste terrain longiligne dans le faubourg Saint-Antoine, à l'ombre de la Bastille. Pourvue d'un palais décoré à la grecque, d'un jardin dans le style anglo-chinois, mais également d'un atelier de fonte de caractères d'imprimerie, cette demeure est celle d'un privilégié désireux de concilier l'éthique nobiliaire et l'esprit du capitalisme. Elle révèle aussi la volonté du propriétaire de faire résonner les leçons des Lumières dans l'espace urbain. En témoignent le temple circulaire dédié à Voltaire, que les passants peuvent observer depuis la rue, et les billets d'entrée que Beaumarchais fait imprimer pour offrir aux Parisiens une promenade pittoresque, au gré de laquelle ils découvrent un monument rendant hommage au magistrat éclairé Dupaty.

Dans les premières années de la Révolution, Beaumarchais parvient à concilier habilement son esprit entrepreneurial avec les bouleversements politiques en cours. Élu président du district des Blancs-Manteaux en 1789, il se charge de surveiller la démolition de la Bastille. *« Notre France est sauvée »,* écrit-il à son fondé de pouvoir à New York le 4 février 1790 ! L'ancien horloger n'hésite pas à bénir cette monarchie constitutionnelle qui œuvre à *« adoucir le sort des infortunés protestants »*. Mais le Paris révolutionnaire ne saurait se confondre avec celui des Lumières. Considérant que l'*« Athènes aimable s'est un peu changé en Sparte la farouche »,* Beaumarchais capte une fois de plus l'esprit public dans *La Mère coupable*, pièce créée en 1792 qui vient clore la trilogie des aventures de la famille Almaviva. La comédie y cède la place au drame, au point de chercher à faire pleurer les spectateurs *« à plein canal »*.

Beaumarchais eut pourtant la naïveté de croire que son ethos d'entrepreneur pourrait se déployer librement dans une France révolutionnaire assiégée par les menaces extérieures comme par les querelles intestines. Engagé dans une affaire de transfert de 60 000 fusils importés de Hollande à destination des armées françaises, il est dénoncé en août 1792 comme accapareur d'armes par le Comité de surveillance de la Commune de Paris, et n'échappe que de justesse aux massacres de Septembre. Exilé à Hambourg, inscrit sur la liste des émigrés, il ne revient que trois ans plus tard à Paris, où il termine sa vie en 1799 à l'âge de 67 ans. *« Tandem quiesco : "Enfin, je me repose" »*… voilà l'épitaphe que le promeneur du Père-Lachaise peut aujourd'hui lire sur la tombe de Beaumarchais.

La boîte noire du XVIIIe siècle

Ses biographes se sont souvent plu à décliner les multiples aspects d'une personnalité fantasque, au risque de ne jamais parvenir à en saisir l'unité. C'est dans la cohérence d'une action et non d'une pensée qu'on peut espérer rendre à cet itinéraire hors du commun une logique tissant un lien fort entre les Lumières et nos préoccupations actuelles. En entrepreneur stratège et avisé, Beaumarchais est d'abord parvenu à conjuguer les

PARIS, MUSÉE CARNAVALET/ROGER-VIOLLET

multiples ressources du nouvel espace médiatique ouvert par les Lumières.

Lettres privées ou lettres ouvertes, comédies ou drames, mémoires juridiques, économiques ou diplomatiques, préfaces enflammées, images et objets dérivés de ses personnages de fiction : Beaumarchais n'a rien négligé pour emporter l'adhésion du public et le convertir à ses propres combats. Mais il a aussi éprouvé la versatilité de ce tribunal médiatique dont il s'était cru maître. Lorsque le banquier Kornmann attaque en 1787 son épouse adultère, Beaumarchais se croit légitime à défendre la liberté de la femme persécutée, et il trouve face à lui un public plus prompt à s'émouvoir du sort du mari trompé.

Les archives personnelles de Beaumarchais conduisent à des enquêtes passionnantes réalisées à de multiples échelles, sur l'expérience des Lumières et sur celle des deux révolutions qui secouèrent le destin du monde, en Amérique puis en France. Cette archive longtemps préservée et si peu consultée s'ouvre en somme aux chercheurs comme une véritable boîte noire du XVIIIe siècle. On y trouvera à méditer cette leçon de liberté exprimée en 1787 dans l'une des nombreuses lettres inédites de Beaumarchais : *« Je suis sujet du roi, soumis aux lois ; mais je ne suis l'esclave de personne. »* ■

POUR EN SAVOIR PLUS

L. Gil (dir.), *Éditer la correspondance de Beaumarchais. Enquêtes, inventaire et édition,* Brest, Presses de l'université de Bretagne Ouest, « Cahiers du Centre d'étude des correspondances et journaux intimes », 2023.

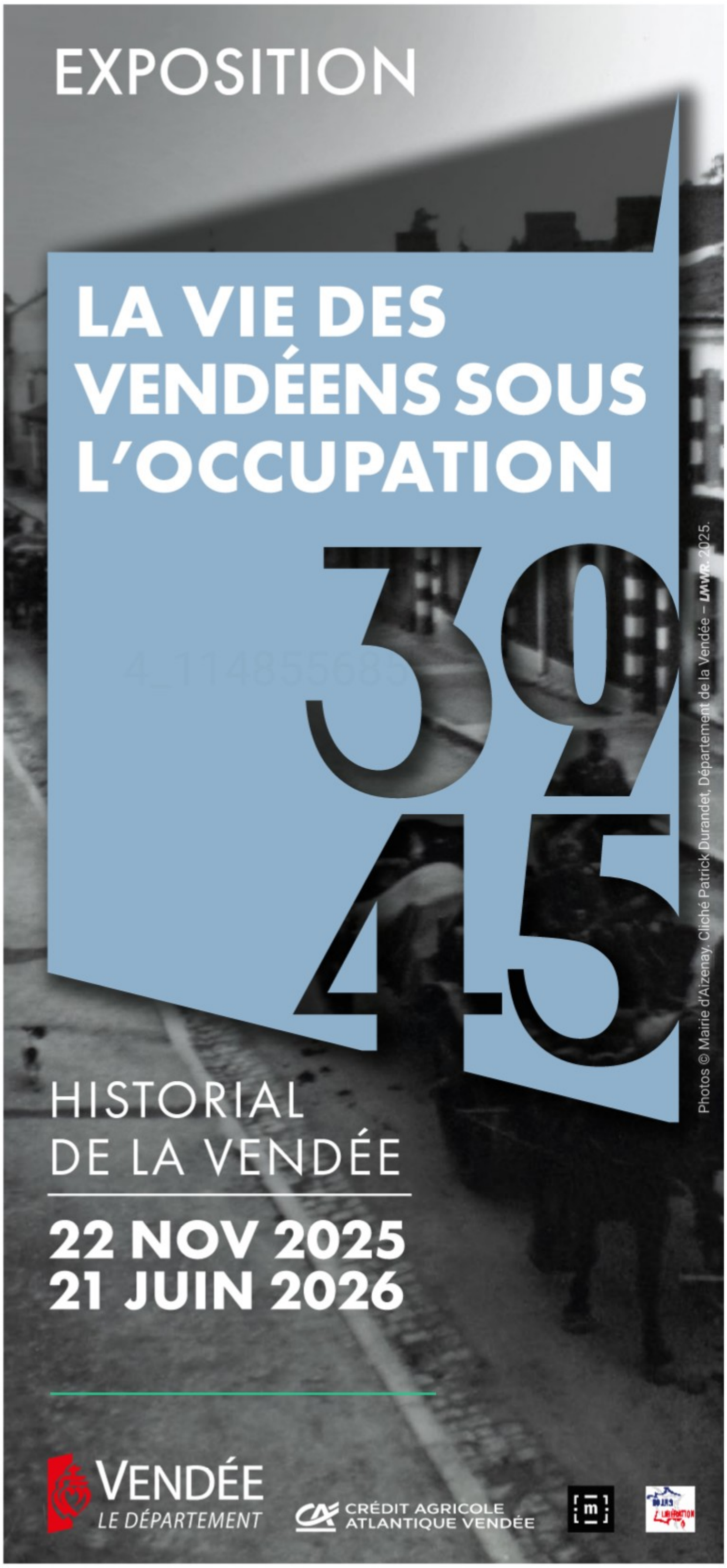
M. Giraudeau, F. Graber (dir.), *Les Projets. Une histoire politique, XVIe-XXIe siècles,* Presses des Mines, 2018.

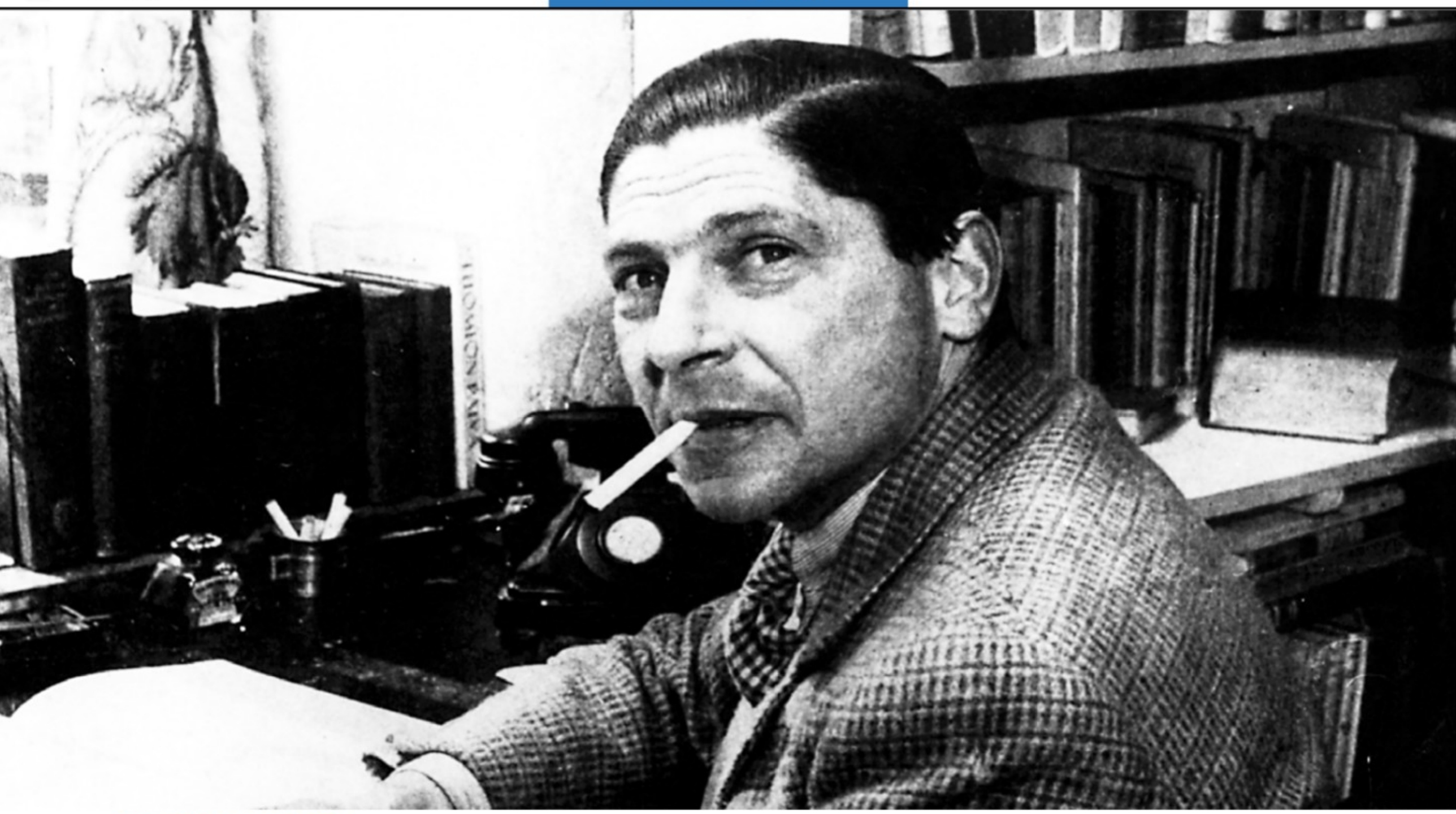
M. Lever, *Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais,* 3 vol., Fayard, 1999-2004.

G. Montègre, *Voyager en Europe au temps des Lumières. Les émotions de la liberté,* Tallandier, 2024.

B. Obitz-Lumbroso, *Beaumarchais en toutes lettres. Identités d'un épistolier,* Honoré Champion, 2011.

V. Yvernault, *Figaromania. Beaumarchais tricolore, de monarchies en républiques, XVIIIe-XIXe siècle,* Hermann, 2020.





Journaliste et écrivain Arthur Koestler, ici en 1947, deux ans après la publication de son roman *Le Zéro et l'Infini*.

Arthur Koestler le mal aimé

Observateur des horreurs totalitaires du XXe siècle, Arthur Koestler appartient à une génération de témoins engagés un peu oubliés. Raison de plus pour lire ses œuvres qui viennent d'être retraduites.

Par Michel Winock*

Antifasciste, un moment communiste, un moment sioniste, devenu, par ses essais et ses romans, une des têtes de la pensée antitotalitaire, Arthur Koestler s'est suicidé en 1983. Intellectuel engagé, il aura été reconnu comme un des écrivains politiques marquants du XXe siècle. Et ses éditeurs français réimpriment aujourd'hui nombre de ses livres parce qu'ils résonnent de tout le XXe siècle, qu'il a traversé en aventurier et en témoin.

Le 3 mars 1946, Émile Henriot révélait aux lecteurs du *Monde* les mérites d'un écrivain largement inconnu, Arthur Koestler, dont Calmann-Lévy avait récemment donné la traduction française de son roman anglais, *Le Zéro et l'Infini*. *« Ce livre remarquable et d'un pathétique éprouvant, qui, par la puissance du conteur et son agilité à se mouvoir dans les méandres d'une âme révolutionnaire russe, rappelle* Crime et Châtiment *de Dostoïevski et l'admirable* Sous les yeux de l'Occident *de Conrad, apporte sinon une explication décisive, du moins un éclairage plausible sur ces mystérieux procès de Moscou, où l'on put s'étonner de voir les inculpés reconnaître publiquement leurs torts à l'égard du parti et trouver juste et mérité leur châtiment. »*

L'ouvrage racontait l'histoire d'un cadre communiste, Roubachof, arrêté et accusé d'une trahison imaginaire, qui finissait par s'avouer coupable dans l'intérêt même du parti qu'il servait corps et âme. Le personnage était une

INTERFOTO/LA COLLECTION

synthèse des dirigeants soviétiques qui, tel Boukharine ou Zinoviev, avaient été condamnés lors des grandes purges de 1936-1938.

Koestler a écrit beaucoup de livres, des essais, des récits autobiographiques, des ouvrages scientifiques, des pièces de théâtre, des romans, mais *Le Zéro et l'Infini* a ancré sa renommée. Devenu un classique de la littérature antistalinienne, il remporta d'emblée un immense succès de librairie, mais, Émile Henriot mis à part, aucun enthousiasme de la critique. Il tombait mal. Les communistes, alliés aux socialistes et aux démocrates chrétiens du MRP (Mouvement républicain populaire), faisaient partie en France du tripartisme au pouvoir. Auto-célébré comme le « parti des fusillés », devenu le premier de France aux élections, il accréditait, en ses multiples publications et manifestations, la grandeur de l'Union soviétique et de l'immense Staline.

Roger Garaudy, Jean Kanapa et les autres vigiles du PCF s'employèrent à déconsidérer ce livre et son auteur, après s'être efforcés d'en empêcher la diffusion. *Le Zéro et l'Infini* troublait les intellectuels de gauche. La problématique des procès de Moscou, la question de la fin et des moyens, la dialectique révolutionnaire opposée à l'humanisme inspirèrent à Maurice Merleau-Ponty tout un livre, *Humanisme et Terreur*, où on lisait la formule proverbiale : *« On ne peut pas être anticommuniste, on ne peut pas être communiste*[1]*. »*

Personnalité contrastée

Mais qui était Koestler ? Né en 1905 à Budapest, de langue allemande, il avait fait ses études à Vienne, était devenu journaliste, et avait adhéré en 1931 à Berlin au parti communiste allemand. Après avoir vécu en Union soviétique, il avait été envoyé par le Komintern à Paris auprès du grand propagandiste communiste Willy Münzenberg[2]. Patronné par ce dernier, il eut à remplir trois missions en Espagne pendant la guerre civile entre 1936 et 1938, sous le couvert d'un journal libéral londonien, le *News Chronicle*. A sa troisième expédition, il est arrêté par les franquistes, emprisonné à Séville et menacé de condamnation à mort. Il sera finalement libéré, échangé avec un prisonnier du camp nationaliste, à la suite d'une action concertée de députés britanniques et d'une campagne de presse en sa faveur. Il rend compte de cette expérience carcérale dans *Un testament espagnol*, traduit en France en 1939 sans attirer l'attention, et réimprimé en 1946 avec plus d'éclat. Entre-temps, Koestler avait démissionné du Parti communiste à la suite de l'exécution de Boukharine. Une fois la guerre mondiale déclarée, il se trouve en France sous le gouvernement Daladier, mais il est bientôt interné au camp du Vernet comme « étranger indésirable ». Il en sera libéré par le soutien des Britanniques et de Malraux. Cet épisode fait l'objet d'un nouveau livre autobiographique, *La Lie de la terre* : « [Les flics] *lisaient les journaux du matin, et ce matin justement, les journaux publiaient un communiqué officiel expliquant que la foule des étrangers qui venaient d'être arrêtés ces jours derniers par* "notre vigilante police" *représentait les éléments les plus dangereux du Paris interlope, la véritable lie de la terre.* » Écrit en 1941, ce récit paraît dans sa traduction française en 1946 – une année décidément décisive pour sa gloire en France.

Il demeure un acteur et un témoin capital des batailles intellectuelles et politiques du XXe siècle

A Paris après la guerre, qu'il a faite dans le cadre du ministère de l'Information britannique, Arthur Koestler devient familier des cercles intellectuels français, fréquente Raymond Aron, Manès Sperber, Albert Camus, André Malraux… Simone de Beauvoir raconte dans ses Mémoires comment elle et Jean-Paul Sartre se lient d'amitié avec lui, avant qu'ils ne se brouillent à mort, tant l'antisoviétisme et l'anticommunisme de Koestler finissent par les indigner. Dans *Les Mandarins* (1954), Beauvoir l'a peint sous les traits caricaturaux de Scriassine et raconte comment Anne, qui ressemble beaucoup à Simone, eut une aventure d'une nuit avec lui à la suite d'une cuite mémorable. Il a de meilleures relations avec Camus : à eux deux, fervents partisans de l'abolition, ils publient en 1957 leurs *Réflexions sur la peine capitale*.

Mais le personnage avait aussi ses côtés sombres, l'historien britannique David Cesarani a révélé, dans la biographie qu'il lui a consacrée en 1998, le contraste d'une personnalité pleine de panache, d'intelligence et de talent avec des comportements bien peu admirables dans sa vie privée de buveur colérique, émaillée d'amours violentes jusqu'au viol. Les révélations de Cesarani en 2015 ont provoqué diverses réactions, soit pour défendre Koestler, soit pour le condamner. Son buste à l'université d'Édimbourg a été ainsi retiré en 1998.

Arthur Koestler n'en demeure pas moins un acteur et un témoin capital des grandes batailles intellectuelles et politiques du XXe siècle. Ses *Œuvres autobiographiques* publiées dans la collection « Bouquins » en 1994 restent (préface de Phil Casoar comprise) la meilleure approche. ■

* *Conseiller de la direction de* L'Histoire

RÉÉDITIONS

A L'OCCASION DU 120e ANNIVERSAIRE



de la naissance d'Arthur Koestler, son éditeur historique, Calmann-Lévy, propose de nouvelles éditions et traductions nouvelles de quatre romans *(Croisade sans croix, Les Tribulations du camarade Lepiaf, Spartacus et Le Zéro et l'Infini)* et d'un récit autobiographique *(La Lie de la Terre)*. De leur côté, Les Belles Lettres rééditent *L'Ombre du dinosaure*.

NOTES

1. M. Merleau-Ponty, *Humanisme et Terreur*, Gallimard, 1947, p. XVII.

2. Voir F. Fejtö, « Willi Münzenberg, un génie de la propagande politique », *L'Histoire* n° 17, novembre 1979.



Année Marc Bloch

L'esprit des « Annales »

Marc Bloch et Lucien Febvre ne sont pas tant les fondateurs d'une « école » des Annales *que d'une revue dont l'histoire, faite de débats et de dissensions, reste largement à écrire.*

Par Guillaume Calafat*

La panthéonisation de Marc Bloch consacrera, en juin 2026, l'œuvre politique et intellectuelle d'un historien, citoyen et résistant engagé dans la cité *(cf.* L'Histoire *n° 535, septembre 2025)*. Si l'événement est l'occasion de lire ou de relire ses livres, il faut aussi souligner la place fondamentale qu'occupe, dans son parcours, une entreprise collective : la création et l'animation d'une nouvelle revue. En janvier 1929, paraît, en effet, le premier numéro des *Annales d'histoire économique et sociale*, un périodique imaginé avec son collègue et ami, l'historien spécialiste du XVIe siècle Lucien Febvre. Comme Marc Bloch l'écrit à l'anthropologue Marcel Mauss, quelques mois avant la publication du premier numéro : *« Nous ne voulons pas d'une petite revue d'érudition, au sens mesquin du mot : nous la voulons sérieuse, cela va de soi, exclusive de tout journalisme, mais avec un champ très large, tout le passé (primitifs compris) et tout le présent, et les mots "économiques" et "sociaux" eux-mêmes compris sans étroitesse. »*

Contre les cloisonnements de spécialités et de périodes, les *Annales* proposent de s'intéresser à la longue durée et prônent le dialogue entre les différentes disciplines des sciences sociales (l'économie, la sociologie, l'anthropologie, la géographie) ; elles privilégient « l'histoire-problème » pour formuler de nouvelles questions et élargir les domaines de la recherche : les relations entre individus et collectifs, les origines du capitalisme, la géographie et les sociétés humaines, etc. La revue prête également une attention toute particulière aux formes collégiales et internationales de l'échange scientifique, à travers des chroniques, des milliers de comptes rendus et des enquêtes collectives.

Certes influente, novatrice, volontiers polémique et lue comme telle par leurs pairs, la revue de Marc Bloch et Lucien Febvre demeure relativement confidentielle dans les années 1930, avec un tirage modeste. Elle devient, en revanche, une revue de renommée internationale au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Sous son nouveau titre *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, elle entraîne dans son sillage toute une génération d'historiens et d'historiennes bientôt rassemblés sous l'étiquette englobante d'« école des *Annales* ». Ce mouvement serait caractérisé par différents principes et paradigmes, tels que la place prépondérante accordée à l'économie, à l'histoire quantitative et sérielle, aux mentalités, à l'anthropologie historique, en particulier. De la revue à l'école, émerge progressivement, dans l'historiographie, le récit canonique d'une continuité et d'une cohérence intellectuelles, marquées par différentes générations, celle de Bloch et Febvre d'abord, puis celle de Fernand Braudel, directeur et animateur de la revue dans les années 1950 et 1960, enfin celle de ses successeurs, incarnée par des figures comme Emmanuel Le Roy Ladurie, Marc Ferro et Jacques Le Goff.

Les « Annales » continuent de défendre une réflexivité théorique appuyée sur l'enquête

Des doutes et des crises

L'expression « école des *Annales* », aujourd'hui omniprésente, est, en réalité, tardive, ouvertement refusée d'ailleurs par les fondateurs de la revue, qui évoquaient plutôt une constellation de collaborateurs. Dans un texte de 1951, Lucien Febvre l'exprime clairement : *« Aux* Annales, *il n'y a que des historiens. Et s'il est un attentat contre le libre esprit que je n'ai jamais commis, c'est bien celui de vouloir constituer une "école", de rêver d'un conformisme* [...]. *Des hommes de toute opinion, de toute origine, de toute formation se réclament volontiers des* Annales *aujourd'hui. Certes, ils ne forment même pas un groupe. Ils portent un esprit. »*

Si l'expression « école des *Annales* » s'impose à partir des années 1970, c'est en grande partie sous l'effet de regards extérieurs qui cherchent à caractériser le dynamisme de l'historiographie française de l'époque, marqué par un fort rayonnement

© HERVÉ PINEL

international. Le syntagme se confond volontiers, en outre, avec la création, en 1947, de la VI[e] section de l'École pratique des hautes études (EPHE), puis de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) en 1975, des institutions nées de la revue – une exception dans l'histoire des sciences sociales. Or la « réduction » des *Annales* à une école homogène a eu tendance à obscurcir les tensions, les dissensions et les évolutions du projet intellectuel de la revue. L'histoire de la fabrique matérielle des *Annales*, revue d'histoire « hérétique » devenue l'une des plus influentes dans son domaine, reste à écrire. Car une revue, comme le montre d'ailleurs avec clarté l'édition de la riche correspondance entre Bloch et Febvre, est émaillée de débats, de désaccords, de rapports de force.

Une revue est un projet intellectuel, mais c'est aussi un objet avec un travail complexe et concret d'édition qui passe par les relations avec les imprimeurs, les libraires, les abonnés. Chaque génération tente de poursuivre l'œuvre de la précédente et de s'en distinguer, non sans conflit : Braudel jetait ainsi un regard très critique sur les *Annales* des années 1970 et 1980, allant jusqu'à dénoncer une *« revue des plus orthodoxes »*.

Tournant critique et transformations

Les *Annales* furent évidemment traversées par des doutes et des crises : dans les années 1980, l'arrêt de la publication de la revue a même été envisagé. A cette solution extrême a été préférée l'amorce d'un « tournant critique », symbolisé par l'adoption d'un autre sous-titre en 1994, *« Histoire, Sciences sociales »*, marquant la volonté de nouvelles alliances disciplinaires (avec la sociologie pragmatique ou l'économie des conventions, l'histoire de l'art…) et favorisant de nouvelles approches méthodologiques (de la microhistoire à l'histoire culturelle).

Presque centenaires aujourd'hui, les *Annales* ont perduré non parce qu'elles auraient formé une « école » appuyée sur un programme ou un certain nombre de dogmes, mais parce qu'elles constituent un espace éditorial qui s'est efforcé de s'adapter aux mutations de la discipline historique et de l'édition scientifique – au prix, certes, d'une certaine normalisation académique, mais celle-ci, soulignons-le, n'a rien d'inéluctable. La revue continue de se transformer afin de devenir un objet plus collectif, plus inclusif, pluraliste et international. Les *Annales* tâchent de concilier l'exigence d'une réflexivité théorique appuyée sur l'enquête et sur l'archive, *« par l'exemple et par le fait »* (comme disaient Bloch et Febvre), et l'ambition de la généralisation, par-delà les périodes, les spécialités et les terrains. *« Vivre, c'est changer »*, écrivait Lucien Febvre. Pour que les *Annales* continuent d'être vivantes à l'approche de leur 100[e] anniversaire, souhaitons-leur donc de changer encore ; en un mot, d'être présentes. ■



La revue Fondée en 1929 par Lucien Febvre (à gauche) et Marc Bloch (à droite), elle a changé de nom, mais a gardé un « état d'esprit ». Ci-contre : couvertures des numéros 1 (1929) et 80 (2025).

* *Maître de conférences à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et directeur des* Annales. Histoire, Sciences Sociales

STF/AFP – ARCHIVES FAMILIALES MARC BLOCH

Magellan dans tous ses états

Cinéma, exposition, édition… Le voyage entrepris au XVIe siècle par le navigateur portugais pour le compte du roi d'Espagne est à l'honneur. Décoiffant.

Par Romain Bertrand*



Film **Magellan (Gael Garcia Bernal) commande l'expédition de cinq navires.**

Cinéaste phare de la « nouvelle vague » philippine, Lav Diaz livre, avec *Magellan* (en salle le 31 décembre), une œuvre troublante. Bien que se reposant, pour partie, sur le récit de voyage canonique d'Antonio Pigafetta et sur quelques éléments de l'historiographie spécialisée traitant de l'implantation des Portugais en Asie, le réalisateur prend de déconcertantes libertés avec la réalité historique. Au risque de dissoudre, sans avertissement, le réel dans la fiction.

L'esclave de Magellan, Enrique, capturé à Malacca en 1511, devient – à juste titre – le personnage-clé de l'expédition dès lors que celle-ci rallie l'archipel philippin. Mais, tandis que l'ensemble des sources disponibles, dont le testament de Magellan et le glossaire de Pigafetta, présentent Enrique comme un Malais, possiblement originaire de Sumatra, Lav Diaz en fait un Philippin – tous les dialogues des acteurs asiatiques de l'histoire se déroulant d'ailleurs en tagalog, la principale langue des Philippines. Ce choix emporte plusieurs conséquences. Celle, tout d'abord, de valider la thèse – largement crédible, mais âprement débattue – selon laquelle c'est bien Enrique, et non Juan Sebastián Elcano ou l'un des survivants de la *Victoria*, qui a, le premier, « fait le tour du monde ». Celle, ensuite, de minimiser le rôle de la langue malaise – et, par implication, du négoce intra-asiatique et de l'islam – dans l'unification culturelle de l'Asie du Sud-Est archipélagique, de la péninsule Malaise à l'île de Mindanao.

À LIRE



Les éditions Chandeigne & Lima rééditent la relation de la première circumnavigation par Antonio Pigafetta : *Le Voyage de Magellan, 1519-1522*.

Autre jeu avec l'histoire : Lapu-Lapu, le seigneur de l'îlot de Mactan qui défie et défait militairement Magellan, n'est plus un personnage historique à l'existence pourtant attestée mais une fiction inventée par le souverain de l'île de Cebu, le rajah Humabon, pour effrayer les Européens et les inciter à mettre à la voile au plus vite. Ingénieuse autant qu'irrévérencieuse, l'hypothèse qui fait de Lapu-Lapu un *wakwak*, une sorte de harpie de contes pour enfants, permet toutefois difficilement de comprendre pourquoi les Espagnols se sont trouvés confrontés, sur les rives de Mactan, à plusieurs centaines de guerriers expérimentés, équipés de boucliers et de javelines, et obéissant, de toute évidence, à un commandement centralisé.

Malacca, sultanat fortifié de 50000 habitants et carrefour des routes commerciales reliant l'océan Indien aux mers indonésiennes, se trouve, pour sa part, réduit à un village de cahutes sur pilotis où déambulent – suprême bizarrerie dans une cité-État islamique – des femmes aux seins nus. Dans la même veine, la représentation des sociétés philippines du XVIe siècle emprunte souvent plus aux clichés de la littérature viatique européenne qu'à l'ethnographie historique. Scène choc du film, le rituel sacrificiel accompli au cœur de la forêt tropicale par une spécialiste rituelle – une *babaylan* – se trouve ramené à

Un puissant antidote aux séductions trompeuses des films en costumes

ROSA FILMES/ANDERGRAUN FILMS/ BLACK CAP PICTURES/LIB FILMS/NOUR FILMS

ce que Pigafetta, et à sa suite de nombreux missionnaires augustiniens, en ont vu au prisme de leurs préjugés : la mise à mort sanglante d'un porc sauvage, entrecoupée d'incantations hallucinées. Rien n'est dit, ni même suggéré, de la logique oblative et oraculaire complexe de cette cérémonie de *maganito*, laquelle vise à solliciter, par l'entremise d'une transe de possession, la faveur ou l'arbitrage d'un « esprit tutélaire » *(anito)*. A rebours des enseignements de l'archéologie, les Visayas (partie centrale des Philippines) de Lav Diaz semblent former un isolat culturel – alors même qu'on y trouve des rajahs et que l'on y fait usage de céramique chinoise.



Une forme d'universalité

Sommes-nous ici dans le rêve – ou le cauchemar – philippin des Espagnols, ou bien dans un univers philippin ramené, par esprit de revanche narrative, à l'essence de sa différence ? C'est probablement à dessein que Lav Diaz multiplie les pistes autant qu'il les brouille. La cible de sa contre-épopée n'est pas seulement la légende dorée des Grandes Découvertes, mais aussi le nationalisme philippin officiel, qui n'a pas lésiné sur l'emphase en érigeant Enrique en pionnier prophétique de la lutte anticoloniale. Tous les mythes, chez Lav Diaz, se trouvent ainsi réduits à des comptines déglinguées, dans lesquelles errent des personnages qui n'obéissent plus aux nécessités de l'histoire, mais à la contingence de leurs passions et de leurs illusions. Afonso de Albuquerque, le « Lion des mers » d'Asie, que les sources nous peignent comme un *fidalgo* austère et taciturne, est dépeinte en ivrogne dont les tirades sur « l'empire des Indes » et la « nouvelle croisade » déclenchent les rires narquois de soldats avinés. La Lisbonne flamboyante de Manuel Ier ressemble à un hameau décrépit. La pompe miteuse de la cour de Charles Quint tient plus du bal de village que de la magnificence baroque.

Outre qu'il constitue un puissant antidote aux séductions trompeuses des films en costumes, ce minimalisme visuel replace l'histoire à hauteur d'homme. Souverains philippins et soudards portugais, demoiselles de cour espagnoles et villageoises malaises, sont symétriquement ramenés à une vision désenchantée mais compatissante de l'être humain, balloté par ses rêves et ses intérêts. La longueur des plans séquences, la lenteur calculée des gestuelles et la rareté des dialogues contribuent à installer un rythme et une ambiance qui déjouent le tintamarre des épopées. C'est ainsi que ce qui pourrait apparaître comme une excessive inversion postcoloniale de la mythologie des Grandes Découvertes atteint à une forme propre d'universalité. Il n'y a plus, chez Lav Diaz, de héros. Juste des hommes et des femmes empêtrés dans des fictions auxquelles ils ne parviennent plus à croire tout à fait. ■

* *Directeur de recherche au Ceri (Sciences-Po-CNRS)*

DARCHIVIO/OPALE.PHOTO – GILLES TARGAT/PHOTO12 – EXCELSIOR-L'ÉQUIPE/ROGER-VIOLLET

EXPOSITION

En immersion



Jusqu'au 1er mars, le Musée national de la Marine propose une exposition immersive, « Magellan. Un voyage qui changea le monde ». Une déambulation originale qui s'appuie sur les dernières recherches scientifiques et les images de la série animée *L'Incroyable Périple de Magellan*, écrite et réalisée par François de Riberolles. Renseignements : www.musee-marine.fr

À LIRE

« L'énigme Magellan », *L'Histoire* n° 476, octobre 2020.

EN JANVIER

sur www.lhistoire.fr

DES ARTICLES INÉDITS

ESCLAVAGE
« L'abrogation du Code noir : un faux débat ? »
par Frédéric Charlin



CONSOMMATION
« Le Bazar des Parisiens »
par Mathilde Poupée



ANNIVERSAIRE
« David, peintre d'histoire »
entretien avec Philippe Bordes



EXPOSITION
« Clemenceau, passion hellène »
par Hervé Duchêne

CONCOURS
Révisez l'agrégation interne grâce à une sélection d'articles issus de nos archives

Abonnez-vous gratuitement à la « Lettre H », la newsletter de L'Histoire

DOSSIER

La dynastie qui a fait la Chine p.30
Comment les Han ont éclipsé les Qin p.42
Coloniser les peuples des marges p.46
Le socle de la pensée chinoise p.50

Les Han
Premier empire chinois

L'histoire chinoise est une histoire longue. Elle n'a pas commencé en 202 avant notre ère, lorsqu'un inconnu, Liu Bang, fonda la dynastie des Han (202 av. n. è.-220). L'Empire chinois lui-même était né quelques années plus tôt, avec l'éphémère dynastie des Qin (221-206 av. n. è.), qui avait posé les bases d'un système impérial appelé à durer jusqu'à la révolution de 1911.

Pourtant, la dynastie Han, qui est celle qui a régné le plus longtemps, marque bien un moment fondateur. Mise en place d'une bureaucratie centralisée de lettrés-fonctionnaires, fixation du corpus des textes classiques, qui constituent la base de leur formation et contribuent à la cristallisation d'une identité chinoise. Enfin, expansion impériale, entre conquêtes territoriales au sud et accommodements face aux peuples des steppes du Nord, qui inaugure l'histoire de l'impérialisme chinois.

BOSTON, MUSEUM OF FINE ARTS ; WORLD HISTORY ARCHIVE/COLLECTION CHRISTOPHEL

Dynastie Au centre, l'empereur Zhao, fils de l'empereur Wu. Il règne de 87 à 74 av. n. è. Il monte sur le trône à l'âge de 8 ans (encre et peinture sur soie, Yan Liben, VII[e] siècle).

La dynastie qui a fait la Chine

Par Damien Chaussende





La dynastie des Han (202 av. n. è.-220) constitue un moment fondateur pour la Chine, dont l'influence a été déterminante non seulement dans l'édification de l'État impérial, mais aussi dans la construction de l'identité chinoise.



© THE GRANGER COLLECTION NYC/AURIMAGES – LONDRES, VICTORIA & ALBERT MUSEUM, DIST. GRANDPALAISRMN/IMAGE VICTORIA AND ALBERT MUSEUM – PHOTO PERSONNELLE

Les Han sont nés sur les cendres de la première dynastie impériale chinoise, l'éphémère dynastie des Qin (221-206 av. n. è.). Celle-ci ne survécut guère longtemps à son fondateur, Ying Zheng, plus connu sous le nom de « premier empereur des Qin » (Qin Shi Huangdi), ou « Premier empereur » – celui-là même qui se fit enterrer avec près de 8000 soldats de terre cuite. Ce sont les Han toutefois qui, pendant les quatre siècles que dura leur pouvoir, consolidèrent le système impérial et lui donnèrent son soubassement idéologique : ce que nous appelons « confucianisme », mais que les Chinois désignent sous l'expression « doctrine des lettrés » *(rujiao)*. L'influence culturelle et politique des Han fut telle que le terme est devenu un ethnonyme désignant les porteurs de la culture chinoise, par opposition, notamment, aux peuples nomades ou semi-nomades venus des steppes nordiques, comme les Mongols ou les Mandchous.



L'AUTEUR
Chercheur au CNRS, *Damien Chaussende dirige actuellement l'élaboration, par une dizaine de spécialistes, d'une* Histoire générale de la Chine *en dix volumes, dont la parution a commencé en 2017 (Les Belles Lettres). Il a récemment publié une* Histoire de la Chine ancienne et impériale *(PUF, « Que sais-je ? », 2025).*

Uniformisation et centralisation

Avant d'être le nom d'une dynastie, le terme « Han » est une réalité géographique : il désigne un terroir constitué par le bassin de la rivière Han, l'affluent le plus important du fleuve Bleu, qui s'y jette au niveau de la ville actuelle de Wuhan. Ce bassin correspond peu ou prou à la province du Sichuan. En 206 av. n. è., un chef militaire, Liu Bang, est qualifié « roi de Han » par le seigneur de guerre Xiang Yu, qui se présente comme le « roi de Chu ». Si tous deux peuvent alors revendiquer de tels titres royaux, c'est à la faveur de l'insurrection qui vient de mettre à bas la dynastie des Qin, et dont ils sont deux des principaux chefs. Liu Bang et Xiang Yu rivalisent quelques années, mais Liu Bang est finalement victorieux : il fait assassiner Xiang Yu en 202 av. n. è., se proclame empereur et installe sa cour à Chang'an (actuelle Xi'an).

Les soixante premières années des Han sont marquées par la consolidation du nouveau pouvoir. Liu Bang et ses successeurs édifient diverses institutions nécessaires à la gestion d'un vaste empire en voie de centralisation. Ce n'est toutefois pas là une nouveauté introduite par les Han : cette centralisation avait été, en effet, entreprise sous les Qin avec la mise en place, en 221 av. n. è., du système impérial ou, en chinois, des « commanderies et des districts » *(junxian)*. Après avoir unifié le territoire chinois en rassemblant sous son autorité l'ensemble des ▶

Naissance d'un empire **Ci-contre : en 202 av. n. è., Liu Bang se proclame empereur. Cette représentation du XIIe siècle le montre entrant, triomphant, dans la ville qui devient sa capitale, Chang'an (peinture sur soie, Zhao Boju). En haut : un cheval de jade d'époque Han.**

GALERIE

Règnes fondateurs



LIU BANG

202-195 av. n. è.
Seigneur de guerre issu du peuple, il fonde la dynastie des Han. Il est aussi connu sous le nom d'« empereur Gaozu ».



EMPEREUR WU

141-87 av. n. è.
Son nom, posthume, signifie « martial ». Son règne de plus d'un demi-siècle est marqué par une politique impérialiste.



EMPEREUR GUANGWU

25-57
Il restaure la dynastie après l'interrègne de Wang Mang : c'est le début des Han orientaux. Il met fin à la guerre civile.

royaumes de l'époque, le Premier empereur Qin avait alors remplacé les fiefs de l'ancienne noblesse par des circonscriptions administratives que dirigeaient des fonctionnaires mutables et révocables. Cette unification politique s'était accompagnée d'un certain nombre de mesures destinées à homogénéiser le nouvel empire, comme l'alignement des unités de mesures. Deux éléments avaient, en particulier, marqué les esprits, au point de revêtir une valeur d'adage : l'uniformisation de l'écartement des essieux des chars (pour qu'ils correspondent tous à l'écartement des ornières sur les routes) et la standardisation de l'écriture (celle de Qin fut imposée partout). Devenue proverbiale, l'expression *« Les essieux des voitures eurent le même écartement et l'on écrivit avec les mêmes caractères »* résume ainsi, en chinois, le processus d'unification impériale.

Ce procédé se poursuit sous les Han : les fonctionnaires s'imposent alors comme des rouages indispensables à l'uniformisation ainsi qu'à l'unification culturelle et idéologique du pays. C'est grâce à eux que les souverains Han installent durablement une doctrine confucéenne dont le corpus se stabilise à la même époque, notamment sous l'influence du grand philosophe Dong Zhongshu. Afin de déployer ces principes dans tout l'empire, une Académie impériale est créée, dans laquelle sont instituées des chaires de professeurs destinées à promouvoir les cinq livres canoniques du

« Les essieux des voitures eurent le même écartement et l'on écrivit avec les mêmes caractères »

confucianisme *(cf. p.50)*. Localement, une école officielle est implantée dans chaque circonscription administrative : dirigée par un ancien élève de l'Académie impériale, elle forme les fonctionnaires de l'empire.

De l'unification des Qin à la fin des Han, l'organisation politique et administrative conserve les fondements établis par le Premier empereur, adaptés à la gestion d'un empire vaste et hétérogène. Le pouvoir impérial s'appuie sur les « Trois Excellences » (Grand Conseiller, Grand Officier du Censorat, Grand Connétable), dont le premier détient l'autorité la plus étendue. Leur action, d'ordre général, est relayée par



La Grande Muraille **Les Han ont étendu des fortifications déjà existantes, érigées par les Qin. Le corridor du Hexi, sur ce qu'on appelle, depuis le XIXe siècle, les « routes de la soie », compte plus de 1 000 kilomètres de murailles construites, elles, sous les Han, et encore visibles, ici dans la province du Gansu.**

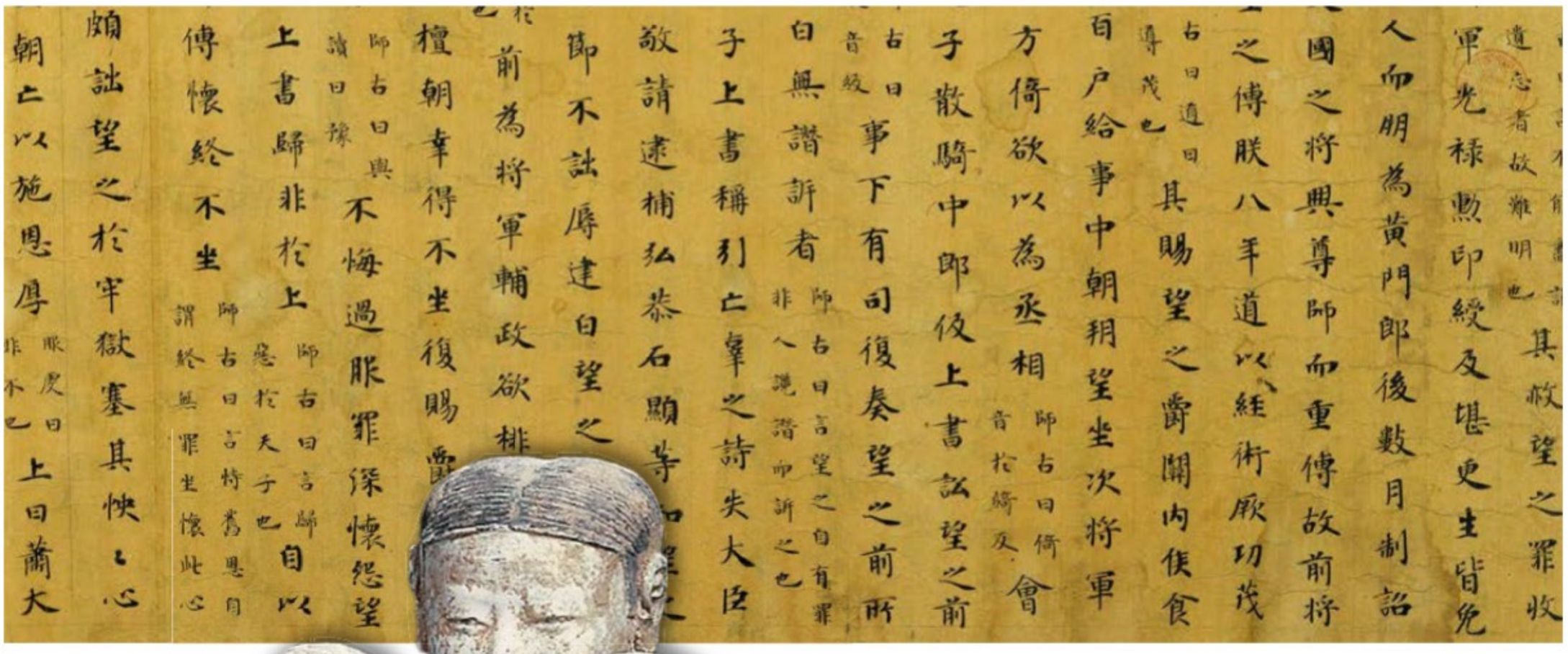
CARTE

Un empire expansionniste



En 202 av. n. è., la dynastie des Han succède à celle des Qin pour devenir la plus pérenne de l'histoire du pays. Ses quatre siècles d'existence ne sont pas continus, interrompus de l'an 9 à l'an 25 par un interrègne, qui sépare la période des Han occidentaux de celle des Han orientaux. D'un bout à l'autre de l'empire se forge une relative unité politique, culturelle et sociale. Au moment du recensement de l'an 2 de notre ère, l'Empire chinois s'étend sur 7 millions de km² et compte environ 60 millions d'habitants (un chiffre équivalent à la population de l'Empire romain à la même époque). Sa puissance permet l'expansion : sinisation du sud du fleuve Bleu, contrôle des peuples des steppes et incursions jusqu'en Asie centrale, révélée lors de l'expédition de Zhang Qian (139 av. n. è.). L'autonomisation des puissances provinciales finit par fragiliser le pouvoir central, prestigieux mais isolé : au début du IIIe siècle, les Han laissent la place aux Trois Royaumes.

LONDRES, THE BRITISH LIBRARY, OR.2231 FOLIO 25/AKG-IMAGES – TAIPEI, THE NATIONAL PALACE MUSEUM ; CONTENT_DFY/AURIMAGES – BOSTON, MUSEUM OF FINE ARTS ; PIEMAGS/ALAMY/PHOTO12 – CHEN ZHONGHAO/XINHUA/SIPA



Uniformisation Ci-dessus : ce manuscrit retrouvé dans les grottes de Dunhuang présente un passage de l'*Histoire des Han antérieurs* de Ban Gu (32-92). Ci-dessous : dalle en grès noir (province du Henan, IIIe siècle av. n. è.). Dans l'empire, l'uniformisation a commencé sous les Qin par l'écriture et l'écartement des essieux des chars. Ci-contre : une danseuse en céramique peinte d'époque Han.





▶ les « Neuf Ministres », responsables de domaines précis : rites et éducation, sécurité du palais et de l'empereur, gardes, approvisionnement en chevaux, justice, diplomatie et gestion des vassaux, encadrement du clan impérial, finances publiques et trésor privé. Ce dernier, supervisant artisans, eunuques et Secrétariat impérial, gagne progressivement en influence. A côté de ces instances, d'autres charges concernent la capitale, l'éducation du prince héritier ou l'architecture. A la fin du IIe siècle, sous les Han « occidentaux » (dits aussi « antérieurs »), l'ensemble forme une administration centralisée qui compte environ 30 000 fonctionnaires. Ce modèle constitue le fondement du système impérial des Six Ministères, qui s'institutionnalisera par la suite, notamment sous les dynasties Sui (581-618) et Tang (618-907), et demeure en vigueur jusqu'à la chute de l'empire en 1912. Derrière cette centralisation affichée, l'organisation féodale, au IIe siècle av. n. è., reprend un peu de vigueur : Liu Bang établit, sur toute la moitié orientale de l'empire (ainsi que dans la région de Changsha, au sud), une sorte de noblesse d'empire en distribuant des fiefs et des titres à ses compagnons d'armes, à ses généraux les plus valeureux, de même qu'à d'autres dignitaires afin de les récompenser de leur fidélité et de s'assurer leur soutien. Certains obtiennent même le titre de roi. Ces chefs

BNF, MANUSCRITS, PELLIOT CHINOIS 2485 – COLLECTION PRIVÉE ; CHRISTIE'S IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES – GIANNI DAGLI ORTI/DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY/AKG-IMAGES

sont tenus de vivre sur leurs terres et ont peu d'influence sur la politique de l'empereur. Quelques-uns disposent toutefois d'une cour brillante, et leur simple existence représente un danger politique et militaire pour le gouvernement impérial des Han. Plusieurs rébellions éclatent en effet, la plus importante étant celle dite « des Sept Royaumes » (154 av. n. è.), qui persuade l'État impérial d'exercer un plus grand contrôle sur ces ensembles. Leur démantèlement s'accélère lorsqu'en 127 av. n. è. l'empereur Wu supprime le droit d'aînesse dans les royaumes : à la mort d'un roi, son fief est désormais divisé entre tous ses fils.

C'est pendant le règne de ce souverain, long de plus de cinquante ans (141-87 av. n. è.), que les Han connaissent leur apogée. A la différence de ses prédécesseurs qui laissaient leur Grand Conseiller exercer la réalité du pouvoir, l'empereur Wu décide, dès la mort de son oncle et tuteur Tian Fei en 131, de gouverner lui-même. Les nombreuses mesures qu'il prend sur le trône ont pour objectif de renforcer l'autorité impériale et de donner une identité forte aux Han en les démarquant toujours davantage des Qin, dont les idéologues Han font alors un véritable repoussoir. L'empereur Wu fait donc adopter un nouveau calendrier et modifie l'emblème cosmologique de la dynastie : les Han abandonnent l'Eau, associée au règne des Qin, pour la Terre, élément censé l'emporter sur l'eau. L'empereur Wu veut ainsi montrer que les Han ont supplanté les Qin. Cette succession des cinq éléments cosmologiques (eau, terre, bois, métal, feu) demeure ensuite, tout au long de l'histoire impériale, l'une des manières d'exprimer la transmission du « décret céleste » d'une dynastie à la suivante.

Au début de notre ère, des soieries portées par les matrones de l'Empire romain proviennent de la Chine

L'empereur Wu s'est, en grande partie, rendu célèbre par sa politique étrangère, particulièrement belliciste et impérialiste. C'est d'ailleurs de là que lui vient son nom posthume de Wu, qui signifie « martial ». Il lance ainsi diverses campagnes victorieuses vers la Mongolie, l'Asie centrale, la Corée ainsi que vers le sud de la Chine, encore loin, à l'époque, d'être soumis au contrôle impérial. Ses actions contre les Xiongnu, un peuple nomade des steppes du Nord, grand ennemi des Han, sont couronnées de succès et aboutissent, sous ses successeurs, en 53 av. n. è., à la dislocation du grand empire Xiongnu, qui contrôlait la steppe depuis près de trois cents ans *(cf. p. 46)*.

L'interrègne de Wang Mang

Le long règne de l'empereur Wu est aussi marqué par des expéditions pacifiques. Celle de Zhang Qian, qu'il ordonne en 139 av. n. è., révèle un nouveau monde : l'Asie centrale, que les Chinois appellent « les régions occidentales ». Ces dernières sont alors traversées par ce que l'on nomme « les routes de la soie » depuis le XIXe siècle, qui mettent progressivement en contact indirect la Chine et l'Europe en reliant la vallée du fleuve Jaune à la Méditerranée *via* les villes de l'actuel Gansu, les oasis du Xinjiang, le Pamir, la Transoxiane, l'Iran, l'Irak et la Syrie. Les Han installent dans l'actuel Xinjiang plusieurs colonies militaires agricoles, véritables avant-postes de l'empire, et instituent, en 60 av. n. è., un protectorat des Région de l'Ouest dont le siège est Tourfan. L'un des grands centres de transit est l'oasis de Khotan. L'Asie centrale constitue, sous les Han, la plaque tournante du commerce vers l'Inde, d'où, par la voie maritime, les denrées repartent vers l'Occident. C'est ainsi qu'à compter du tournant de notre ère, une partie des soieries portées par les matrones de l'Empire romain proviennent de la Chine *via* la vallée de l'Indus, tandis qu'une autre partie transite par voie de terre *via* la Transoxiane.

Cette première période de l'histoire des Han, que l'on désigne classiquement comme celle des Han

DATES-CLÉS

206 av. n. è.
Effondrement de la dynastie des Qin.

206-202 av. n. è.
Guerre de succession entre Liu Bang, « roi des Han », et Xiang Yu, « roi de Chu ».

202 av. n. è.
Victorieux, Liu Bang se proclame empereur. C'est le début de la dynastie Han.

202 av. n. è.-9
Période des Han « occidentaux ».

141-87 av. n. è.
Règne de l'empereur Wu. Apogée de l'empire Han.

154 av. n. è.
Rébellion des Sept Royaumes.

53 av. n. è.
Dislocation du grand royaume Xiongnu, ennemi des Han.

9-23
Interrègne de Wang Mang, qui proclame la dynastie Xin.

25
S'ouvre la période des Han « orientaux ». Liu Xiu devient empereur et installe sa capitale à Luoyang.

25-88
L'empire connaît une relative prospérité.

IIe siècle
Les facteurs de déstabilisation se multiplient et affaiblissent l'Empire.

190
Luoyang est pillée et incendiée par le seigneur de guerre Dong Zhuo.

208
Après la bataille de la Falaise Rouge, la Chine est fragmentée en trois entités politiques, les Trois Royaumes.

220
Abdication de l'empereur Xian. C'est la fin des Han qui laissent place aux Trois Royaumes

À SAVOIR

Une impératrice, des concubines

Le système matrimonial impérial chinois relève de la polygynie : le souverain peut avoir plusieurs épouses. Une seule d'entre elles occupe la position d'épouse légitime, généralement investie du titre d'impératrice. Le verbe « épouser » ne s'applique qu'à elle. Les autres, « épouses secondaires » ou « concubines », sont « reçues » ou « intégrées » dans le « gynécée », terme par lequel la sinologie traduit le harem impérial. Elles vivent à l'écart de la cour. A la mort de l'empereur, lors de l'accession au trône de son fils, la veuve devient impératrice douairière. Cette dignité lui confère parfois la régence.

« occidentaux » ou « antérieurs » (202 av. n. è.-9 de notre ère), s'achève sur l'interrègne de Wang Mang (9-23). A la fin du Ier siècle avant notre ère, le pouvoir des empereurs s'affaiblit au profit de parents et de ministres. Neveu de l'impératrice douairière Wang Zhengjun, épouse de l'empereur Yuan (48-33 av. n. è.), Wang Mang est l'un d'entre eux. A partir de l'an 8 av. n. è., il obtient graduellement de hautes fonctions et, en l'an 1 de notre ère, il place un enfant de neuf ans sur le trône et concentre tous les pouvoirs. Il exerce alors une purge à la cour en éliminant tous ceux qui lui sont hostiles. En l'an 6 de notre ère, l'empereur en titre décède et Wang Mang choisit un enfant âgé d'un an pour lui succéder. Trois ans plus tard, il monte enfin sur le trône impérial et proclame sa propre dynastie, qu'il appelle Xin, ce qui signifie littéralement « la nouvelle ».

Durant ses quinze années de règne inspirées de la très ancienne dynastie des Zhou occidentaux (XIe-VIIIe siècle av. n. è.), alors considérée comme un âge d'or, Wang Mang applique de nombreuses réformes. Il change le monnayage à plusieurs reprises, introduisant en tout six sortes de monnaies, ce qui provoque la confusion. Sur le plan agricole, il tente d'appliquer une redistribution des terres qui rencontre l'opposition des grands propriétaires terriens. Sa politique étrangère agressive ravive les hostilités avec les Xiongnu. Des bandes de paysans provoquent alors une importante rébellion que l'histoire a retenue sous le nom de « révolte des Sourcils rouges », du signe distinctif qu'ils se donnaient en se colorant les sourcils, notamment avec du cinabre. En 23, un lointain parent du clan impérial, Liu Xiu, chef d'une autre insurrection, marche avec ses troupes sur la capitale. Wang Mang est exécuté avec ses affidés, ce qui marque la fin des Xin et la restauration des Han.

En 23, Wang Mang est exécuté. Son éphémère dynastie s'effondre, c'est la restauration des Han



CCØ NEW YORK, THE METROPOLITAN MUSEUM, 1992.165.25/CHARLOTTE C. AND JOHN C. WEBER COLLECTION, GIFT OF CHARLOTTE C. AND JOHN C. WEBER, 1992



Dragon **Le dragon était considéré, sous les Han, comme le symbole du Fils du Ciel (bronze d'époque Han).**

En 25, Liu Xiu est couronné empereur et installe sa capitale à Luoyang, ancienne capitale des Zhou, inaugurant ainsi la période des Han « orientaux » (ou « postérieurs »). Liu Xiu, devenu l'empereur Guangwu, parvient, en une dizaine d'années, à mettre fin à la guerre civile qui ravage le pays.

Le règne des trois premiers empereurs des Han orientaux est brillant. Sous Guangwu (25-57), son fils Ming (57-75) et son petit-fils Zhang (75-88), l'empire connaît, malgré un léger déclin démographique, une relative prospérité qui permet la réalisation de nombreux grands travaux – telle la réparation des canaux et des digues du fleuve Jaune – et la construction de nouvelles structures dans la capitale Luoyang, notamment un vaste complexe cultuel ainsi qu'une Académie impériale. Un phénomène commence toutefois à émerger, qui menace considérablement le pouvoir impérial : l'importance prise par l'aristocratie, en particulier par les clans que l'empereur Guangwu avait dû rallier pour renforcer son autorité, mais aussi par les eunuques, qui exercent un contrôle prépondérant sur la bureaucratie du palais en examinant les informations transmises à l'empereur ou provenant de lui.

A partir de la fin du Ier siècle, les facteurs de déstabilisation se multiplient. L'équilibre fragile entre les eunuques et les grandes familles alliées aux empereurs commence à se fissurer. Pendant près d'un siècle, ce sont des empereurs enfants qui accèdent au trône, laissant ainsi le pouvoir à des régentes énergiques telles que l'impératrice Deng Sui (81-121) ou à des familles entières comme le clan Liang, qui gouverne l'État de 125 à 159. C'est seulement en 159 que l'empereur Huan parvient à se débarrasser de cette famille puissante grâce à une implacable purge. Une crise majeure oppose par ailleurs les lettrés-fonctionnaires aux eunuques, dont le point d'orgue est une nouvelle purge en 166 visant, cette fois, les fonctionnaires. Alors que la cour est occupée par ces intrigues, le peuple subit les pressions de l'aristocratie locale et de l'administration territoriale. Des mouvements millénaristes liés à la religion taoïste se développent. Le plus important est celui des Turbans jaunes, d'après le signe distinctif adopté par ses fidèles. En 184, il se métamorphose en une insurrection générale visant à renverser les Han et à instaurer une nouvelle dynastie. Les armées impériales répriment violemment le mouvement, entraînant la mort de plus de 500 000 personnes.

L'empire, très affaibli, est alors sous le contrôle de puissants seigneurs de guerre établis à différents endroits du

TAÏWAN, TAIPEI, NATIONAL PALACE MUSEUM, DIST. GRANDPALAISRMN/IMAGE NPM



La vie au palais **Les femmes de l'empereur vivent recluses dans les appartements du palais, à l'écart de la cour (*Aube printanière dans le palais des Han*, Qiu Ying, fin du XVIe siècle).**

FOCUS

Les eunuques, serviteurs et menace

Les eunuques, castrés afin d'écarter tout risque de bâtardise au sein de la famille royale, furent employés dès l'époque pré-impériale dans les palais chinois. Recrutés le plus souvent parmi les pauvres, certains étaient mutilés par leurs propres pères pour accéder à ces rôles. Fonctionnaires de l'État, ils occupaient des postes divers, depuis les services domestiques jusqu'à l'administration de la maison impériale. Des sources en témoignent dès la période des Zhou (XIe-IIIe siècle av. n. è.), les décrivant comme gardiens, messagers et assistants du roi. Marginalisés et méprisés dans la société, ils détenaient pourtant une position privilégiée : souvent lettrés, seuls à avoir un accès intime et continu à l'empereur comme à ses femmes, ils servaient d'intermédiaires entre le souverain et le monde extérieur. Leur influence s'accrut encore à partir du Ier siècle, lorsque des empereurs enfants, placés sous la tutelle d'impératrices douairières, leur confièrent une part essentielle du pouvoir, entraînant de violentes luttes de factions contre les familles impériales et les lettrés.

territoire. Dès 190, date à laquelle la capitale Luoyang est pillée et incendiée par le seigneur de guerre Dong Zhuo, la dynastie ne subsiste plus que de manière nominale. Les souverains Han deviennent de simples marionnettes, des instruments de légitimité que tous convoitent. Cette guerre civile s'étend sur trente ans, entraînant progressivement la désintégration du territoire. En 208, après la bataille de la Falaise Rouge, la Chine se retrouve fragmentée en trois entités politiques distinctes : le Sud est sous la domination de Sun Quan, l'Ouest est contrôlé par Liu Bei, tandis que le Nord est dirigé par Cao Cao. La fin officielle de la dynastie des Han survient en 220, lorsque le fils de Cao Cao, Cao Pei, obtient l'abdication du dernier souverain, l'empereur Xian, monte sur le trône et fonde sa propre dynastie, celle des Wei, inaugurant ainsi l'ère célèbre des Trois Royaumes (220-280).

Ces quatre siècles d'histoire marquent, pour l'Empire chinois, une période de considérable essor démographique, territorial et économique. Héritier du déclin provoqué par la chute des Qin, l'empire ne compte qu'entre 15 et 20 millions d'habitants aux débuts des Han. La stabilité politique, les réformes agraires et une paix relative favorisent ensuite un accroissement soutenu, si bien qu'un recensement effectué en l'an 2 de notre ère, le premier, à notre connaissance, fait état d'environ 60 millions de personnes, ce qui est équivalent à la population de l'Empire romain à la même époque. Ce type d'enquêtes démographiques, menées avec une grande précision, sert aussi bien à l'organisation de la perception de l'impôt qu'au recrutement militaire ou à l'administration des corvées agricoles. La masse de la population demeure concentrée dans les plaines fertiles des vallées du fleuve Jaune et du fleuve Bleu, où s'étendent de vastes campagnes parsemées de villages agraires.

En l'an 2, l'empire compte environ 60 millions d'habitants, autant que l'Empire romain

Chang'an, à son apogée, compte 300 000 habitants. La capitale joue un rôle stratégique grâce à sa protection naturelle par les montagnes et à sa position au croisement de grandes routes. L'immense palais impérial Weiyang domine la cité, dont les marchés accueillent des produits locaux et des marchandises venues de régions lointaines.

Un âge d'or

Cet élan démographique est indissociable d'un processus d'expansion territoriale. A son apogée, l'empire des Han s'étend en effet de la Mandchourie, au nord-est, jusqu'aux confins du Yunnan, au sud, et de la Corée, à l'est, jusqu'aux oasis du Turkestan oriental (Xinjiang), à l'ouest. Les campagnes militaires victorieuses contre les Xiongnu sécurisent par ailleurs les frontières nord et ouvrent le corridor du Gansu, passage-clé vers l'Asie centrale.

Dans la société Han, l'agriculture (notamment millet, orge, blé, riz et légumineuses) et la sériciculture sont considérées comme les activités fondamentales, tandis que le commerce,

ÉCRITURE

Homogénéiser la langue

La légende attribue à l'Empereur jaune l'invention, au IIIe millénaire av. n. è., des caractères chinois, par imitation de l'empreinte des pas des oiseaux. Les premiers caractères chinois attestés ne datent toutefois que du XIIIe siècle : des inscriptions sur des carapaces de tortues, consignant les pratiques divinatoires dont ces carapaces ont été le support. Des premières tentatives d'homogénéisation de l'écriture émergent ensuite sous les Zhou (XIe-IIIe siècle av. n. è.), sans commune mesure, toutefois, avec celle mise en œuvre par le Premier empereur pour faciliter l'administration de l'empire. Une équipe de lettrés dirigée par le ministre Li Si impose alors l'usage de 3 000 caractères dont le tracé est simplifié, le format homogénéisé et les variantes supprimées. Les Han héritent de cette écriture normalisée, et c'est dans cette langue qu'ils fixent le texte des Classiques – on parle pour cette raison de Classiques en « Texte Nouveau » *(jinwen)*.



PARIS, MUSÉE GUIMET ; NPL-DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

Architecture **De grands travaux sont entrepris sous les Han orientaux, comme la réparation des canaux et des digues du fleuve Jaune, ou des constructions nouvelles dans la capitale (tour de garde en terre cuite, Ier siècle, musée Guimet).**



BOSTON, MUSEUM OF FINE ARTS, 11.7088/WILLIAM STURGIS BIGELOW COLLECTION

Vus du Japon **Cette œuvre de la période Edo (fin du XVIIe siècle) représente des Han. Déjà, sous le règne de Guangwu, des missions diplomatiques tissaient des liens entre l'empire et le Japon.**

l'artisanat et l'extraction minière occupent un rang secondaire. En réalité, nombre de marchands fortunés cherchent à sécuriser leur richesse en achetant des terres, ce qui contribue au développement de vastes *latifundia*. L'industrie, quant à elle, joue un rôle crucial : la sidérurgie, placée sous monopole d'État dès 119 av. n. è., emploie des milliers de forçats, et fournit outils, armes et ustensiles domestiques. Le sel constitue un autre monopole impérial, exploité entre autres dans les régions du Shandong et du Sichuan. La métallurgie du cuivre et du bronze, ainsi que l'art du laque, alimentent une vaste production d'objets, souvent destinés aux pratiques funéraires. Enfin, les manufactures impériales développent des méthodes proches d'une production en série et mettent en place un contrôle de qualité rigoureux.

Malgré les bouleversements politiques qui les ont ponctués, les quatre siècles qu'a duré la dynastie des Han ont, de plus, permis d'enraciner si profondément dans l'esprit des élites chinoises l'idéal d'unité et de centralisation – conçu pendant les Royaumes combattants (Ve-IIIe siècle av. n. è.) et mis en pratique à partir des Qin – que celui-ci n'a jamais été sérieusement contesté depuis. Même lors des périodes de fragmentation territoriale, du IIIe au VIe siècle, entre les Han et les Sui (581-618), puis au Xe siècle, entre les Tang et les Song (960-1279), les souverains ont tous eu pour espoir, ou même pour objectif, de réunifier le territoire en conquérant les royaumes adverses afin de constituer une seule entité politique. C'est ainsi en grande partie grâce aux Han que la Chine n'a pas suivi la voie empruntée par l'Europe après la chute de l'Empire romain et la formation des royaumes barbares.

L'héritage jusqu'au XVe siècle

Sur le plan intellectuel, ce que nous appelons le confucianisme constitue l'un des héritages essentiels de la période Han. Dans les siècles qui ont suivi cette dynastie, les lettrés se sont employés à transmettre, éditer et commenter le corpus des textes confucéens, établi en grande partie pendant la période des Han. Sur le plan administratif et juridique, les dynasties ultérieures ont cherché à reproduire et à améliorer les institutions Han, notamment à partir de la dynastie des Tang. En outre, l'idée que les ministres et les fonctionnaires devaient être choisis en fonction de leurs compétences et de leur moralité, plutôt qu'en fonction de leur lignée familiale (Liu Bang, ▶

ETHNONYME

L'invention de la « race Han »

Les nationalistes chinois du XIXe siècle ont théorisé une « race Han ».

Comment le terme « Han », après avoir désigné une rivière *(Hanshui)*, un terroir puis une dynastie, est-il devenu synonyme de « Chinois » ? Cette question est au cœur des travaux récents menés sous l'étiquette des *Critical Han Studies*, qui analysent l'identité Han à la manière dont les *Critical Race Studies* ont examiné l'assignation raciale. On sait que l'usage de « Han » comme ethnonyme pour distinguer des populations partageant une culture, une organisation politique et sociale et une langue (le *hanyu*) a été attesté précocement dans l'histoire chinoise, en concurrence avec d'autres termes comme celui de « Hua ».



Introduite en Chine républicaine, l'anthropométrie doit permettre à la fois de réfuter le racisme occidental et d'améliorer la race Han (campagne de santé publique « Taille et poids », vers 1934).

UNIVERSITY OF MICHIGAN, DEPARTMENT OF ANTHROPOLOGY, ELIZABETH F.S. ROBERTS COLLECTION

Descendants de l'Empereur jaune

C'est sous la dynastie des Wei du Nord (386-534), dans une période de fragmentation du pouvoir en Chine, que « Han » apparaît pour désigner les populations chinoises par opposition aux nomades vivant au nord des plaines centrales – et à l'initiative de ces derniers. Les empereurs Xianbei de la dynastie Wei, originaires du nord et descendants des Xiongnu, nomment ainsi les populations chinoises soumises à leur pouvoir. Le sens de « Han » évolue au fil des dynasties avant d'englober, sous les Ming (1368-1644), l'ensemble des populations de l'empire, par opposition aux barbares du nord.

L'étape la plus déterminante dans cette histoire est celle de la dernière dynastie, la dynastie mandchoue des Qing, originaire du nord elle aussi. Elle reprend, dès le XVIIe siècle, le terme « Han » dans ses propres classifications ethno-administratives, qualifiant de « *hanjun* » (« armées Han ») les forces chinoises qui l'ont soutenue au moment de la conquête. Mais elle voit surtout ses opposants se revendiquer peu à peu comme des Han face à un pouvoir illégitime parce qu'étranger.

A la fin du XIXe siècle, sous l'influence de théories raciales importées d'Occident et du Japon, les nationalistes chinois commencent, pour mieux rejeter les empereurs Qing, à employer « Han » comme une catégorie raciale, dont les Mandchous seraient exclus. Les Han deviennent alors les descendants de l'Empereur jaune, et la révolution qui met à bas les Qing en 1911 est célébrée comme une victoire des Han, dans une guerre des races pensée au prisme du darwinisme social. Ces mêmes réformateurs se soucient d'améliorer la race Han, en adoptant aussi bien le sport et la diététique que les outils de l'anthropométrie.
Très vite, pourtant, la République chinoise née de cette révolution craint de s'aliéner les populations non Han, tentées de prendre leur indépendance, et promeut, par opposition à une étroite « nationalité Han » *(Hanzu)*, une « nation chinoise » *(Zhonghua minzu)* plus extensive, qui lui permet de maintenir les anciennes frontières de l'empire des Qing. Tout le XXe siècle est parcouru par la tension entre un nationalisme Han fortement racialisé et une conception plus large de l'identité chinoise, qui y inclut, à côté de la nationalité majoritaire des Han, les populations devenues, en 1955, les 55 « nationalités minoritaires » – dont les anthropologues s'efforcent, tout au long du siècle, de prouver la parenté avec les Han. ■

Clément Fabre
Maître de conférences à l'université Paris-Est Créteil (Upec)

DR

▶ le fondateur des Han, étant lui-même issu du peuple), s'est progressivement imposée. Cela a conduit, sous les Tang, à l'avènement des examens mandarinaux, lesquels se sont maintenus jusqu'à la dernière dynastie de l'époque impériale, celle des Qing (1644-1912).

L'aura de la dynastie Han a été si forte qu'elle est peu à peu devenue un élément d'identité ethnique. Dès l'époque médiévale, le terme « Han » a évolué en ethnonyme, employé pour désigner une population. Cet usage est attesté par exemple, au XIe siècle, dans un passage se référant à des événements du Ve siècle du *Miroir général pour aider à gouverner* du grand historien Sima Guang. Cette population Han, dont les contours ont pu fluctuer au cours du temps, se distinguait des peuples nomades issus des steppes du Nord ainsi que de ceux, indigènes, des confins de la Chine par un certain nombre d'éléments culturels : l'écriture chinoise, le mode de vie sédentaire, le culte des ancêtres. Aussi, « Han » est le plus souvent traduit par le terme « Chinois ». D'où une ambiguïté dans la Chine actuelle, organisée selon un découpage multiethnique hérité du modèle soviétique.

La dynastie Han demeure une référence identitaire centrale dans la Chine communiste

En effet, au moment de la chute de l'empire Qing, véritable ensemble pluriethnique en 1912, s'ouvrit un débat fondamental : fallait-il fonder la République exclusivement sur la population Han, en se limitant ainsi au territoire des dix-huit provinces héritées des Ming (1368-1644), ou bien intégrer également les populations et espaces soumis aux Qing, tels que la Mongolie, la Mandchourie, le Xinjiang et le Tibet ? C'est cette seconde option qui prévalut, sous le principe de la « république des Cinq Ethnies » *(wuzu gonghe)*, réunissant Han, Mandchous, Mongols, Hui et Tibétains. Ce choix amorça une structuration des identités ethniques qui, selon l'exemple soviétique, trouva son prolongement dans l'organisation de l'actuelle République populaire, fondée en 1949.

L'ethnie Han, largement majoritaire, y représente 92 % de la population, les 8 % restant se répartissant en 55 minorités (Mandchous, Mongols, Ouïgours, Miao, etc.). Tous sont citoyens de la République populaire de Chine, mais le terme « Han » demeure synonyme de « Chinois ». Mille huit cents ans après sa chute, et plus d'un siècle après l'effondrement du système impérial, la dynastie Han demeure ainsi une référence identitaire centrale dans la Chine communiste. ■



DANS LE TEXTE

Liu Xin
Un linceul de jade

Pour les funérailles des empereurs Han, on revêtait toujours les dépouilles d'un gilet de perles et d'un linceul de jade. Celui-ci ressemblait à une armure et était formé de plaques de jade reliées par des fils d'or. Sur le linceul de l'empereur Wu avaient été gravés de grands serpents aquatiques, des dragons, des phénix mâles et femelles, des tortues, des licornes."

Notes diverses sur la capitale de l'Ouest, Les Belles Lettres, 2016, p. 8.

MOTS-CLÉS

Dynastie
Le nom d'une dynastie n'est pas lié, en Chine, au patronyme de la famille régnante. Il s'agit du nom de l'État choisi lorsque l'empereur fondateur monte sur le trône. Il peut être choisi pour son sens, une principauté ou même un terroir : c'est le cas des Han.

Han
Le mot désigne d'abord une rivière, son terroir, puis la dynastie. Il est devenu un ethnonyme désignant la nationalité majoritaire en Chine.

Comment les Han ont éclipsé les Qin

L'histoire est sous les Han une affaire éminemment politique. S'interroger sur la légitimité de la dynastie précédente, celle des Qin, et sur sa chute sert à la fois à justifier le pouvoir en place et à le mettre en garde contre d'éventuels excès.

Par Béatrice L'Haridon

La transition de la dynastie des Qin (221-206 av. n. è.) à celle des Han (202 av. n. è.-220) est marquée par deux anomalies majeures dans l'histoire impériale chinoise. Tout d'abord, l'extrême brièveté de la dynastie Qin s'accorde mal avec la vision d'un temps historique rythmé par d'amples cycles politico-cosmiques. Aucun pouvoir n'est censé être éternel, puisqu'il est, comme toute autre réalité, soumis au cycle naturel de la croissance, de la décadence, puis de l'extinction et du remplacement. Mais il ne s'est jamais vu qu'un régime, qui plus est suffisamment puissant pour former une unité territoriale d'une ampleur sans précédent, s'effondre en moins d'une quinzaine d'années. Ensuite, à l'issue de cinq années d'un féroce conflit, le pouvoir impérial tombe entre les mains d'un homme qui n'est pas issu d'une de ces grandes lignées aptes à se prétendre porteuses d'un prestigieux héritage, voire d'une vertu accumulée au fil des générations. Le fondateur des Han, Liu Bang (devenu l'empereur Gaozu), surgit littéralement de nulle part : on ne connaît pas même le prénom de son père.

Un repoussoir absolu

Cette double anomalie ne tarde pas à attirer l'attention des historiens. Il faut préciser d'emblée que, si l'écriture de l'histoire connaît sous les Han des développements majeurs, on ne trouve encore, à cette époque, aucun historien professionnel. Certains lettrés parmi les plus savants déploient toutefois une vaste et profonde réflexion historique, au sein de laquelle l'histoire des Qin occupe une place centrale.

Une grande partie des archives de l'éphémère dynastie avait été détruite dans l'incendie de sa capitale Xianyang : au moment de la chute des Qin, le principal rival de Liu Bang, Xiang Yu, avait en effet livré la ville à un immense incendie qui avait duré trois mois. Le manque de sources n'empêche pas, pour autant, l'histoire des Qin de faire, au temps des Han, l'objet d'enquêtes et de discussions soutenues : elle constitue un réel enjeu idéologique majeur pour la dynastie qui l'a renversée mais a repris à son compte les fondations politiques et administratives qu'elle avait posées.

Les premières réflexions historiques sur la dynastie des Qin la figurent en dynastie honnie et diabolisée, aussi bien pour la manière dont elle a exercé le pouvoir que pour la façon dont elle l'a perdu. Dès les premières décennies des Han, les deux lettrés Lu Jia (vers 250-170 av. n. è.) et Jia Yi (vers 201-169 av. n. è.) – qui furent, de plus, respectivement, un important diplomate et le précepteur d'un prince de la famille impériale – s'inquiètent de ce que la toute jeune dynastie des Han n'emprunte la même voie politique, sans rien apprendre des erreurs commises dans ce récent passé, et ne subisse, en conséquence, la même catastrophe historique.

L'AUTEURE Professeure à l'université de Genève,



Béatrice L'Haridon a récemment codirigé, avec Grégoire Espesset, Lives and Power. Biographical Writing in Sima Qian's Work and Beyond, in Ancient China and Rome *(Hémisphères Éditions-Maisonneuve & Larose Nouvelles Éditions, 2025).*

PHOTO PERSONNELLE



Autodafé **Pour légitimer les Han, on a pu faire de leurs prédécesseurs, les Qin, un contre-modèle incarnant la tyrannie. Cette peinture chinoise du XVIIIe siècle représente l'autodafé qui aurait été commandé par le Premier empereur, en 213 av. n. è. (des livres brûlent, en bas à gauche), et l'exécution, sous ses ordres, de 460 lettrés (habillés de bleu) en 212 av. n. è.**

Dans ses *Nouveaux discours* (*Xinyu*), traité politique en douze brefs chapitres adressé au premier empereur des Han, Lu Jia dédie ainsi six méditations aux diverses causes ayant conduit à la fin des Qin : la place centrale accordée aux châtiments dans l'exercice du pouvoir, le fourvoiement dans le choix des ministres, la démesure des chantiers impériaux, la personnalité mégalomaniaque du fondateur et, enfin, l'atmosphère de tromperie généralisée au sein de la cour.

Jia Yi, quant à lui, compose un *Réquisitoire contre les Qin (Guo Qin lun)*, chef-d'œuvre critique qui reste un modèle pour les discussions historiques ultérieures. Son essai s'attache notamment à démontrer comment l'absence de toute liberté de parole empêcha le régime impérial des Qin de rectifier sa trajectoire délétère : « *A cette époque, il y avait bien des talents qui méditaient profondément sur la situation et comprenaient les vicissitudes mais ils n'osaient accomplir le devoir de loyauté en corrigeant les erreurs* [de leur supérieur], *car les mœurs des Qin étaient marquées par de multiples interdits et tabous, et les mots sincères avaient à peine passé les lèvres que la hache du bourreau s'était déjà abattue. Dès lors, dans tout l'empire, les hommes de talent se contentaient de tendre l'oreille, raidis par la terreur, bouche scellée. Les trois souverains s'étaient égarés, mais nul ministre loyal n'osait faire de remontrance, nul savant officier n'osait proposer de plan. L'empire sombrait dans le chaos, mais nul écho n'en remonta jamais au trône, n'est-ce pas tragique !* »

Le jeu de miroirs est ici manifeste : il s'agit, pour les lettrés qui composent ces histoires, d'avertir les Han du risque qu'il y aurait à négliger l'avis des « hommes de talent » qui les entourent, et à faire régner une terreur qui empêcherait ces derniers de guider l'empereur sur la voie du bon gouvernement. A travers les Qin, les lettrés historiens invitent dès lors les Han à contempler la possibilité de leur propre ruine. Les Han sont alors bien loin, en réalité, d'être assurés d'avoir gagné la partie : quand bien même ils se réclament d'un « décret céleste » qui

À SAVOIR

Les grandes dynasties chinoises

- Qin *(221-206 av. n. è.)*
- Han *(202 av. n. è.-220)*
- ***Période de fragmentation territoriale***
- Sui *(581-618)*
- Tang *(618-907)*
- ***Période de fragmentation territoriale***
- Song *(960-1279)*
- Yuan *(1279-1368)*, ***dynastie mongole***
- Ming *(1368-1644)*
- Qing *(1644-1912)*, ***dynastie mandchoue***

BNF, ESTAMPES ET PHOTOGRAPHIE, RÉSERVE OE-5-BOITE FOL

légitimerait leur pouvoir en l'inscrivant dans l'ordre naturel, ils savent que leur succès est surtout lié au chaos créé par la chute brutale du système militaro-administratif des Qin. Cette précarité du « décret » les conduit donc à la plus grande prudence quant à leurs chances de survie.

Ce que les lettrés reprochent à ce moment-là aux Qin, c'est aussi d'avoir cherché à nier l'épaisseur même de l'expérience historique : en faisant du passé table rase au lieu d'adapter la connaissance de celui-ci aux enjeux du présent, ils auraient signé leur propre défaite. La réflexion sur l'expérience de la dynastie Qin permet ainsi de légitimer l'entreprise historiographique, et ce n'est pas un hasard si l'histoire des Qin occupe une place centrale dans l'œuvre composée en secret par Sima Qian, le « Grand Astrologue », qui devint, par conséquent, pour la postérité, le premier des grands historiens chinois.

Dans son histoire universelle, les *Mémoires historiques (Shiji)*, Sima Qian (vers 145-vers 86 av. n. è.) consacre au Premier empereur Qin, Qin Shi Huangdi, l'une des douze prestigieuses « Annales fondamentales », qui retracent la chronologie des souverains, classés par ère dynastique, puis par empereur. Ces « Annales fondamentales du Premier empereur » sont, de plus, précédées d'« Annales fondamentales de l'État de Qin », présentant les origines de la puissance des Qin puis le renforcement de l'administration centralisée et militarisée sous les derniers règnes avant la fondation de l'empire. Enfin, dans la partie de l'ouvrage consacrée aux vies des « sujets » (une très large catégorie qui comprend, entre autres, des généraux, des fonctionnaires, des philosophes, des mercenaires, des stratèges ou encore des marchands), Sima Qian aborde la chute du régime à travers la biographie de ses deux hommes forts, Li Si et Meng Tian, l'un civil et l'autre militaire.

Selon les *Mémoires historiques*, les Qin ont dû leur effondrement à une fuite en avant imputable autant à la surdité et à l'hubris du pouvoir impérial qu'à la faute de ses serviteurs les plus cruciaux : ces derniers auraient, en effet, abandonné leur intégrité et leur devoir de remontrance – cette obligation, faite aux lettrés depuis Confucius, de critiquer le pouvoir lorsqu'il s'éloigne de la vertu.

FOCUS

Sima Qian, le premier historien



Cette gravure sur bois de l'époque Ming représente Sima Qian (v. 145-v. 86 av. n. è.), premier historien chinois. Fonctionnaire, archiviste et biographe, il est l'auteur des *Mémoires historiques (Shiji)*, qui couvrent près de trois mille ans d'histoire chinoise, jusqu'aux Han.

Historiographie impériale

Cette lecture de la dynastie Qin, caractéristique du premier siècle de l'historiographie Han, est amèrement reprochée à Sima Qian un siècle à peine plus tard. Sous les Han orientaux (25-220), qui prétendent restaurer la lignée impériale des Liu après l'usurpation de Wang Mang, Ban Gu (32-92), le principal rédacteur de l'*Histoire des Han antérieurs*, doit, avant d'être autorisé à continuer l'œuvre historique qu'il avait commencé à rédiger de manière complètement privée, présenter à l'empereur ses réflexions sur les Qin. On exige alors de lui qu'il prenne officiellement ses distances avec Jia Yi et Sima Qian : malgré leur vision critique des Qin, on les accuse désormais d'avoir commis l'erreur de les considérer comme une dynastie légitime.

Deux siècles après la fondation des Han, les historiens se voient ainsi contraints de modifier profondément leur approche des Qin. La raison en est



Armée de terre cuite **Datant des Qin, cette armée de plusieurs milliers de statues gardait le mausolée du Premier empereur Qin. Découverte au milieu des années 1970, près de Xi'an, elle a largement contribué au retour en grâce de la première dynastie dans la Chine communiste.**

LONDRES, BRITISH LIBRARY, CHIN F. 633, BOX 2, VOLUME 3/AKG-IMAGES – XI'AN, MAUSOLÉE DE L'EMPEREUR QIN ; GTW/IMAGEBROKER/PHOTO12

avant tout politique. En méditant sur les fautes qui avaient empêché l'éphémère dynastie de se maintenir au pouvoir, les lettrés des Han occidentaux mettaient en garde l'empereur et s'assuraient leur influence auprès de lui. Or c'est le coup d'État d'un ministre soutenu par ces « hommes de talent », Wang Mang (v. 45 av. n. è.-23), qui a mis un terme aux Han occidentaux. Aussi le clan impérial des Liu devient-il, après la restauration, plus méfiant envers ces lettrés qui l'entourent et extrêmement attentif, du même coup, aux questions historiographiques – en particulier à la critique politique inhérente à l'histoire des Qin.

Dans son *Éloge du modèle (Dianyin)*, Ban Gu a bien décrit cette intervention impériale dans l'écriture de l'histoire, dont il était le premier à subir les dangereux effets : « *La 17e année de l'ère Yongping* [en 74], *je me rendis au Palais, avec Jia Lu, Fu Yi, Du Ju, Zhan Long et Chi Meng, sur ordre impérial. Tenant entre ses mains les "Annales fondamentales du Premier empereur", Zhao Xuan nous demanda : "Est-ce que le jugement formulé par Sima Qian en fin de chapitre présente des erreurs ?" Je répondis : "Ce jugement cite le Réquisitoire contre les Qin de Jia Yi dans lequel il est dit que si Ziying* [l'héritier du trône impérial des Qin, après la mort du Premier empereur puis de son fils] *n'avait eu ne serait-ce que les qualités d'un souverain médiocre, son empire aurait survécu. Cela signifie que le régime des Qin n'aurait pas dû être renversé. Une telle affirmation est fausse." Je fus alors invité à entrer* [pour rencontrer l'empereur]. […] *L'empereur fit publier une déclaration qui disait ceci : "Lorsque Sima Qian composa son œuvre, il présenta une doctrine personnelle complète, et son nom fut révéré par les générations suivantes. Cependant, à la suite du châtiment qu'il subit* [c'est-à-dire la castration], *il se permit des critiques excessives exprimées en des termes subtils et critiqua systématiquement son temps. Voilà qui n'est pas digne d'un fonctionnaire loyal."* […] *Je médite souvent ces mots de notre saint souverain et je mettrai en lumière le bon et le mauvais sans négliger aucun détail, en fondant mon jugement sur les seuls faits, je m'accorderai aux règles et ainsi, à la manière de Confucius, exprimerai ma pensée en m'appuyant sur l'histoire.* »

Les Qin devenaient une sorte d'erreur ou une anomalie dans le cycle de succession

Paradoxalement, la critique du pouvoir des Qin et l'analyse des causes qui provoquèrent sa chute constituaient alors un danger pour leurs successeurs, en ce qu'elles portaient aussi en creux l'idée que les Han devaient une partie de leur réussite au chaos et à la guerre, plutôt qu'à un « décret du ciel ». Après avoir servi à asseoir la dynastie des Han, l'histoire des Qin en menaçait ainsi les fondements, et le chapitre que Sima Qian avait consacré un siècle auparavant à Qin Shi Huangdi était interprété dorénavant comme une critique explicite de l'empereur Wu, en représailles contre celui qui l'avait condamné à la castration. Aussi les historiens étaient-ils invités à méditer sur l'illégitimité intrinsèque des Qin, qui devenaient dès lors une sorte d'« erreur » ou d'anomalie dans le cycle de succession. L'âge où les Qin avaient été reconnus comme un précédent historique – quand bien même celui-ci n'était mobilisé que pour s'en écarter ou en corriger les erreurs – était révolu, et les Han, en cessant de se contempler dans ce miroir, affirmaient désormais leur légitimité absolue. ■



DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Une illégimité légendaire

Le Premier empereur (cerclé de rouge) se tient au bord d'un fleuve (cerclé de blanc). Il aurait échoué, empêché par un dragon, devant toute une assemblée, à saisir un vase englouti. La possession de cet objet, ayant appartenu à la dynastie des Zhou (XIe-IIIe siècle av. n. è.), est alors un véritable signe de légitimité. Cet estampage du IIe siècle (procédé de reproduction largement utilisé sous les Han) insiste ainsi sur l'illégitimité de Qin Shi Huangdi.

MOT-CLÉ

Tianming

Décret céleste. Ce concept joue, jusqu'à aujourd'hui, un rôle central dans la pensée politique chinoise. Il désigne le soutien que le Ciel accorde aux dirigeants sages et vertueux, et cesse d'accorder si leur conduite est mauvaise.

SMITHSONIAN INSTITUTION, NATIONAL MUSEUM OF ASIAN ART, FREER GALLERY OF ART COLLECTION, F1980.85/GIFT OF BEIJING UNIVERSITY

Coloniser les peuples des marges

Conquête et mission civilisatrice au sud, colonies agricoles au nord : la Chine des Han est un empire expansionniste. A lire entre les lignes les sources impériales, on peut aussi en exhumer l'histoire des populations sans écriture des marges de l'empire.

Par Alexis Lycas

Le phénomène colonial est généralement lié à l'Époque moderne et à des mouvements transcontinentaux, le plus souvent par voie de mer. Dans le monde chinois, la colonisation fut, avant tout, continentale, et continue de l'être, en dépit des célèbres aventures maritimes de l'amiral Zheng He (1371-1433) sous les Ming et des appétits actuels de la République populaire de Chine vers les eaux territoriales de ses voisins. Elle commence, en outre, dès les débuts de l'empire, au IIIe siècle av. n. è. Après l'unification des terres appartenant aux Royaumes combattants, réalisée par la dynastie des Qin (221-206 av. n. è.), c'est bien sous les Han que s'enclenche l'expansion de l'empire par-delà les bassins des fleuves Jaune et Bleu.

Elle se déploie principalement vers le sud jusqu'en mer de Chine méridionale, au nord dans les steppes turco-mongoles, et plein ouest vers l'Asie centrale et le monde tibétain. La colonisation des confins géographiques de l'empire se fait progressivement, tout au long des quatre siècles que dure la dynastie des Han, au détriment des peuples qui y vivent : Xiongnu au nord, Man au sud, Qiang proto-tibétains à l'ouest, Yue au sud-est.

Parmi ces « barbares » confrontés à l'avancée des Han, on connaît surtout les Xiongnu et les Man. Ils ont en effet pour point commun d'apparaître dans les documents de la pratique, exhumés en contexte archéologique depuis le début du XXe siècle, qui complètent et éclairent d'un jour nouveau l'histoire de leurs relations respectives avec l'empire des Han. On ne dispose pas en revanche, sinon de manière indirecte, de « vision des vaincus ». Si les Man et les Xiongnu ont longtemps tenu tête aux armées et aux populations des Han, leurs territoires respectifs ont fini par être intégrés dans l'empire. A l'exception de quelques traces matérielles, le plus souvent indirectes (sceaux, cavités funéraires, dialogues rapportés), l'historien qui s'intéresse aux populations sans écriture aux marges de l'empire doit donc se contenter des sources chinoises.

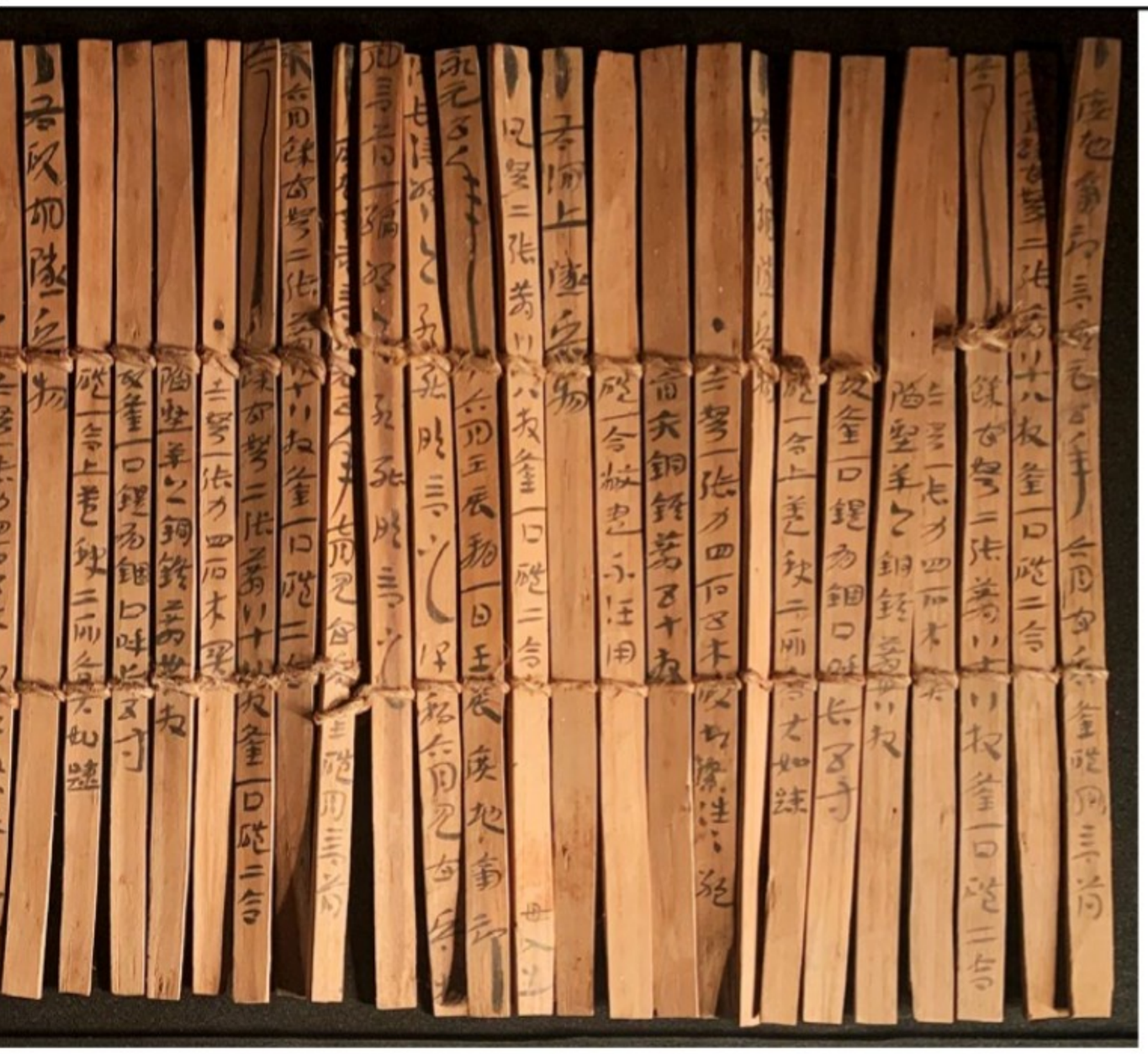
Un projet expansionniste ?

Théoriquement, cette volonté politique de coloniser de nouvelles terres procède de la très récente unité impériale, de son maintien et de son renforcement, car l'empereur, en tant que Fils du Ciel, est censé contrôler tout ce qui se trouve « sous le Ciel » *(Tianxia)*. Derrière ces éléments politiques, il existe, cependant, des enjeux bien plus concrets : menaces militaires et besoins en terres arables pour une société essentiellement paysanne, forte d'une cinquantaine de millions de bouches qu'il faut nourrir et dont le travail de la terre doit faire tourner la machine impériale. Gare, donc, à ne pas voir trop rapidement dans ces conquêtes l'application d'un projet expansionniste : derrière l'action se cache souvent une réaction, aux attaques ennemies comme à la pénurie de champs cultivables.

L'AUTEUR Maître de conférences à l'EPHE, *Alexis Lycas travaille sur l'histoire des savoirs du monde chinois médiéval. Il a récemment publié* Les Man du fleuve Bleu *(Anacharsis, 2023)* et Documents géographiques de Dunhuang *(Collège de France, 2025).*



PHOTO PERSONNELLE



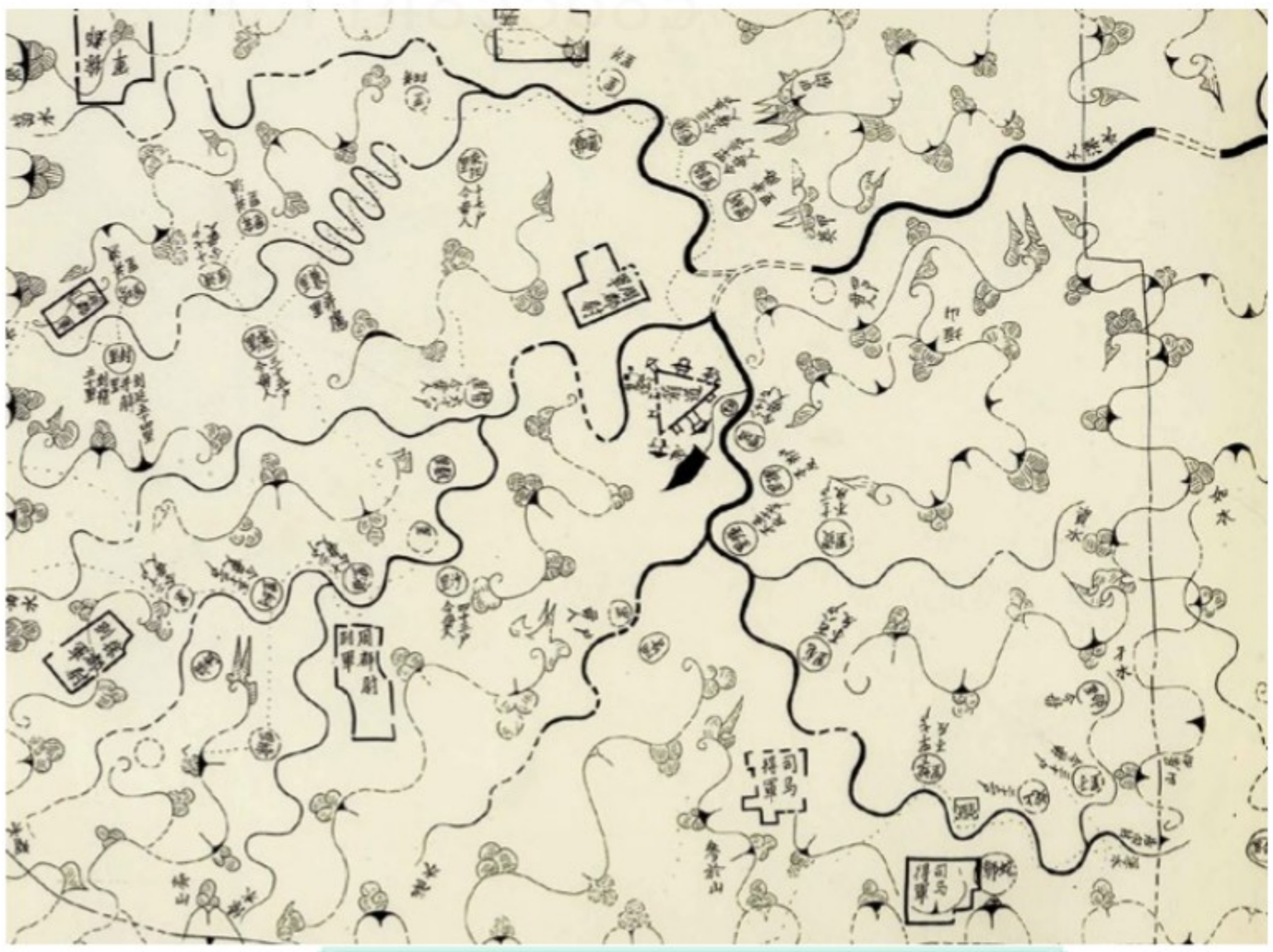
Manuscrits Ces registres saisonniers d'approvisionnement militaire, produits sur des lattes de bois et découverts sur le site de Juyan au XX^e siècle, témoignent de l'administration, par les Han, de territoires où vivent d'autres peuples dépourvus d'écriture.



Parure Xiongnu Boucle de ceinture en or de culture Xiongnu (III^e-II^e siècle av. n. è.). Deux félins y sont représentés, plantant leurs crocs dans le cou de deux bouquetins.

Les dépôts d'archives de Juyan[1] ont révélé que l'envoi de soldats puis de paysans (incités par des promesses d'avantages fiscaux) au nord, notamment dans la vallée de l'Etsin-gol (Mongolie-Intérieure), avait d'abord constitué, sous les Han, une réaction de survie face aux attaques extérieures. En raison de leur coût élevé et des problèmes logistiques d'approvisionnement qu'elles soulèvent, ces campagnes militaires laissent la place, à la fin du II^e siècle av. n. è., à une première tentative de colonisation de peuplement, celle des « colonies militaires agricoles » *(tuntian)*, composées de conscrits *(zu)* et de leurs familles. Ils doivent rendre viable l'implantation chinoise dans les oasis de ces zones désertiques et anticiper l'arrivée de paysans dont la tâche est de pérenniser le contrôle et l'exploitation de ces terres. La vie s'y révèle dure pour des colons à la fois inadaptés au climat et aux terres, vulnérables face à la menace Xiongnu et à celle de vagabonds et hors-la-loi venus de l'intérieur du pays, en quête, eux aussi, d'une vie meilleure.

Les pâturages du Nord ne se montrent toutefois pas aussi propices à la mise en culture que les terres du ▶



DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Une des plus anciennes cartes chinoises

Découverte dans une tombe de Mawangdui, dans la région de Changsha, cette carte locale du bassin de la rivière Xiang (un des principaux affluents du fleuve Jaune) est antérieure à 168 av. n. è. La cartographie est attestée en Chine depuis le III^e siècle av. n. è., mais elle est sûrement plus ancienne. La carte est ici redessinée, car l'originale, sur soie, est très abîmée. On y voit des cours d'eau, des montagnes et des sites administratifs. Si la notion d'échelle était déjà présente, il faut en nuancer la maîtrise : la constance s'affaiblit au fur et à mesure que l'on s'éloigne du centre. Ces cartes n'étaient pas seulement utilisées pour restituer les distances, mais aussi pour montrer la puissance militaire et la maîtrise administrative, l'éducation et l'appréciation esthétique.

TAIPEI, ACADEMIA SINICA, INSTITUT D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE, SALLE D'EXPOSITION DES ARTEFACTS HISTORIQUES ; TBATB/CC-BY-SA-4.0
CCØ NEW YORK, THE METROPOLITAN MUSEUM, 17.190.1672/GIFT OF J.PIERPONT MORGAN, 1917
EXTRAIT DE GU DITU LUNWENJI, PEKIN, WENWU CHUBANSHE, 1977, TOUS DROITS RÉSERVÉS

cœur de l'empire – pas plus, d'ailleurs, que les zones marécageuses conquises au sud. Il convient alors de modifier la configuration des sols pour en faire des champs cultivables et favorables à l'agriculture céréalière menée dans la grande Plaine du Nord. Si ce type d'agriculture ordonnée a peu à peu remplacé les pratiques culturales des Xiongnu comme celles des Man, il importe néanmoins de préciser ici que ces dernières étaient parfaitement adaptées à leurs environnements respectifs.

Les Xiongnu maîtrisent une agriculture (notamment frumentaire) adaptée à des cycles végétatifs courts et des techniques (meule) que les Han ne possèdent pas. Les travaux récents d'archéobotanique – en avance, sur ce point, sur ceux des historiens – accréditent même l'idée d'une avance technologique des populations septentrionales sur les populations chinoises : loin de leur caricature en nomades pastoraux, les Xiongnu ont pratiqué un véritable agropastoralisme sédentaire, et les agriculteurs chinois semblent n'avoir pas été capables d'exploiter ces zones désertiques mieux que les Xiongnu n'avaient su le faire avant eux. Contrairement à ce que l'historiographie chinoise a longtemps pris pour acquis, les transferts technologiques (hydraulique, outillage métallurgique et traction animale) n'ont pas seulement eu lieu des paysans chinois vers le monde centrasiatique, mais tout autant, voire davantage, dans le sens inverse. Quant aux Man, ils pratiquent une agriculture sur brûlis, cultivent le riz, chassent et pêchent, soit des activités très bien accordées au climat subtropical et au relief accidenté de leur région.



DANS LE TEXTE

Yang Xiong
Honorer les barbares

— Les barbares Yi du Nord revêtent nos habits brodés, portent nos sables d'or, se délectent de notre riz le plus précieux ; n'est-ce pas trop d'honneurs ?
— Auparavant, sous les règnes de Gaozu, de Wendi et de Wudi, les Xiongnu étaient le principal problème militaire. Maintenant, ils viennent saluer en ministres et se nomment les 'territoires du Nord' ; ne doit-on pas faire honneur à cela, pour les mânes du temple des ancêtres et l'esprit des autels du sol ?"

Maîtres mots, Les Belles Lettres, 2010, pp. 146-147.

Des relations d'égal à égal

Les conflits opposant les Xiongnu au pouvoir des Han occidentaux se déroulent principalement entre la deuxième moitié du IIe siècle av. n. è. et le premier quart du Ier siècle av. n. è. Outre l'habileté guerrière des Xiongnu, les historiens de l'empire soulignent la sophistication de leur organisation politique et sociale (cultes, armée, leadership), digne d'un véritable empire, dont le modèle nomade contrevient à celui du régime sédentaire Han. C'est ce qui explique que les Han doivent traiter d'égal à égal avec les Xiongnu.

Les rapports entre Han et Xiongnu sont ainsi fondés, dans les premiers temps de leurs liens diplomatiques, sur une alliance matrimoniale. Le *heqin*, terme qui signifie littéralement « [sceller] la paix par l'union », désigne une politique de diplomatie matrimoniale instaurée en 198 av. n. è. par Liu Bang, le fondateur de la dynastie Han, qui subit une défaite contre les Xiongnu et souhaite apaiser les relations avec ces derniers. Jusqu'au règne du grand empereur Wu des Han (r. 141-87 av. n. è.), le *heqin* garantit aux Xiongnu un ensemble de cadeaux et la main d'une princesse pour leur souverain (le *chanyu*), tout en assurant aux Han la paix.

Ces relations évoluent ensuite vers ce que l'on a appelé le « système tributaire ». Excroissance du *heqin*, il émerge nominalement en 51 av. n. è., lorsque le chanyu des Xiongnu se rend à la cour de Chang'an pour remettre en personne un tribut à l'empereur et repart avec des présents impériaux. Cette relation tributaire – préfigurant le type d'échanges que la Chine se targuera d'entretenir tout au long de l'histoire impériale avec les puissances voisines – est officiellement censée maintenir les Xiongnu dans une position de vassalité. C'est oublier, cependant, que la valeur des cadeaux chinois est bien plus importante que celle des denrées du tribut envoyé par les Xiongnu : les Han achètent, en vérité, une paix qu'ils ne peuvent obtenir sur le champ de bataille.

L'altérité des Xiongnu comme des Man, telle qu'elle ressort des sources impériales, est moins affaire d'appartenance ethnique que de mœurs et de modèle de société. C'est que l'impôt, les armes et les mariages ne suffisent pas à contrôler et à intégrer des groupes étrangers à la société sinisée. Ajoutons-y l'éducation et l'apprentissage des vertus du confucianisme par les fonctionnaires civils et les éducateurs qui développent cette instruction à travers l'implantation d'écoles sur l'ensemble des territoires nouvellement conquis. Ces éducateurs sont des lettrés exemplaires (parfois reclus) qui bénéficient de biographies *ad hoc* dans les histoires dynastiques. Ils dispensent leur enseignement

L'impôt, les armes et les mariages ne suffisent pas à contrôler des groupes étrangers

(qui consiste en l'introduction aux Classiques mais surtout en la rectification de croyances, notamment divinatoires, jugées contraires aux rites impériaux) aux populations des localités reculées dans des établissements bien différents du modèle de l'Académie impériale. Les Xiongnu, qui nomadisent hors de l'écoumène chinois et dépendent d'une entité politique claire, sont définis, dans les sources

TAIPEI, THE NATIONAL PALACE MUSEUM/CC-BY-4.0



Le fleuve Bleu **Région des Trois Gorges du fleuve Bleu, près de Chongqing. Les Man vivaient de part et d'autre de ses rives.**

chinoises, en opposition aux mœurs sinisées : nomadisme, pastoralisme et chasse – une vision, on l'a vu, largement caricaturale – sont l'envers du sédentarisme et de l'agriculture propres au monde chinois.

Contrairement aux Xiongnu, les Man du sud ne sont pas organisés en tant qu'entité politique structurée. Une fois le sud officiellement incorporé à l'empire Han, ils sont situés à l'intérieur des terres formellement contrôlées par l'empire et s'acquittent, non pas du tribut, mais de taxes spécifiques. Là encore, les sources chinoises en livrent, à première vue, une version stéréotypée. Les deux *Histoires* officielles de la dynastie des Han, l'*Histoire des Han antérieurs* et l'*Histoire des Han postérieurs* insistent ainsi, d'une part, sur leurs mythes et coutumes, qu'elles considèrent incompatibles avec l'ethos confucéen, et, d'autre part, sur leurs rébellions fréquentes.

Abus de pouvoir et rébellions

A se pencher de plus près sur ces dernières, on décèle toutefois, dans l'historiographie officielle, davantage qu'une vision stéréotypée de la Chine sur ses barbares. Ces conflits, bien différents de ceux qui impliquent les Xiongnu, commencent au milieu du Ier siècle de notre ère et s'intensifient dans la seconde moitié du IIe siècle. Dans la plupart des cas, c'est à la remise en cause de leur privilège fiscal que les Man s'opposent, vigoureusement et souvent, par les armes. En vertu d'un accord ayant trait à leur mythe d'origine (leur ancêtre Panhu, un être cynomorphe, aurait assassiné un général félon pour le compte d'un souverain chinois qui lui aurait octroyé, en retour, la main de sa fille et des avantages fiscaux), ces derniers sont bien moins imposés que les sujets ordinaires de l'empire, les *min*, ce petit peuple paysan lui-même délaissé par les historiens. Les sources chinoises n'hésitent pas, ainsi, à souligner la responsabilité des fonctionnaires impériaux, civils comme militaires, dans le déclenchement des hostilités par les Man. Ces derniers apparaissent surtout en tant qu'objet de discorde dans les dialogues et remontrances entre ministres et empereurs, et sont convoqués pour illustrer la volonté impériale d'intégration ou d'exclusion de l'autre.



C'est ici que les documents de la pratique exhumés en contexte archéologique nous sont utiles, car ils confirment et amplifient l'impression entrevue dans la littérature transmise, à savoir que les causes des soulèvements des Man sont d'origine fiscale. Les documents sur bambou des sites de Zoumalou, Zhangjiashan et Hujiacaochang, tous situés de part et d'autre du cours moyen du fleuve Bleu, attestent l'existence, depuis la fin du IIIe siècle av. n. è., de codes de loi les concernant, tandis que les nombreux conflits judiciaires qui s'y déploient exposent précisément pourquoi les Man s'insurgent. Ce n'est que lorsqu'un fonctionnaire mal intentionné ou peu scrupuleux augmente unilatéralement leur imposition que les Man se révoltent en réaction à ce qu'ils estiment, tout comme les historiens, être une injustice. Il s'agit donc moins d'un rejet de la puissance chinoise que d'une réaction, au nom même des accords passés avec le gouvernement impérial, contre de véritables abus de pouvoir.

La domination coloniale enclenchée sous les Han a, comme dans d'autres domaines, servi de modèle aux dynasties chinoises suivantes. L'examen des sources et des archives suggère qu'elle s'est effectuée non sans heurts et qu'elle ne put s'accomplir qu'au prix d'indispensables accommodements envers les terres et les peuples des confins d'un monde qui n'était pas encore sinisé. ■

MOTS-CLÉS

Heqin
« [Sceller] la paix par l'union. » Pratique mise en place par certains empereurs chinois, qui consiste à donner des princesses comme épouses aux dirigeants des États voisins. Ce système de diplomatie matrimoniale est souvent adopté comme stratégie d'apaisement devant un État ennemi trop puissant pour être vaincu sur le champ de bataille.

Tianxia
Concept chinois qui englobe tout ce qui existe « sous le Ciel ». Dans un monde divisé en une multitude d'États, il s'agit de construire un espace universel capable de transcender ces clivages.

NOTE

1. É. Trombert, *Le Glaive et la Charrue*, Collège de France-Ihec, 2020.

ROBERT HARDING/HEMIS.FR

Le socle de la pensée chinoise

Jusqu'au début du XXe siècle, la pensée chinoise repose en grande partie sur la transmission et le commentaire d'un corpus de Classiques, fixé pour la première fois sous les Han. Cet héritage intellectuel contribue fortement au rôle identitaire que la dynastie conserve, aujourd'hui encore, en Chine.

Entretien avec Anne Cheng

L'Histoire : Quelle place les lettrés occupent-ils sous la dynastie des Han ?

Anne Cheng : Au cours des trois siècles qui précèdent l'unification de l'Empire chinois par les Qin en 221 av. n. è., puis l'avènement des Han en 202 av. n. è., ceux qu'on appelle les *shi* (« lettrés ») en viennent à jouer un rôle de plus en plus central dans l'administration des Royaumes combattants, ces royaumes rivaux qui s'entredéchirent du Ve au IIIe siècle sur les ruines de la royauté des Zhou (XIe-IIIe siècle). Le terme, qui désignait initialement le niveau le plus bas de la noblesse, change alors progressivement de sens pour désigner des lettrés, passés au service du pouvoir au nom de leur maîtrise de l'écrit – sous l'influence notamment de Confucius, qui est, au tournant du Ve siècle av. n. è., l'un des premiers *shi* (dans le sens nouveau du terme) de l'histoire chinoise. Dans l'ordre politique prôné par Confucius, il incombe aux lettrés une mission essentielle d'intermédiaires entre le peuple et le souverain : c'est à eux d'assurer l'administration en son nom et de guider ce dernier sur la voie de la vertu. Mise en œuvre d'abord au sein de certains des Royaumes combattants, cette conception de l'ordre politique triomphe à partir des Han.

Là où les empereurs Qin, tout en instituant le statut de « docteurs d'État » *(boshi)*, avaient entretenu des rapports conflictuels avec les lettrés – au point que le Premier empereur aurait ordonné, en 213, un autodafé suivi, en 212, de la mise à mort de plusieurs centaines de lettrés, qu'il aurait fait enterrer vivants –, les Han institutionnalisent leur charge politique comme lettrés-fonctionnaires. Les choses avaient pourtant mal commencé, mais Liu Bang, fondateur de la dynastie Han, ne tarde pas, après avoir



Pouvoir de l'écrit **Grâce à leur maîtrise de l'écrit (en haut, un sceau impérial du IIe siècle av. n. è.), les lettrés font tourner l'empire des Han.**

GUANGZHOU, NANYUE KING MUSEUM COLLECTION ; THE PICTURE ART COLLECTION/ALAMY/PHOTO12 – PATRICK COCKPIT/HANS LUCAS

L'AUTEURE Professeure au Collège de France, *Anne Cheng a traduit les* Entretiens de Confucius *(Seuil, 1981) et notamment publié une* Étude sur le confucianisme Han *(Collège de France, 1985), une* Histoire de la pensée chinoise *(Seuil, 1997) et* Désorienter la Chine *(CNRS Éditions, 2025).*





XIANYANG, HAN YANGLING MUSEUM ; FINE ART IMAGES/HERITAGE IMAGES/AURIMAGES – DR

Fonctionnaire **Lettré en terre cuite du IIe siècle av. n. è (Han Yang Ling Museum).**



DANS LE TEXTE

Lu Jia
Quand le monde décline

Ainsi, quand le monde décline et que la Voie se perd, ce ne saurait être l'œuvre du Ciel mais la faute en incombe bien à ceux qui gouvernent l'État. Un mauvais gouvernement donne naissance à de mauvais souffles qui, en retour, produisent calamités et prodiges. Des espèces comme les sauterelles ou autres insectes naissent des souffles *[…]*. Quand la Voie de l'ordre est perdue en bas, les signes célestes se modifient en haut et quand une mauvaise administration a cours dans le peuple, les sauterelles pullulent dans les plaines."

Nouveaux Discours, Les Belles Lettres, 2012, p. 82.

uriné dans la coiffe d'un *boshi* pour manifester son mépris envers les lettrés, à se laisser persuader par ceux-ci du rôle central qu'ils peuvent jouer au service du pouvoir. La conviction, portée à l'époque par les lettrés du courant dit *Huanglao*, selon laquelle le pouvoir de l'empereur s'inscrirait naturellement dans l'ordre même de l'univers, fournit en effet un puissant soubassement idéologique au système impérial. Liu Bang nomme donc à son tour des docteurs d'État, puis l'empereur Wu fonde, dans la capitale Chang'an, en 124 av. n. è., une Académie impériale où les futurs fonctionnaires étudient pendant un an sous l'égide des *boshi* avant de prendre un poste dans l'administration : ce sont là les prémices du système des examens impériaux qui se consolide ensuite sous la dynastie Song (960-1279).

A y regarder de plus près, toutefois, les frontières de cette catégorie des « lettrés » demeurent floues sous les Han. Elle ne se distingue que progressivement de celle des *fangshi*. Ces experts en magie, divination, alchimie

▶ et autres techniques pour atteindre l'immortalité se réclament, eux aussi, volontiers d'une maîtrise des textes, tandis que certains lettrés ne répugnent ni à pratiquer la magie, ni à prédire l'avenir. Au IIe siècle av. n. è., le célèbre lettré Dong Zhongshu s'impose ainsi comme un expert à la fois des textes et des techniques pour faire tomber la pluie ! Ces différents acteurs – lettrés comme *fangshi* – se disputent alors les mêmes positions de faveur à la Cour, et c'est d'ailleurs cette rivalité qui pousse les lettrés à prendre peu à peu leurs distances avec les techniques de magie et de prédiction.

Au sein même des lettrés, d'intenses rivalités opposent diverses traditions (*jia*, un terme très imparfaitement traduit par « écoles », désignant littéralement des « familles » ou des « filiations »), qui recoupent régulièrement les tensions entre nombre de clans à la Cour : on dit, de ce fait, que le triomphe des confucéens est dû à l'empereur Wu, qui prit leur parti contre d'autres courants lettrés favorisés par des factions dont il souhaitait réduire l'influence. Mais ce courant confucéen n'a lui-même qu'une illusoire homogénéité : on traduit ainsi couramment le terme *ru*, qui renvoie tantôt à la défense des valeurs et de l'ordre politique prônés par Confucius, tantôt, plus largement, à la maîtrise des textes et des rites. Or différentes catégories de *ru* s'opposent sous les Han – certains dénigrant les « vulgaires *ru* » pour mieux se poser en « *ru* raffinés ». L'histoire de la pensée sous les Han est donc indissociable de ces luttes de classement entre les catégories d'experts (désignés par des termes – *shi*, *ru*, *fangshi* – dont le sens n'est pas lui-même parfaitement fixé) et des faveurs alternativement accordées par le pouvoir à tels ou tels d'entre eux.



CPA MEDIA PTE LTD, PICTURES FROM HISTORY/ALAMY/PHOTO12

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Confucius, un humanisme très politique

Confucius (au centre de cette fresque découverte dans une tombe datant des Han) travaille, au Ve siècle av. n. è., au service de différents princes dans la Chine des Printemps et Automnes, avant de se consacrer à l'enseignement. Sa pensée, connue grâce aux *Entretiens*, est un humanisme indissociable de sa conception du politique. L'enjeu premier est de confier les responsabilités politiques à des hommes de bien, caractérisés par la poursuite de la vertu d'humanité, qu'il définit comme le fait d'« aimer les humains ». Cette vertu d'humanité ne peut se réaliser que dans le cadre de relations hiérarchiques, indissociables de l'ordre même du monde, et matérialisées par les rites : relations entre père et fils, époux et épouse, souverain et ministre.

Pourquoi la dynastie Han marque-t-elle un tournant dans l'histoire de la pensée chinoise ?

En raison, entre autres, de la constitution du corpus canonique des Classiques *(jing)*. Ces textes, censés avoir été compilés – voire composés – par Confucius, et qui auraient servi de base à son enseignement, avaient été transmis jusqu'aux Han notamment sous forme d'une tradition orale, avec un apprentissage par cœur passant de maîtres à disciples. Cette tradition orale est mise par écrit sous les Han, principalement sur bambou et soie. Un décret impérial ordonne même, en l'an 175 de n. è., que le texte des Classiques soit gravé dans la pierre – symbole, s'il en est, de cette fixation du corpus sur lequel est fondée, depuis le règne de l'empereur Wu, la formation des lettrés-fonctionnaires à l'Académie impériale. On compte cinq Classiques au début des Han, mais neuf sous les Tang (618-907) et treize à partir des Song (960-1279).

La fixation de ces Classiques est indissociable de l'essor de leurs commentaires *(zhuan)* : on peut même dire des Classiques qu'ils ne sont devenus des Classiques qu'à partir du moment où ils ont fait l'objet de commentaires. Les Han voient ainsi la fixation par écrit, pour chacun d'entre eux, d'une multiplicité de traditions exégétiques, connues au travers de quelques manuscrits sur lattes de bambou retrouvés dans plusieurs tombes – ceux par exemple découverts en 1973 dans la tombe de Mawangdui –, mais plus encore des commentaires ultérieurs qu'ils ont suscités dans la suite de l'histoire impériale. Car il n'y a pas, en Chine, de sacralité du texte, de fidélité

absolue à la lettre qui conduirait à en reproduire le texte intact de génération en génération : si les Classiques ne peuvent être dissociés de leurs commentaires, c'est parce qu'ils ont été largement transmis à travers ces traditions exégétiques enrichies de siècle en siècle par de nouveaux commentateurs.

Ces traditions exégétiques rivales, qui remontent à la période des Royaumes combattants, nourrissent sous les Han de véritables querelles d'interprétation, qui s'articulent aux luttes entre factions, et entre lesquelles l'empereur en personne tranche en dernière instance. C'est que, derrière ces désaccords exégétiques, se nouent de réelles luttes autour de la conception de l'ordre politique impérial. Les commentaires s'imposent en effet, sous les Han,

« Les débats politiques et intellectuels légués par les Han se sont prolongés plusieurs siècles durant »

comme une forme privilégiée d'expression de la réflexion politique : les Classiques étant désormais considérés comme l'univers même mis en textes, la pensée politique chinoise, préoccupée de calquer l'ordre politique sur l'ordre cosmologique, cherche à décrypter l'univers en décryptant le texte des Classiques.

Le meilleur exemple de cette inventivité exégétique est probablement celui du *Gongyang*, l'un des commentaires les plus influents des *Annales des Printemps et Automnes*. Ces dernières (dont la composition est précocement attribuée à Confucius en personne) sont, à première lecture, une simple chronique des événements diplomatiques, militaires et politiques au sein du royaume de Lu, entre 722 et 481 av. n. è. Selon la tradition *Gongyang*, apparue au début des Han, dont Dong Zhongshu se présente comme l'un des premiers chefs de file, il y a bien davantage toutefois dans ce texte qu'une aride chronique : il contiendrait, en vérité, *« un grand message sous des termes voilés »*, que seuls les lettrés seraient en mesure de déchiffrer. D'extrapolation en extrapolation, ces commentateurs vont ainsi jusqu'à voir, dans les *Annales*, la prophétie de l'avènement d'une dynastie idéale, qu'ils ne manquent pas d'identifier aux Han.

Cette interprétation des *Annales* se retrouve, au tournant de notre ère, au cœur de la longue controverse opposant les tenants du Texte Nouveau *(jinwen)*, écrit en *lishu* (le style d'écriture imposé dans tout l'empire à partir des Qin), à ceux du Texte Ancien *(guwen)*, rédigé dans d'anciennes formes d'écriture sigillaire. A la fin des Han occidentaux, les tenants du Texte Ancien prétendent avoir retrouvé des manuscrits des Classiques datant d'avant l'autodafé de 213 av. n. è. et jouissant donc – quand bien même leur authenticité est aujourd'hui fortement contestée – d'une légitimité supérieure à celle des Classiques transcrits sous les Han sur la base d'une tradition orale. Une manière, pour eux, de contester à la fois le monopole dont les tenants du Texte Nouveau jouissaient, à ce moment-là, à l'Académie impériale, et la lecture idéologique alors en vogue et trop favorable à leurs yeux : pour les tenants du Texte Ancien, il s'agit aussi de militer pour un système politique accordant davantage d'indépendance aux lettrés vis-à-vis de l'empereur. Après avoir progressivement gagné en influence à partir de l'interrègne de Wang Mang (9-23), ils prennent le dessus sous le règne des Han postérieurs, et le Texte Nouveau disparaît jusqu'au XVIIIe siècle.

Marqués par d'importantes controverses, rivalités et évolutions intellectuelles, les quatre cents ans qu'a duré la dynastie des Han ont donc moins légué à la Chine une orthodoxie que la matière et la forme même de débats intellectuels et politiques appelés à se prolonger plusieurs siècles durant.

Jusqu'à quand cette influence se fait-elle sentir ?

Au-delà des éléments de continuité déjà identifiés – transmission des Classiques par une tradition exégétique qui ne cesse d'en diffracter le sens, pérennisation d'une bureaucratie de lettrés-fonctionnaires recrutés pour leur maîtrise de ce corpus canonique –, la pensée chinoise connaît, au fil des siècles, d'importantes transformations, sous l'influence notamment du bouddhisme qui nourrit, à partir ▶



TAÏWAN, TAIPEI, NATIONAL PALACE MUSEUM, DIST. GRANDPALAISRMN/IMAGE NPM

Gravés dans la pierre **C'est en 175 que l'empereur Ling ordonne que les Classiques soient gravés dans la capitale Luoyang.**

FOCUS

Les « Cinq Classiques » *(jing)*

- *Le Livre des Odes (Shijing)* : recueil de poèmes.
- *Le Livre des Documents (Shujing)* : recueil de discours politiques.
- Le *Livre des Rites (Liji)* : description de règles de conduite.
- Le *Livre des Mutations (Yijing)* : traité de divination.
- *Les Annales des Printemps et Automnes (Chunqiu)* : chronique historique.

On y ajoute parfois le *Livre de la Musique (Yuejing)*, le *Livre de la Piété filiale (Xiaojing)* et les *Entretiens de Confucius (Lunyu)*.

▶ des Tang, l'essor d'une pensée plus métaphysique et introspective. Reste que celle des Han demeure une référence prégnante, à la faveur du rôle identitaire croissant qu'endosse, en Chine, la référence à cette dynastie fondatrice.

La dernière dynastie de l'histoire chinoise, la dynastie Qing (1644-1912), est ainsi marquée par un mouvement qu'on a qualifié d'« études Han » *(Hanxue)* : contre le néoconfucianisme mâtiné de bouddhisme qui avait peu à peu primé depuis les Song, les tenants des études Han prônent le retour à la lettre des Classiques, tels qu'ils avaient été fixés sous les Han, et à un purisme rituel censé fournir le remède au désordre politique, social et environnemental qui avait marqué la transition des Ming (1368-1644) aux Qing.

Cette période voit également resurgir l'ancienne controverse entre tenants du Texte Moderne et du Texte Ancien. A la fin du XVIII[e] siècle, certains lettrés de Changzhou (à proximité de

GÉOGRAPHIE

Comment ils voyaient le monde

Les Han savaient qu'il existait, très loin, un grand pays civilisé : l'Empire romain.

Avec l'introduction progressive du bouddhisme venu d'Inde, dès le I[er] siècle de notre ère, la Chine prend conscience de l'ampleur du monde qui l'entoure, bien plus vaste qu'elle ne l'avait imaginé. Les influences extérieures se manifestent peu à peu et finissent même par transformer la pensée chinoise.



Carte du monde (XVIII[e] siècle). La Chine est au centre.

Marc Aurèle mentionné

La Chine se pense comme le cœur du monde civilisé. L'expression *zhongguo*, « État du centre », renvoie à cette idée d'un espace modelé par la culture chinoise, entouré de peuples périphériques. Les Xiongnu des steppes du Nord, les populations du Sud encore peu sinisées ou les groupes des plateaux tibétains sont les mieux connus, car en contact direct avec l'empire. Pourtant, les Han n'ignorent pas l'existence de mondes lointains. Si leur savoir direct s'arrête aux royaumes d'Asie centrale, leur connaissance indirecte s'étend bien au-delà des limites atteintes par leurs envoyés. Grâce aux marchands et aux voyageurs qui empruntent les « routes de la soie » terrestres et maritimes (le terme date du XIX[e] siècle), des informations se diffusent jusqu'aux annalistes chinois. C'est ainsi que les sources anciennes mentionnent le pays du *Daqin*, une sorte de double de l'Empire chinois, un pays très civilisé et fort bien organisé situé aux confins de l'Occident, qui n'est autre que l'Empire romain, ou, du moins, ses provinces orientales. Un passage célèbre du *Livre des Han postérieurs* évoque même l'arrivée, en 166, d'hommes venus *« d'au-delà du Vietnam »*, censés représenter l'empereur Marc Aurèle, dont le nom apparaît dans les sources chinoises. Il s'agissait plus sûrement de commerçants, mais le fait est révélateur : les Han savaient que, très loin à l'ouest, existait un autre grand empire. Les Romains, quant à eux, ne savaient presque rien de l'Orient lointain, hormis quelques légendes peu réalistes dont certaines portaient sur le mystérieux pays des Sères, qui leur fournissait la soie. Malgré ce déséquilibre de connaissances, une chose est certaine : les biens (comme les soieries) et les récits circulaient d'un bout à l'autre de l'Eurasie, tissant entre les deux grandes civilisations, pourtant séparées par des milliers de kilomètres, un lien fragile mais réel. ■

Damien Chaussende

EVERETT COLLECTION/BRIDGEMAN IMAGES



Révolution C'est seulement avec la chute de l'empire en 1912 que se closent les débats ouverts sous les Han (Sénat provisoire de Nankin, en 1912).

Shanghai) dénoncent les Classiques en Texte Ancien – qui s'étaient imposés depuis la fin des Han – comme des faux, forgés au profit de l'usurpateur Wang Mang, et réhabilitent d'un même geste les Classiques en Texte Moderne et la lecture prophétique des *Annales* jadis portée par la tradition *Gongyang*. Cette dernière permet, en effet, de justifier un projet réformateur. Dans sa *Rectification des termes dans les Annales des Printemps et Automnes (Chunqiu zhengci)*, Zhuang Cunyu appelle ainsi à une « réforme du présent » fondée sur la « référence au passé ».

Ses émules vont plus loin encore au XIXe siècle, à tel point que c'est sur la tradition exégétique *Gongyang* que le célèbre lettré Kang Youwei établit dans les années 1890 le projet de modernisation radicale – allant jusqu'à l'introduction en Chine d'un système parlementaire – par lequel il entend assurer la survie de l'Empire chinois face au défi de l'impérialisme occidental. L'échec, en 1898, du projet de modernisation porté par Kang Youwei marque la dernière tentative de bâtir sur cette antique tradition exégétique la réforme du système impérial, qui s'effondre quelques années plus tard : on ne saurait mieux dire combien la pensée des Han a influencé, jusqu'à ses dernières heures, l'histoire de l'Empire chinois. ■

(Propos recueillis par Clément Fabre.)

MOTS-CLÉS

Shi
Les « gentilhommes lettrés » s'imposent comme nouvelle catégorie sociale sous Confucius. Portés à des fonctions politiques toujours plus importantes, les *shi* doivent éduquer leur souverain.

Boshi
Ces « docteurs d'État », apparus dès les Qin puis repris par les Han, chapeautent, à partir de 124 av. n. è., la formation dispensée aux futurs lettrés-fonctionnaires au sein de l'Académie impériale.

Fangshi
Experts en magie, divination et techniques pour atteindre l'immortalité. Concurrents des *shi*, ils ne s'en distinguent pas toujours très nettement.

Ru
Lettrés qui se présentent comme les disciples de Confucius. Leur formation repose sur la connaissance des Classiques *(jing)* et fait d'eux des fonctionnaires indispensables pour le pouvoir impérial.

Jia
Ces « écoles » de pensée (ou plutôt traditions), apparues dès l'époque des Royaumes combattants (Ve-IIIe siècle av. n. è.), se disputent les faveurs des empereurs Han et des clans de la Cour.

KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

POUR EN SAVOIR PLUS

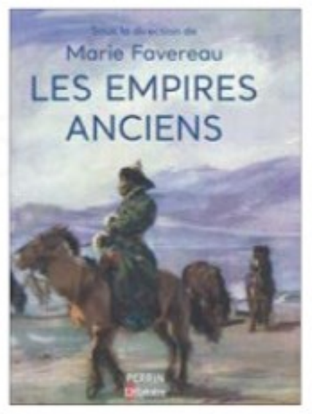
Documents

Lu Jia, *Nouveaux discours,* trad. B. L'Haridon, Les Belles Lettres, « Bibliothèque chinoise », 2012.
Liu Xin, *Notes diverses sur la capitale de l'Ouest,* trad. J. Pimpaneau, Les Belles Lettres, « Bibliothèque chinoise », 2016.
Yang Xiong, *Maîtres mots,* trad. B. L'Haridon, Les Belles Lettres, « Bibliothèque chinoise », 2010.

> La Bibliothèque chinoise est une collection bilingue des Belles Lettres, dirigée par A. Cheng, M. Kalinowski, S. Feuillas et B. L'Haridon.

Ouvrages et articles

M. Bujard, M. Pirazzoli-t'Serstevens, *Histoire générale de la Chine, 221 av. n. è.-220,* vol. 2, *Les Dynasties Qin et Han,* Les Belles Lettres, 2017.
D. Chaussende, *Histoire de la Chine ancienne et impériale,* PUF, 2025 ; « Aux origines des Empires chinois »,



M. Favereau (dir.), *Les Empires anciens*, Perrin-*L'Histoire*, 2025.
A. Cheng, *Entretiens de Confucius,* Seuil, 1981 ; *Étude sur le confucianisme Han : l'élaboration d'une tradition exégétique sur les Classiques,* Collège de France-Ihec, 1985 ; *Histoire de la pensée chinoise,* Points, 2002.
F. Dikötter (dir.), *The Construction of Racial Identities in China and Japan,* Hong Kong, Hong Kong University Press, 1997.
G. Espesset, B. L'Haridon (dir.), *Lives and Power. Biographical Writing in Sima Qian's Work and Beyond, in Ancient China and Rome,* Hémisphères Éditions- Maisonneuve & Larose Nouvelles Éditions, 2025.
A. Lycas, *Documents géographiques de Dunhuang,* Collège de France, 2025 ; *Les Man du fleuve Bleu,* Toulouse, Anacharsis, 2023.
S. Gros, J. Leibold, T. S. Mullaney, E. Vanden Bussche (dir.), *Critical Han Studies. The History, Representation, and Identity of China's Majority,* Berkeley, University of California Press, 2012.
M. Nylan, *Chang'an 26 BCE. An Augustan Age in China,* Seattle, University of Washington Press, 2015.
É. Trombert, *Le Glaive et la Charrue. Soldats et paysans chinois à la conquête de l'Ouest. L'histoire d'un échec,* Collège de France, 2020.

L'Atelier des
CHERCHEURS

Cortès : l'autre ancêtre du Parlement

On tient généralement la Magna Carta *anglaise de 1215 comme la plus ancienne manifestation du parlementarisme. C'est oublier que, dans le même temps, dans la péninsule Ibérique, s'élabore un modèle d'assemblées où siègent des représentants de la noblesse,du clergé et des villes face au roi. Un autre ancêtre du Parlement.*

Par François Foronda

En 2013, l'Unesco a inscrit au registre « Mémoire du monde », qui rassemble le patrimoine archivistique de l'humanité, les décrets promulgués à l'occasion d'une assemblée tenue dans la cité de León en 1188, les qualifiant de *« plus ancienne manifestation documentaire du système parlementaire européen »*. Le choix a pu surprendre, tant la mémoire collective voit dans la *Magna Carta* anglaise de 1215 l'acte de naissance du parlementarisme. De fait, le débat historiographique autour de l'assemblée de 1188 réunie par Alphonse IX a été vif : quel était le statut exact de cette assemblée, simplement désignée sous l'expression *curia*, une cour, donc ?

Plus encore, qui étaient ces citoyens élus ou plutôt choisis *(« electis civibus »)* des villes mentionnées dans ces décrets pour la première fois, aux côtés des évêques et des grands habituellement déjà présents à la cour du roi *(curia regis)* ? Suffisaient-ils à faire de la *curia* de 1188 une première forme de parlement ?

Ce questionnement pourrait s'appliquer à d'autres assemblées convoquées dans le royaume de León autour de 1200, ainsi qu'à des assemblées mythifiées par d'autres historiographies nationales dans la péninsule Ibérique, dès le milieu du XIIe siècle, au

L'AUTEUR Professeur en histoire médiévale à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, spécialiste de l'histoire politique de la péninsule Ibérique, *François Foronda a notamment publié* Avant le contrat social. Le contrat politique dans l'Occident médiéval, XIIIe-XVe siècles *(Éditions de la Sorbonne, 2011) et* Privauté, gouvernement et souveraineté. Castille, XIIIe-XIVe siècles *(Casa de Velázquez, 2020).*



PHOTO PERSONNELLE



BARCELONE, ARCHIVE DE LA COURONNE D'ARAGON ; ORONOZ/ALBUM/AKG-IMAGES

Dans le royaume d'Aragon **Représentation des *Corts* (ou Cortès) tenues par Jacques Ier d'Aragon au XIIIe siècle, frontispice des *Constitucions de Catalunya* de 1495. Ce type d'image s'impose en Europe à la fin du XVe siècle pour retenir surtout du déroulement des assemblées leur cérémonie d'ouverture : le roi sur son trône en surplomb du carré fermé des procureurs en nombre limité. Les corps et les gestes de ces derniers indiquent cependant un échange.**

▶ Portugal, en Navarre et en Aragon. Cette course aux précédents indique cependant un trait essentiel : les obligations féodales de conseil *(consilium)* et d'assistance *(auxilium)* au prince sont ouvertes aux couches ascendantes de la société, en particulier au monde urbain. Le pluriel employé pour désigner ces assemblées dans les différentes langues vernaculaires de la péninsule, *Cortes* ou *Corts*, dit d'ailleurs bien cette mutation politique de la « cour » *(curia/corte)*. Toutefois, les représentants des villes ne sont intégrés avec régularité dans ces Cortès qu'à partir du milieu du XIIIe siècle. C'est alors que ces assemblées amorcent leur institutionnalisation.

Un mouvement européen

Ce tempo parlementaire est proche de celui de l'Angleterre. Au XIXe siècle, William Stubbs forgea l'expression de « Model Parliament » pour l'assemblée de 1295 convoquée par Édouard Ier. Aux côtés du clergé et de la noblesse, des représentants des comtés et des bourgs avaient été convoqués. Dans la convocation adressée au clergé était employé, pour la première fois, l'adage issu du droit romain : *« Ce qui concerne tout le monde doit être discuté et approuvé par tous » (Quod omnes tangit ab omnibus tractari et approbari debet)*. Rares sont les sources exprimant de manière aussi explicite ce qui fonde la culture de la délibération et de la décision alimentant le parlementarisme européen. Au fond, le classement réalisé par l'Unesco rappelle que, au même titre que l'Angleterre, avec même une certaine antécédence, les Espagnes médiévales ont été un des principaux foyers de ce « moment parlementaire » dont le déploiement se joue en Europe sur un long XIVe siècle.

Comment expliquer la précocité ibérique ? Cette communauté d'expérience dans une chronologie proche en Europe – outre les Cortès ibériques et les *Parliaments* anglais, rappelons la *curia solemnis* ou *generalis*, puis le *parlamentum generale* dans le royaume de Sicile, les États généraux en France, les États de Provence… – indique que la « Reconquista » ne peut être tenue pour un facteur déterminant. La Reconquête est un concept forgé à la fin du XIXe siècle, en lien avec l'élaboration d'une idéologie nationale-catholique, qui assigne à l'Espagne une mission historique. Or il n'a jamais existé au Moyen Age un « projet » de

CARTE

Des villes capitales



L'expérience des Cortès concerne tous les royaumes chrétiens de la péninsule Ibérique (ici vers 1250), mais selon une intensité variable. Il en ressort une carte politique de la péninsule avec, pour chaque royaume, des réseaux de villes capitales (en gras pour celles qui ont tenu plus de dix réunions) et secondaires, où se tiennent, de manière préférentielle, les échanges entre le prince et le pays.

TROIS CENTS ANS DE PARLEMENTARISME

1188
Cortes de León. « Plus ancienne manifestation documentaire du système parlementaire européen » (Unesco).

Milieu du XIIIe siècle
Intégration des villes en tant que telles aux Cortès, qui acquièrent véritablement leur caractère représentatif.

1283 et 1287
La couronne d'Aragon doit concéder des privilèges, dont une convocation périodique des Cortès.

V. 1300-1350
Institutionnalisation des Cortès et cristallisation d'un système documentaire abondant.

1362-1364
Dans la couronne d'Aragon, les Généralités (députations permanentes) prennent le contrôle de la fiscalité et de son usage.

Reconquête étalé sur huit siècles, mais plutôt des moments de conquêtes sur Al-Andalus, c'est-à-dire le territoire sous domination musulmane.

D'ailleurs, l'institutionnalisation des Cortès s'ouvre alors que prend fin l'un de ces moments – de la bataille de las Navas de Tolosa (1212) à la conquête de Séville (1248) – et que se trouve stabilisée la carte politique de la péninsule Ibérique. Elle est alors divisée en quatre royaumes chrétiens : la couronne de Castille et León, l'ensemble le plus imposant ; la couronne d'Aragon, qui regroupe le royaume d'Aragon et les comtés catalans, auxquels s'ajoutent les royaumes de Majorque (1229) et de Valence (1238) ; le royaume de Navarre ; le royaume de Portugal. D'Al-Andalus, il ne reste plus que le royaume nasride de Grenade créé en 1237 – si son étendue se rétracte par la suite, il demeure jusqu'en 1492.

D'autres facteurs proprement ibériques ont pu être évoqués. Des historiens du XIXe siècle, à la recherche d'une constitution historique de l'Espagne, ont pu mettre en avant les conciles de l'ancien royaume wisigothique de Tolède au Ve-VIIe siècle. De manière plus probante, au XIe-XIIe siècle, les assemblées de paix en Catalogne (d'abord promues par l'Église pour instaurer la « trêve de Dieu », elles sont récupérées par les comtes catalans, auxquels succèdent les rois d'Aragon), ou la municipalisation du domaine royal sur la base de chartes de franchises *(fueros)* en Castille, qui accordent autonomie et privilèges aux cités et aux villes, ont favorisé une culture de la délibération et l'émergence de nouvelles élites.

Quoi qu'il en soit, l'ouverture aux villes des assemblées, qui leur confère partout en Europe leur caractère représentatif, voire proprement politique, indique une révolution structurelle du consentement.

Une cartographie de la tenue des Cortès montre que tous les royaumes chrétiens sont concernés, mais pas avec la même intensité. Cela peut être dû à un biais documentaire. La fréquence des assemblées en Navarre s'explique aussi par la facilité de réunions dans un petit royaume (parfois trois assemblées la même année).

L'ouverture aux villes des assemblées leur confère, partout en Europe, leur caractère représentatif

Autre différence : alors que dans la couronne de Castille, les assemblées sont convoquées pour l'ensemble de ses territoires, dans la couronne d'Aragon, les convocations peuvent concerner soit chacun des royaumes qui la composent (Aragon, Catalogne, Valence) soit l'ensemble : *Cortes* ou *Corts* générales (auxquelles participent des représentants du royaume de Majorque qui ne dispose pas d'assemblée propre) ; elles sont fréquemment réunies à Monzón.

Il faut ajouter enfin des différences dans la structure de la représentation, parfois plus complexe que la tripartition clergé, noblesse et villes. Dans la couronne d'Aragon, le royaume d'Aragon proprement dit compte quatre bras *(brazos)* – l'équivalent des ordres : un pour le clergé, un autre pour l'aristocratie, un autre pour la petite noblesse des chevaliers et un enfin pour les villes. C'est la conséquence d'un parlementarisme dont le moteur initial est moins municipal que nobiliaire : des révoltes obligent le pouvoir royal à concéder des privilèges fondateurs en 1283 *(Privilegio general)* et 1287 *(Privilegio de la Unión)*, dont le principe d'une convocation périodique des Cortès.

Sur la base de ces différences, l'historiographie a souvent opposé le « pactisme » de la couronne d'Aragon – « pacte » entre les différentes composantes de la Couronne –, à un centralisme castillan, où le parlementarisme peut paraître de plus faible intensité et profondeur. Cette opposition est cependant fortement nuancée aujourd'hui.

Plusieurs centaines de représentants

On connaît assez bien le fonctionnement des Cortès grâce à trois types d'actes qui forment un véritable système documentaire à partir du milieu du XIVe siècle : les convocations, les procurations et les comptes rendus d'assemblée. Ce système montre l'institutionnalisation des Cortès autant qu'il y contribue.

Première étape : la convocation à l'assemblée. Prérogative du roi, elle peut être établie, s'il est mineur, par des tuteurs ou des régents, ou encore par un lieutenant général, en particulier dans la couronne d'Aragon où cette lieutenance est souvent assumée par un parent. Les lettres, envoyées dans tout le royaume, indiquent au minimum la date de la convocation et

Années 1380
Cortès réformatrices de Monzón (Aragon), de Valladolid (Castille) et de Coimbra (Portugal).

1400-1436
Construction des palais des Généralités à Barcelone, Valence et Saragosse.

1435
En Castille, seules 17 villes (puis 18 avec Grenade) siègent aux Cortès (contre une centaine un siècle plus tôt). Évolution oligarchique des assemblées.

XVe siècle
Compilations juridiques : *Ordenações Afonsinas* (Portugal, 1448) ; *Ordenamiento* de Montalvo (Castille, 1484) ; *Constitucions* (Catalogne, 1495).

XVIIe siècle
Fin progressive du pouvoir des Cortès.

▶ le lieu de l'assemblée. Elles peuvent parfois préciser les motifs de la réunion ou encore le nombre de représentants attendus. En revanche, elles ne disent rien sur la manière de les désigner ; liberté est donc laissée aux communautés.

Les convocations indiquent la nécessité de munir les représentants de pouvoirs suffisants. Ces pouvoirs sont précisés dans des procurations, d'où l'appellation de procureurs ou procurateurs pour les représentants. Des actes notariés établis dans des municipalités portugaises précisent par exemple que l'ensemble de la communauté a été appelé à se rassembler au son de la cloche, indiquent qui a été désigné par les membres éminents pour les représenter, enfin consignent quels pouvoirs leur ont été accordés. Là encore, ces actes ne disent rien de la procédure même d'« élection » : une désignation par les seules autorités municipales ? Par cooptation ou tirage au sort ? Avec une forme d'assentiment des habitants ?

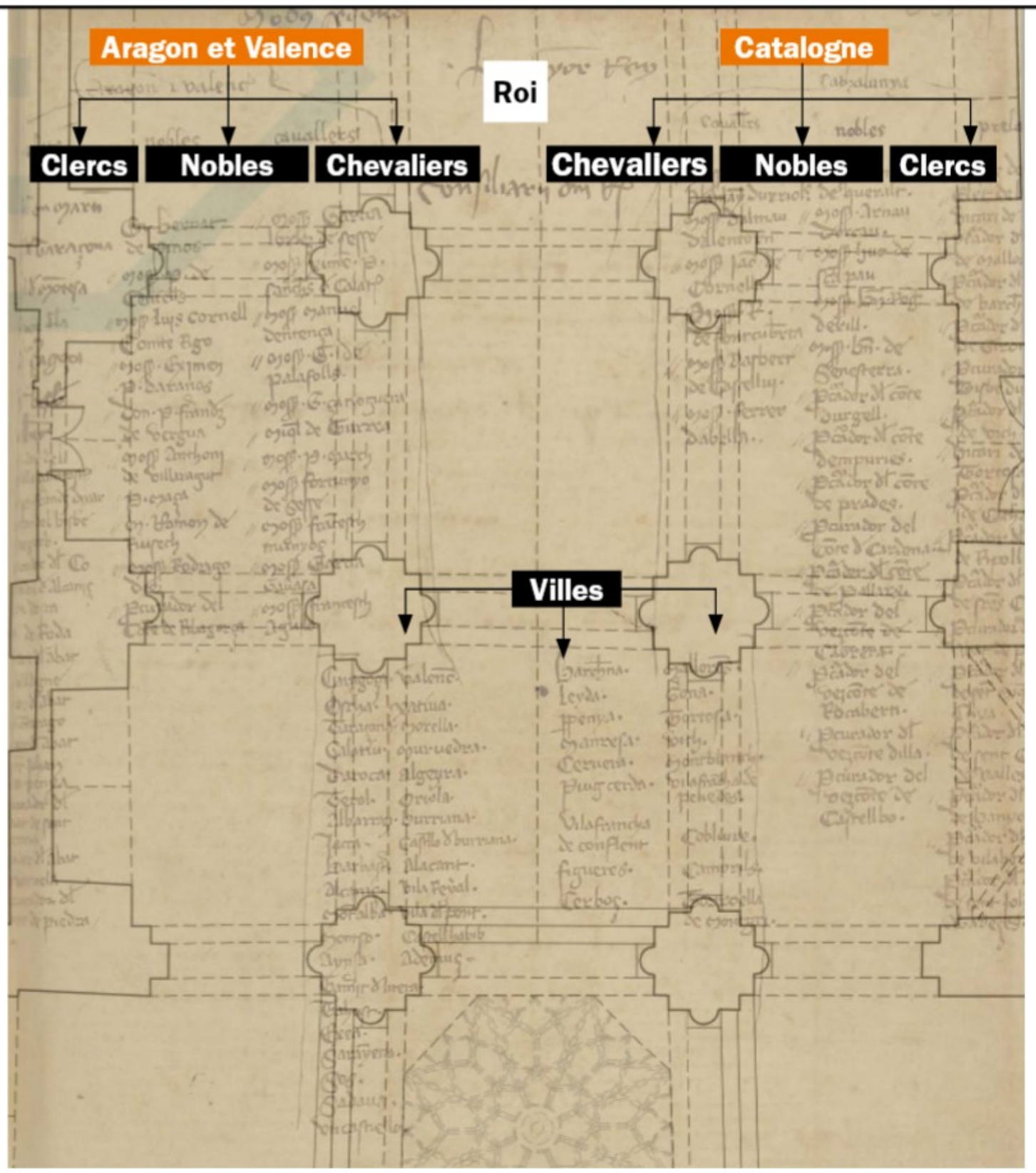
Ce sont au total parfois plusieurs centaines de personnes qui se réunissent. Pour les accueillir, églises, monastères et couvents sont mobilisés. Quant au choix de la ville, il varie souvent d'une fois sur l'autre, même si certains sites se démarquent : Pampelune, Olite, Estella, Tafalla et Tudela pour la Navarre ; Saragosse, Barcelone, Valence, Monzón et Lleida (Lérida) pour la couronne d'Aragon ; Valladolid, Burgos, Madrid et Ségovie pour la Castille ; Lisbonne, Santarém, Évora et Coimbra pour le Portugal.

La masse de documents produits par la chancellerie royale à chaque réunion est considérable

Grâce à l'iconographie produite en Castille et dans la couronne d'Aragon entre les années 1280 et 1351, on peut découvrir des détails sur ces séances : présence d'un huissier (le garde placé à l'huis, à la porte) et de scribes, gestes des mains des orateurs accompagnant leur parole.

Enfin, à l'issue des Cortès, les débats donnent lieu à des comptes rendus. En Castille, dans un premier temps, les principales résolutions sont consignées dans une charte, puis, à partir de 1305, des cahiers *(cuadernos)* enregistrent les « pétitions » adressées au roi au travers des procureurs et les réponses qu'il leur apporte. Vérifiés par le notaire royal, scellés par la chancellerie – le sceau de plomb remplace définitivement le sceau de cire autour de 1348 –, ces cahiers ainsi authentifiés sont remis aux procureurs, qui les emportent avec eux dans leurs villes et communautés. A la fin du XIV^e^ siècle, en sus des membres du clergé et des nobles, plus d'une centaine de villes et localités participent aux Cortès en Castille. La masse de documents ainsi produite par la chancellerie royale à chaque réunion est donc considérable. Nombre de ces cahiers nous sont parvenus ; ils restent aujourd'hui souvent conservés dans les archives municipales.

Dans la couronne d'Aragon, l'enregistrement prend la forme de procès-verbaux *(procesos)* plus complets à partir des années 1350. Car ce ne sont pas seulement les pétitions et leurs réponses qui sont enregistrées : le sont aussi les convocations, la liste des représentants, la proposition royale qui leur est adressée lors



ARCHIVE DE LA COURONNE D'ARAGON, CANCILLERÍA, PROCESOS DE CORTES, 9, FOLO 37R

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

La position des sièges aux Cortès de Monzón

Lors des assemblées, des conflits de préséance peuvent se produire. L'ordre de prise de parole, la place des sièges sont des questions aussi importantes que les sujets traités. La documentation issue des assemblées comporte parfois des schémas. Ainsi, pour les Cortès réformatrices de Monzón en 1383-1384, le procès-verbal *(procesos)* précise le plan de la salle installée dans l'église de la ville (ici superposé au document d'archive). Les délégués sont listés par royaume et par « bras », les villes étant rassemblées dans la nef, en face du roi.

de l'ouverture, l'échange qui s'ensuit avec les « bras », le subside ou l'impôt auquel ils consentent, la réponse aux griefs, etc.

La question fiscale, mais pas seulement

La documentation rassemblée permet ainsi de connaître les questions mises à l'ordre du jour des Cortès. Les historiens ont eu tendance à souligner le rôle essentiel des assemblées représentatives médiévales dans la mise en place d'une fiscalité générale dans les monarchies européennes – la France faisant sur ce point figure d'exception, ce rôle restant très limité dans le temps *(cf. p. 62)*.

Dans les Espagnes médiévales, ce débat fiscal a effectivement pu permettre au parlementarisme de s'affirmer. La guerre des Deux Pierre entre la Castille et l'Aragon (1356-1375), ainsi appelée du nom de leurs rois respectifs, Pierre I[er] et Pierre IV, produit une situation financière désastreuse pour ce dernier. Contre les subsides qu'il obtient, Pierre IV d'Aragon doit accepter que des députations permanentes des assemblées, les Généralités *(generalidad/generalitat)*, prennent le contrôle de la fiscalité et de son usage dans les différents territoires de la couronne entre 1362 et 1364. La puissance de ces institutions fiscales et politiques d'émanation parlementaire, qui incarnent la représentation et la sauvegarde des intérêts du pays, trouve une forme de consécration entre les années 1400 et 1436 dans la construction d'imposants palais à Barcelone, Valence et Saragosse.

Même si cette situation paraît limite au regard du reste de la péninsule Ibérique, la question fiscale représente un sujet constant des assemblées. A côté, les questions abordées sont les plus diverses : l'administration de justice, à la cour et dans les territoires, les niveaux des prix et montants des salaires, les problèmes de ravitaillement, les abus des officiers, l'oppression seigneuriale, les rapports entre chrétiens, Juifs et musulmans ou la dénonciation des favoris auprès du roi. Toutes témoignent d'une politisation en profondeur de la société. Au XV[e] siècle, dans toutes les Cortès de la péninsule Ibérique, l'étude des pétitions montre que l'argument d'œuvrer pour la chose publique justifie de plus en plus les demandes formulées par les représentants.

Une portée législative

Ce flux pétitionnaire, auquel la réponse royale apporte sa sanction, est de portée proprement législative. Au cours du premier tiers du XV[e] siècle, au Portugal, en Aragon et en Castille, les procureurs des villes exigent du prince de stabiliser ce droit issu de leur échange, mais devenu parfois labyrinthique. La réponse leur est fournie sous forme de compilations qui achèvent de poser la valeur légale de ce droit : au Portugal en 1448 avec les *Ordenações Afonsinas* (Ordonnances alphonsines) ; en 1484, en Castille avec l'*Ordenamiento* de Montalvo ; en 1495 en Catalogne avec les *Constitucions*.

C'est l'aboutissement d'un modèle de monarchie qui s'est forgé au cours du XIV[e] siècle. Dans les années 1380, le régime contractuel tend à se constitutionnaliser au travers de grandes assemblées réformatrices : pour la couronne d'Aragon, les Cortès générales de Monzón, en 1383-1384 puis en 1388-1389 ; en Castille, les Cortès de Valladolid en 1385 ; au Portugal, les Cortès de Coimbra en 1385 également.

FOCUS

Le roi, l'assemblée et la loi



Les Cortès de Valladolid (1351) ; exemplaire royal destiné à être conservé dans la chambre du roi (Escorial).

L'ordonnance promulguée en 1351 aux Cortès de Valladolid reprend celle de 1348 qui fixe pour la première fois une hiérarchie dans l'application de la loi. Ce manuscrit offre une rare représentation des échanges dans l'assemblée et de leur conséquence légale. Les vignettes du registre supérieur (1 et 2) montrent une discussion entre le roi (Pierre I[er]), les nobles et les procureurs des villes (les prélats semblent absents), où interviennent des juristes (en bleu). Le rôle de ceux-ci est précisé au registre inférieur : une commission est chargée de transformer les discussions des Cortès en droit et d'amender l'ordonnance (3) ; la loi est copiée en plusieurs exemplaires afin d'être diffusée (4).

© PATRIMONIO NACIONAL, REAL BIBLIOTECA DEL MONASTERIO DE EL ESCORIAL, S. XIV

Cette constitutionnalisation est accentuée par l'intervention des assemblées pour régler des crises successorales : au Portugal, l'élection de Jean Ier d'Aviz aux Cortès de Coimbra de 1385 après la mort, sans héritier mâle direct, de Ferdinand Ier et alors que le roi de Castille est un prétendant au trône ; en Aragon, là encore à la suite de la mort sans héritier de Martin Ier en 1410, la désignation « par accord » *(« per pactes elegit »)* de Ferdinand Ier en 1412, premier roi de la dynastie trastamare de la couronne d'Aragon.

N'oublions pas, enfin, un autre trait proprement constitutionnel des Cortès ibériques – dont un regard contemporain peut encore ressentir l'effet quand il compare la proclamation de Philippe VI d'Espagne en 2014 devant les Cortès et le couronnement de Charles III du Royaume-Uni en 2023 dans l'abbaye de Westminster : « faire jurer » par les Cortès l'héritier du trône, c'est-à dire qu'elles le reconnaissent comme tel. Cette pratique devient commune au xve siècle. Elle accompagne la création de titres spécifiques attribués à l'héritier du trône, ce qui lui vaut reconnaissance de ses droits à la couronne : en Aragon, duc de Gérone en 1351, puis prince de Gérone en 1414 ; en Castille prince des Asturies en 1388 ; et en Navarre prince de Viane en 1423. Ces titres sont aujourd'hui portés par la princesse Leonor d'Espagne, laquelle a prêté serment sur la Constitution devant les Cortès le jour de sa majorité en 2023 – une obligation stipulée dans l'article 61 de la Constitution espagnole.

Tournant autoritaire et oligarchique

Au xve siècle la plupart des pouvoirs monarchiques ibériques prennent un tournant autoritaire, tandis que la représentation aux Cortès est tenue par une oligarchie. Ainsi, en Castille, à partir de 1435, ce ne sont plus que dix-sept villes qui siègent aux Cortès (leur nombre passe à dix-huit après l'intégration de Grenade au royaume) contre une centaine un siècle plus tôt. Au point qu'il est difficile parfois d'établir si les Cortès sont encore des assemblées ou si elles ne sont pas plutôt devenues des conseils élargis aux villes. Quand l'identité des procureurs est connue, des noms reviennent d'une convocation à une autre, pointant ainsi une patrimonialisation de la fonction par certains lignages urbains, lesquels sont en outre souvent liés au service du roi par l'exercice d'un office. On a pu parler de fonctionnarisation des Cortès pour la Castille. Cette confiscation grandissante de la représentation par quelques-uns est observable, à un moindre degré, dans les autres couronnes de la péninsule.

Toutefois, les assemblées ibériques continuent de manifester l'idée du bien commun, de la chose publique et, finalement, de la « république » – jusqu'à œuvrer pour un changement

FOCUS

France : la tyrannie fiscale ?



***Grandes Chroniques de France* (v. 1318-1328, Bruxelles, Bibliothèque royale), États généraux réunis à Paris en 1314.**

Dans le royaume de France, les premiers États généraux, en 1302, tardifs par rapport à ce que nous venons d'observer pour la péninsule Ibérique ou l'Angleterre, ne le furent aucunement au nom d'un motif fiscal mais pour fonder en opinion publique la politique de Philippe le Bel contre la papauté.
La question fiscale, souvent liée à la question monétaire, marque principalement le règne de Philippe V et ceux des deux premiers Valois, Philippe VI et Jean II, entre les années 1320 et les années 1350. Toutefois, l'expérience tourne court après la « révolution des États », accentuée par la révolte parisienne d'Étienne Marcel, en 1356-1358 : après la capture de Jean II le Bon à Poitiers en 1356, le dauphin Charles convoque les États généraux ; ces derniers cherchent à contrôler le gouvernement royal et votent la Grande Ordonnance en 1357, notamment pour contrôler l'usage des fonds prélevés pour financer l'armée.
Le choc est tel qu'il faudra un bon siècle pour assister à une nouvelle convocation, en 1468 seulement. Ce débat parlementaire défectueux autour de l'impôt a pu alimenter l'idée, dès le Moyen Age même, d'une tyrannie fiscale française.

KBR, M5.5 FOLIO 338

de monarque. Ainsi, lorsque Jean II d'Aragon fait arrêter son fils le prince Charles de Viane pendant les Cortès de Lleida en 1460, un *consell* du Principat de Catalogne est désigné à l'issue de l'assemblée : il associe la *Generalitat* et la municipalité de Barcelone pour défendre les droits du *primogenit* (et donc le statut d'héritier de la couronne de Charles), ainsi que les libertés catalanes. Surtout, après la mort de Charles en prison, le nouvel organe représentatif proclame en 1462 la rupture avec le monarque en déclarant Jean II ennemi de la chose publique et se lance à la recherche d'un nouveau prince. La guerre civile en Catalogne dure jusqu'en 1475.

Par conséquent, l'image apaisée et purement cérémonielle de Cortès dominées par le roi que véhicule le frontispice de l'édition incunable

Le pouvoir des Cortès prend fin de manière progressive au milieu du XVII^e siècle

des *Constitucions* de Catalogne de 1495 *(cf. p. 57)* peut masquer de véritables conflits entre le roi et les assemblées. L'avènement des Rois Catholiques, les époux Isabelle et Ferdinand, en 1474 en Castille puis en 1479 en Aragon, ne remet nullement en cause les destinées parallèles de ces assemblées. Sous les Habsbourg, à partir du règne de leur petit-fils Charles I^er en 1516 (futur empereur Charles Quint), les Cortès continuent de se réunir périodiquement, en particulier pour régler des questions fiscales. Leur supposé endormissement a été réévalué, mais il a été démontré également que les villes n'ont pas peu contribué à affaiblir les Cortès, en ayant recours à la voie gracieuse pour faire avancer leurs intérêts, ou que leurs procureurs ont bénéficié de la faveur royale.

Le pouvoir des Cortès prend fin de manière progressive dans les différentes couronnes de la monarchie hispanique à partir du milieu du XVII^e siècle, ainsi qu'au Portugal. Les Bourbons qui succèdent aux Habsbourgs en 1700 imposent, quant à eux, avec les *Decretos de Nueva Planta* (1707-1715), un cadre unifié pour les Cortès, auquel échappe néanmoins la Navarre jusqu'en 1841.

En 1812 cependant, aux Cortès de Cadix, alors que l'Espagne s'est soulevée contre l'occupation française, a commencé un nouveau temps parlementaire et constitutionnel. La première Constitution espagnole établit le principe de la souveraineté de la nation et rompt avec l'ancien régime. ■



Generalitat **Derrière la façade Renaissance du siège du gouvernement autonome de la Catalogne, à Barcelone, se trouve un palais gothique du début du XV^e siècle qui abritait la députation permanente des Cortès de Catalogne, la Generalitat.**

© MANUEL COHEN

MOTS-CLÉS

Brazos
« Bras », les différents ordres : le clergé, la noblesse (voire la petite noblesse), les villes.

Cortès/corts
Au pluriel, le mot désigne les assemblées dans la péninsule Ibérique. Il s'agit de la traduction du latin « curia », « cour » d'où sont issues les Cortès. Celles-ci héritent du rôle de conseil et d'assistance dévolu à la cour. Elles vont s'ouvrir au XIII^e siècle aux représentants des villes et acquérir leur dimension représentative.

Procureur
Ou procurateur : représentant aux Cortès. Ils doivent leur nom aux procurations dont ils sont porteurs et qui précisent leurs pouvoirs.

POUR EN SAVOIR PLUS

F. Foronda, avec J.-P. Genet (dir.), *Des chartes aux constitutions. Autour de l'idée constitutionnelle en Europe, XII^e-XVII^e siècle,* Éditions de la Sorbonne et École française de Rome, 2019 ; avec F. Lachaud, « Les monarchies d'Occident. Nouveaux modèles, fin XII^e-début XIV^e siècle », F. Mazel, *Nouvelle Histoire du Moyen Age,* Seuil, 2021 ; avec M. Bubenicek (dir.), *Doléances. La plainte politique, voie de régulation des rapports gouvernés-gouvernants, XIII^e-XVIII^e siècle,* École nationale des chartes, 2022.

M. Hébert, *Parlementer. Assemblées représentatives et échanges politiques en Europe occidentale à la fin du Moyen Age,* De Boccard, 2014 ; *La Voix du peuple. Une histoire des assemblées au Moyen Age,* PUF, 2018.

G. Navarro Espinach, C. Villanueva Morte (dir.), *Cortes y Parlamentos en la Edad Media peninsular,* Murcie, *Sociedad Española de Estudios Medievales* n° 12, 2020.

Les sources sont publiées dans :
Procesos de las antiguas cortes y parlamentos de Cataluña, Aragón y Valencia, éd. P. de Bofarull y Mascaró, Barcelone, 1847-1851.
Cortes de los antiguos reinos de León y Castilla, éd. Real Academia de la Historia, Madrid, 1861-1903.
Cortes portuguesas, dir. A. H. de Oliveira Marques, Lisbonne, Centro de Estudos Históricos da Universidade Nova de Lisboa, 1982-2024, 15 vol.
Acta curiarum regni aragonum, dir. J. Á. Sesma Muñoz et C. Laliena Corbera, Saragosse, Gobierno de Aragón, 2006-2020, 16 vols.



Nuisible et comestible tel un escargot en France

Facile à ramasser mais ravageur des productions agricoles, le gastéropode est devenu un mets de choix de la gastronomie française. Au point de susciter un attrait économique au XIXe siècle. Avant qu'on ne s'inquiète de sa raréfaction.

Par François Jarrige

L'AUTEUR Maître de conférences en histoire à l'université de Bourgogne, *François Jarrige a notamment publié* La Ronde des bêtes. Le moteur animal et la fabrique de la modernité *(La Découverte, 2023) et* La Nature en révolution. Une histoire environnementale de la France *(La Découverte, 2025).*



À la différence des grands mammifères, les mollusques ne sont devenus que récemment des objets de recherche légitimes pour les historiens des études animales. Les gastéropodes terrestres comme les escargots ont longtemps conservé un statut incertain, entre le végétal et l'animal, le nuisible et l'utile. Ces petits animaux mous possèdent au bas du corps un pied large et plat à l'aide duquel ils se déplacent (reptation), et une tête plus ou moins distincte, sécrétant une coquille enroulée en spirale. Suivre la trace des escargots ouvre de nombreuses pistes en histoire des sciences, des pratiques alimentaires, et des rapports au monde vivant et à son contrôle.

Le mot escargot – issu de l'espagnol *caracol* transformé en *escargol* dans le Midi provençal – apparaît à l'âge moderne. Il désigne un type particulier de gastéropode terrestre, appelé colimaçon (limace avec coquille) avant le XIXe siècle. Au-delà du célèbre escargot dit de Bourgogne *(Helix pomatia)* ou du « petit gris » *(Helix aspersa)*, il

KB KA 16 FOLIO 109V ; THE PICTURE ART COLLECTION/ALAMY/PHOTO12 – MATHIEU GENON/REPORTERRE/OPALE.PHOTO

existe des milliers d'espèces encore non répertoriées. Très divers par leurs formes et leurs couleurs, ils intriguent depuis longtemps : l'iconographie médiévale est ainsi remplie d'images d'escargots répugnants et symboles de péché ou, au contraire, signes de renouveau et de vie.

A partir du XVIIIe siècle, la curiosité pour les mollusques s'accentue dans la continuité des écrits de Linné et de Lamarck. En 1817, avec ses *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'anatomie des mollusques*, Georges Cuvier révèle la diversité de ces invertébrés marins ou terrestres qui englobent les céphalopodes (pieuvres, seiches, calmars…), les bivalves (moules, huîtres, tarets…) et les gastéropodes (escargots, limaces, cônes…).

En France, en 1805, un ouvrage posthume du médecin et naturaliste Draparnaud (mort en 1804) propose un premier recensement de la faune malacologique française, affiné par ses continuateurs comme l'abbé Dupuy. Professeur d'histoire naturelle au petit séminaire d'Auch et membre de la Société d'histoire naturelle de Toulouse, ce dernier publie entre 1847 et 1852 une *Histoire naturelle des mollusques terrestres et d'eau douce qui vivent en France*. Après 1850, la malacologie s'institutionnalise. Jules René Bourguignat, auteur d'une étude des mollusques en Algérie en 1863, est le promoteur de la Société malacologique de France créée en 1884. A l'époque, le rapport au monde de l'escargot reste un mystère. Les interrogations portent sur ses modes de reproduction et sa capacité à voir – on sait désormais qu'il perçoit le monde à travers sa bave, qui lui permet de s'orienter et de donner du sens à son environnement. L'escargot sort avec l'obscurité, la rosée, la pluie et réapparaît au printemps après son hivernage lorsque la température se réchauffe.

Ressources et usages

La consommation d'escargots est ancienne : de nombreuses coquilles ont été retrouvées dans les grottes préhistoriques. Au XIXe siècle, les malacologues, soucieux de légitimer leur science encore neuve, insistent sur l'appétence



Monstre
Ci-contre : un homme effrayé par un escargot (manuscrit du XIIIe siècle). Page de gauche : escargot menaçant (miniature, XIVe siècle).

THE GRANGER COLLECTION NYC/AURIMAGES

des Romains pour ces animaux élevés dans des « escargotières » ou ramassés à travers tout l'Empire. Le naturaliste Arnould Locard en décrit les usages pour les rites funéraires comme pour l'alimentation : *« Autour de Pompéi, sur le sol des cimetières, on a trouvé des amas considérables de coquilles d'escargots, dans le voisinage même des tombes*[1]*. »* Les fouilles archéologiques attestent aussi une consommation dans le monde gallo-romain[2] avant qu'elle ne tombe en désuétude dans l'Europe médiévale sauf en Autriche, en Suisse, en Italie. Ou comme pratique de subsistance populaire dans les populations sud-méditerranéennes *via* des pratiques de ramassage et de cueillette qui laissent peu de traces. C'est au XVIe siècle que les « capucins de Fribourg » auraient *« retrouvé l'art d'élever et d'engraisser les escargots »* (*Journal des débats politiques et littéraires*, 4 octobre 1852).

A la campagne, les escargots étaient ramassés et préparés à domicile, dans les villes ▶

▶ du Midi, des marchands de rue les proposaient grillés. C'est un substitut bon marché à l'huître, notamment dans les régions de l'Est situées loin de la mer où il est surnommé « l'huître champenoise ». Il entre également dans diverses préparations pharmaceutiques comme la pommade de limaçons contre les gerçures des lèvres, la pâte pectorale ou des sirops. Oscar Figuier crée même du chocolat et du sucre d'escargot[3] !

Une nouvelle marchandise

Au milieu du XIXe siècle, la consommation des escargots s'accroît surtout pour les besoins alimentaires. Il devient une marchandise comestible de plus en plus valorisée même si seules quelques espèces sont consommables, et si leur préparation nécessite soin et prudence pour éviter les empoisonnements qui donnent régulièrement lieu à des faits divers dans la presse.

Mais, grand dévoreur de plantes, l'escargot menace les intérêts agricoles, notamment ceux des maraîchers et des vignerons. La presse des départements viticoles signale combien « les escargots » provoquent « *une perte que, sans exagération, on peut évaluer à un cinquième de la récolte annuelle* » (*Le Progrès de la Côte-d'Or*, 9 mai 1877). Face aux dégâts, de multiples stratégies sont imaginées comme le ramassage et la destruction manuelle, l'usage de basses-cours directement disposées dans les champs, ou l'emploi de substances toxiques : les pulvérisations de sulfate de cuivre (ou bouillie bordelaise) s'étendent après 1885 pour enrayer la propagation du mildiou, et les vignerons constatent qu'elles détruisent aussi les escargots.

Au cours du XIXe siècle, l'escargot s'impose peu à peu au menu des restaurants gastronomiques, l'ancien plat du pauvre devenant un mets raffiné lorsqu'il est préparé « à la bourguignonne », c'est-à-dire accommodé de beurre, d'ail et de persil.

Paris, notamment, s'affirme comme un marché en croissance : « *Autrefois, à Paris, il n'y avait guère que les herboristes et les pharmaciens qui vendissent des escargots ; ils occupent aujourd'hui un emplacement spécial à la Halle, et il est peu de restaurateurs sur la carte desquels ils ne soient inscrits* » (*Gazette Nationale ou Le Moniteur universel*, 16 septembre 1859). En 1866, « *Paris consomme tous les jours*

FOCUS

Quelles archives pour faire l'histoire

Si les escargots ont donné naissance au XIXe siècle à une abondante littérature malacologique, et si la presse les évoque lorsqu'ils ravagent les récoltes ou font l'objet de chapardage, les sources restent limitées. Les traces sont plus fréquentes à l'époque contemporaine : comptes rendus des débats municipaux, règlements locaux pour réguler leur ramassage, statistiques des douanes informant sur leur commerce ou archives des organismes travaillant à leur reproduction contrôlée.

Grand dévoreur de plantes, l'escargot menace les intérêts agricoles, notamment ceux des maraîchers



Exploitation **Avec le développement de la consommation des escargots dans la seconde partie du XIXe siècle, des parcs d'élevage sont installés, comme ici, en Bourgogne, vers 1900.**

JACQUES BOYER/ROGER-VIOLLET



BNF, ESTAMPES ET PHOTOGRAPHIE, EI-13 (1198)

DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Du beurre, de l'ail et du persil…

Installé rue Montorgueil en 1832 et désormais classé aux Monuments historiques, L'Escargot est l'un des plus anciens restaurants de Paris (ici en 1925). Fréquenté par les écrivains et artistes de la Belle Époque, il est spécialisé dans la cuisine bourguignonne. La recette d'escargot la plus répandue, dite à « la bourguignonne », viendrait d'un repas organisé en 1814 par Talleyrand pour le tsar Alexandre Ier au cours duquel le cuisinier, lui-même bourguignon, les aurait préparés avec du beurre, de l'ail et du persil. Le succès est foudroyant.

environ 100 000 douzaines d'escargots » (*L'Aube*, 9 novembre 1866). L'essor du réseau ferroviaire facilite les importations. En 1875, *« les escargotiers de la Bourgogne, du Poitou, de la Champagne et de la Provence, expédieraient journellement 45 000 kilogrammes sur les seuls marchés de Paris »* (*L'Aube*, 18 novembre 1875). Les prix baissent et la consommation augmente, donnant naissance à un nouveau marché. Surtout, l'escargot devient patrimoine culinaire, notamment lors des périodes de fêtes comme Noël alors qu'il s'inscrivait auparavant dans une économie de subsistance et de cueillette. En 1910, la France consommait 70 millions d'escargots, dont 10 millions d'escargots « de Bourgogne » et 60 millions de « petits gris », soit un poids total de 800 tonnes par an[4].

CHIFFRE

800

C'est en tonnes la consommation d'escargots en France en 1910.

Pour répondre à la demande urbaine, une véritable industrie rurale se développe pour ramasser, transformer, empaqueter et exporter les petits mollusques, même si l'élevage des escargots demeure difficile. Au lieu de mettre en tas les gastéropodes et de les écraser le long des chemins, les vignerons les stockent dans de petits enclos afin de les engraisser. Cette pratique connaît un essor important à la fin du XIXe siècle : *« en en faisant un comestible et même un article de commerce »*, les ruraux transforment l'animal nuisible en ressource convoitée, ce qui provoque des tensions. Encore rares avant les années 1870, les mentions de vols d'escargots prolifèrent après 1880, une cinquantaine sont recensées dans le seul département de la Côte-d'Or avant 1914[5]. Les éleveurs lésés sont des cafetiers et des vignerons, les chapardeurs, des domestiques, des jeunes ouvriers, des vendangeurs de passage : autour de l'escargot se joue une nouvelle lutte des classes rurales. Le ramassage et l'élevage du mollusque sont devenus une pratique de subsistance populaire, et une source de revenus pour les plus modestes, à commencer par les femmes et les enfants, notamment entre mars et octobre. Il s'agissait aussi d'une pratique répandue dans les villages languedociens et catalans, à la fois initiation à l'univers de la chasse pour les jeunes garçons et rituel de cueillette pour les femmes. Le statut du petit animal est ambigu, proche du végétal en ce qu'il est ramassé, mais aussi premier gibier auquel ont accès les enfants.

Dans les années 1870 en Champagne, les 100 escargots étaient achetés durant l'été 50 à 60 centimes puis revendus environ 3 à 3,50 francs aux Halles de Paris (*L'Aube*, 9 décembre 1871). Certains se spécialisent dans cette activité comme Boisseau, un restaurateur installé à Dannemoine près de Tonnerre, sur la route de Paris. Après 1887, il achète les escargots dans les campagnes avant de les préparer durant l'hiver puis de les expédier vers les villes. La croissance de son activité l'incite à acquérir des terrains en France mais aussi en Suisse, en Italie, en Allemagne et en Autriche pour installer des parcs[6] qui lui permettent de produire 8 millions d'escargots en 1906. De nombreuses entreprises et conserveries de ce type voient le jour. Certaines ont subsisté comme l'entreprise Romanzini en Franche-Comté : créée par un immigré italien dans les années 1920, elle se modernise et s'impose dans les années 1970 dans les escargots surgelés.

Le « krach de l'escargot »

L'exploitation et la consommation croissantes conduisent aussi à des craintes concernant l'épuisement de la ressource. Dès 1872, le ministre de l'agriculture Teisserenc de Bort envisage de réglementer le ramassage des escargots, ce qui provoque l'ironie de la presse locale car *« le résultat de ces mesures sera seulement de faire payer plus cher aux amateurs leur mets favori »* (*Le Progrès de la Côte-d'Or*, 7 octobre 1872). Au début du XXe siècle, les alertes se multiplient : en 1902, un article constate que *« dans un temps plus ou moins éloigné, lorsque la consommation aura épuisé toutes les contrées encore abondamment peuplées, le Jardin des Plantes exhibera le dernier escargot, unique spécimen d'un*

▶ *animal que la voracité de l'homme aura fait disparaître »*[7]. La Bourgogne et la Champagne, régions productrices, sont réputées épuisées, victimes du « krach des escargots », ce qui contraint à les importer de l'étranger.

Dans le contexte de montée des tensions internationales, cette disparition devient un signe de décadence et de dégénérescence : « *L'escargot national se meurt, la limace patriote est morte. Nous en sommes réduits à importer des escargots de l'étranger. Le krach de l'escargot gaulois démontre irréfutablement la décadence de notre agriculture, succédant à la ruine de notre commerce et de notre industrie* » (*Le Soir*, 1er novembre 1906). Les causes de ce déclin font l'objet de débats. Certains l'attribuent à la sécheresse exceptionnelle de 1906, d'autres pointent l'évolution des pratiques agricoles et le ramassage excessif. Le journal *L'Éclair* publie un reportage intitulé « L'escargot disparaît-il ? ».

Gibier ou poisson ? L'escargot devient un animal politique embarqué dans de multiples querelles

Citant un marchand des Halles de Paris, il explique que la « fameuse crise » tient « *à deux causes : au sulfatage des vignes qui empoisonne les escargots par milliers et, surtout, à ce que la consommation a dépassé la production, en ces dernières années, et que, traqué de tous côtés, ramassé sans trêve et merci par le paysan escomptant âprement les gains futurs, l'escargot disparaît peu à peu* » (*L'Éclair, journal politique quotidien*, 6 septembre 1908). Un article de 1916 évoque l'obligation de s'approvisionner en Allemagne, un comble en pleine guerre ! C'est l'époque où le « petit gris », plus facile et rentable à engraisser, s'impose sur « l'escargot de vigne » ou « de Bourgogne ».

Face à une telle situation, des élus locaux demandent en 1908 « *que la chasse à l'escargot soit interdite du 16 avril au 15 juillet et, dans ce but, faire classer par une loi l'escargot comme gibier* ». Cela donne naissance à une campagne en vue de protéger le petit gastéropode terrestre en régulant son ramassage. Mais le ministre refuse d'intégrer l'escargot à la législation sur la chasse arguant qu'il ne s'agit pas d'un gibier. L'escargot devient peu à peu un animal politique embarqué dans de multiples querelles qui interrogent sa nature profonde : est-il un gibier ou un poisson ? Face aux velléités protectrices, les vignerons s'offusquent de leur côté et dénoncent la protection de ce qui reste d'abord pour eux un ravageur.

Le débat se politise lorsque le journal socialiste *L'Humanité* constate que « *sous prétexte de favoriser le repeuplement de ces intéressants mollusques, on a voulu créer un nouveau privilège en faveur des bourgeois campagnards* ». Pour le journal de Jaurès, en effet, cette demande d'encadrement du ramassage émane des propriétaires fonciers aisés mais « *seuls les manants, les travailleurs ruraux seront tenus à observer la nouvelle réglementation ou bien, gare au garde champêtre ! Le journalier, pendant le chômage forcé des jours de pluie, ne pourra plus trouver son repas le long des haies et des chemins. Les petits pâtres, déjà privés des bienfaits de*



DANS LE TEXTE

Jules Reynes « Un aliment sain et réparateur »

L'escargot est une nourriture bien plus appropriée à la nature de l'Homme que les légumes secs et les plantes potagères, ordinairement assez chers et réparant très peu les forces perdues dans les rudes travaux de la campagne. Le campagnard n'éprouve aucune perte de temps en ramassant les Limaçons pendant ou après la pluie, et quand le sol détrempé ne lui permet pas de travailler aux champs. Tout en faisant provision d'un aliment sain et réparateur, le paysan débarrasse ses vignes et ses jardins d'un Mollusque rongeur, assez abondant certaines années pour compromettre l'avenir de ses récoltes."

L'Escargot. Sa réhabilitation. Mélanges paléonto-géocosmo-malacologiques, Montpellier-Paris, Coulet-Delahaye, 1874.



Transformation **Préparation de la pâte à escargots vers 1900, sans doute pour réaliser des conserves à des fins alimentaires.**

JACQUES BOYER/ROGER-VIOLLET – DR

l'école, n'auront plus la ressource de se faire quelques sous en vendant les escargots amassés, tout en gardant le bétail » (*L'Humanité*, 1er septembre 1908). Les départements méridionaux, où la ressource semble moins menacée, s'opposent à toute loi nationale qui en entraverait le ramassage et profitent de la controverse pour en appeler à la liberté, l'autonomie locale et à une politique de décentralisation.

Tout au long du XXe siècle, le spectre de l'extinction des espèces comestibles comme l'*Helix pomatia*, le fameux « escargot de Bourgogne », ne cesse de ressurgir. Devant l'absence de régulation, des municipalités interviennent à leur tour comme celle d'Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or) qui vote en mai 1924 un arrêté *« par lequel* [elle] *interdit le ramassage des escargots à toute époque sur le territoire de la commune »*. Mais le préfet rejette cette décision au nom du droit de propriété. Les demandes de protection ressurgissent périodiquement, en particulier après 1945 lorsque l'usage des pesticides s'accroît dans le vignoble au détriment des insectes et des gastéropodes. Il faut pourtant attendre 1979 et l'éveil d'une nouvelle sensibilité à l'égard de la biodiversité et sa crise pour que le gouvernement prenne finalement un arrêté réglementant le ramassage des escargots comestibles entre le 1er avril et le 30 juin, le reste du temps il n'est autorisé que pour les sujets d'au moins trois centimètres. Mais cette mesure censée pallier la raréfaction d'*Helix pomatia* fut peu appliquée comme l'a montré Agnès Fortier. Contestée par les populations locales attachées à leur droit de ramassage, critiquée pour ne pénaliser que le ramassage excessif plutôt que l'usage de produits dangereux pour les sols ou l'environnement.

Plus que par la réglementation du ramassage, c'est grâce à l'accroissement des importations et au développement d'une nouvelle filière d'élevage industriel que les pouvoirs publics tentent de répondre à la pénurie.

Des pays comme l'Allemagne où l'escargot n'est guère consommé en élèvent pour l'exportation. La Tunisie et l'Algérie coloniales sont également des exportateurs même si leur consommation y semble réduite. Le statut de l'animal varie en effet selon les cultures. Le fait que l'escargot « se déplace sur le ventre » l'exclut du régime alimentaire des communautés juives et parmi les populations d'*« Algérie, le limaçon est sacré, et il est défendu d'en manger… »* affirme *L'Univers illustré* (18 mai 1878).

Aujourd'hui, le petit gastéropode terrestre est de plus en plus pris en charge par la zootechnie alors que les pratiques amateures et les anciens parcs laissent progressivement la place à l'héliciculture, terme qui se diffuse dans les années 1980. En 1980 est créé le Centre universitaire d'héliciculture à Besançon, un laboratoire de recherche fondamentale en zoologie censé *« jeter les bases d'une méthode rationnelle et rentable de l'escargot »*. Ces recherches débouchent sur la création d'unités hélicicoles. Parallèlement, d'autres chercheurs de l'INRA étudient l'écophysiologie du mollusque. Malgré l'arrêt des financements depuis cette époque, le nombre de fermes hélicicoles a augmenté : en 2021, la France comptait entre 350 et 400 héliciculteurs professionnels, essentiellement d'*Helix aspersa maxima*, même si l'essentiel des escargots consommés restent importés de l'étranger. ■

À SUIVRE

« Pratiquer une héliciculture adaptée aux changements environnementaux grâce à l'innovation et l'expérimentation » (Phacelie) : un programme prévu pour 2025-2027, cofinancé par les régions Auvergne-Rhônes-Alpes et Bourgogne- Franche-Comté. https://www.sysaaf.fr

MOTS-CLÉS

Gastéropode
De répartition mondiale, les gastéropodes sont les mollusques aquatiques ou terrestres les plus nombreux. On en compte jusqu'à 75000 espèces. Tous sont munis d'un large pied ventral (servant à la reptation, parfois à la natation) et le plus souvent d'une coquille univalve hélicoïdale.

Malacologie
La malacologie (du grec ancien *malakós*, « mou ») est la branche de la zoologie consacrée à l'étude des mollusques.

POUR EN SAVOIR PLUS

J.-C. Bonnet, P. Aupinel, L. Vrillon, *L'Escargot* helix aspersa. *Biologie, élevage, Versailles,* Quae, 1990, rééd. 2019.
J. Cadart, *Les Escargots,* Éd Lechevalier, 1975.
F. et Y. Cranga, *L'Escargot. Zoologie, symbolique, imaginaire, médecine et gastronomie,* Dijon, Éd. du Bien Public, 1991.
F. Duhart, « Caracoles y sociedades en Europa desde la Antigüedad. Reflexiones etnozoológicas », *Studium. Revista de Humanidades,* 15, 2009, pp. 115-139.
C. Fabre-Vassas, « Le soleil des limaçons », *Études rurales* n° 87-88, 1982, pp. 63-93.
A.Fortier, « De l'efficacité sociale d'une réglementation. Le cas du ramassage de l'Escargot de Bourgogne, *Hélix pomatia* », *Revue d'économie rurale* n° 252, juillet-août 1999, pp. 28-34.
F. Magnin, S. Martin, « Escargots synanthropiques et domestication de la nature », *Techniques & Culture* [en ligne], 59 | 2012.
T. van Dooren, *Tout un monde dans une coquille. Histoires d'escargots au temps des extinctions,* La Découverte, 2023.

NOTES

1. A. Locard, *Histoire des mollusques dans l'Antiquité,* Paris-Lyon, Baillière-Georg, 1884.
2. M. Labrousse, « Recherches sur l'alimentation des populations gallo-romaines : escargots, huîtres et "fruits de mer" à Montmaurin », *Pallas. Revue d'études antiques,* 8/1959, pp. 57-84.
3. *Mémoire sur la composition chimique des escargots, et sur les préparations pharmaceutiques dont ils sont la base,* Montpellier, 1840.
4. G. Boisseau, G. Lanorville, *L'Escargot. Élevage et parcage lucratifs,* Librairie Hachette, 1911, p. 63.
5. D'après un recensement dans *Le Progrès de la Côte-d'Or*.
6. G. Lanorville, « Établissement modèle pour le parcage des escargots de Bourgogne », *La Vie à la campagne,* vol. 2, n° 30, 15 décembre 1907.
7. *Journal d'agriculture pratique*, t. 2, juillet-décembre 1902, p. 506.

États-Unis-Canada, 1763-1903

La fabrique d'une frontière

Elle est aujourd'hui, malgré les menaces de Trump, la plus longue frontière démilitarisée du monde. Il a pourtant fallu plus d'un siècle de controverses, d'expéditions topographiques et même une guerre, pour que soit fixée, au début du XXe siècle, la ligne qui sépare les États-Unis et le Canada.

Par Nicolas Barreyre

Quand Donald Trump, fraîchement réélu, déclara en décembre 2024 que le Canada était destiné à devenir le « 51e État » états-unien, la première réaction générale fut l'incrédulité stupéfaite : cela faisait plus d'un siècle et demi en effet que l'annexion des territoires du nord par les États-Unis n'étaient plus d'actualité, remplacée par une amitié et une coopération fortes, symbolisées par la démilitarisation de la frontière entre les deux pays. C'était là, toutefois, le résultat de décennies de tentatives désordonnées, et parfois tendues, pour fixer une frontière entre deux puissances alors en pleine expansion coloniale à travers le continent : les États-Unis d'une part et le Royaume-Uni de l'autre (avant que le Canada ne devienne autonome). Les historiens qui travaillent sur les frontières savent bien qu'elles n'ont rien de naturel. Celle-ci, qui mesure en tout 8 893 kilomètres, l'illustre sans doute mieux que toute autre.

A l'origine, la frontière entre les États-Unis et le Canada n'est pas une ligne qui sépare deux nations. Elle surgit d'abord comme un problème impérial, et ce avant même que les deux pays n'existent officiellement – les États-Unis en 1783 et le Canada en 1867. La disparition de l'empire colonial français en Amérique du Nord en est la cause immédiate : en 1763, après sa défaite lors de la guerre de Sept Ans, la France doit céder à la Grande-Bretagne ses possessions à l'est du fleuve Mississippi (et le reste à l'Espagne). Cette nouvelle donne géopolitique entraîne un conflit entre une coalition amérindienne menée par le chef outaouais Obwandiyag (dit Pontiac), et l'empire britannique dont elle refuse l'hégémonie. Londres se voit contraint d'établir une frontière en 1763 – la « ligne de proclamation » – pour limiter l'expansion territoriale de ses treize colonies.

Cette frontière devient un des griefs centraux des colons américains lorsqu'ils se rebellent contre Londres à partir de 1775. En effet, deux conceptions impériales des établissements britanniques s'opposent à son sujet : celle qui repose sur l'appropriation des terres (c'est la vision des colons qui veulent s'étendre à l'ouest) et celle qui prend en compte le commerce avec les autochtones (notamment des fourrures) comme activité économique impériale majeure. D'ailleurs, l'immense bassin

LE CHIFFRE

8 893 km

C'est la longueur de la frontière entre le Canada et les États-Unis : 6416 km entre les océans Atlantique et Pacifique et 2477 km au niveau de l'Alaska.

L'AUTEUR Directeur d'études à l'EHESS, spécialiste de l'histoire des États-Unis, *Nicolas Barreyre a notamment publié* L'Or et la liberté. Une histoire spatiale des États-Unis après la guerre de Sécession *(Éditions de l'EHESS, 2014).*



PHOTO PERSONNELLE



Arpentage Deux arpenteurs du corps du Génie royal britannique posent avec le télescope zénithal, instrument de précision utilisé pour déterminer les coordonnées géographiques de la frontière près de la rivière Yahk, entre l'État de Washington et la Colombie-Britannique en 1861. Ci-dessous : Donald Trump accueilli à l'aéroport de Calgary, au Canada, le 15 juin 2025 lors du G7.



SCIENCE PHOTO LIBRARY/AKG-IMAGES – BRENDAN SMIALOWSKI/AFP

DATES-CLÉS

1763

Fin de la guerre de Sept Ans. Le Royaume-Uni prend le contrôle des possessions françaises jusqu'au Mississippi, et réorganise sa nouvelle colonie, Québec.

1783

Traité de Paris et indépendance des États-Unis. Première fixation de la frontière.

1814

Le traité de Gand met fin à la guerre entre les États-Unis et les provinces britanniques du nord et relance les délimitations frontalières.

1842

Le traité Webster-Ashburton résout quasiment tous les litiges sur le tracé de la frontière de 1783.

1846

Le traité de l'Oregon prolonge la frontière le long du 49e parallèle depuis les Rocheuses jusqu'au détroit de Georgia, puis par les détroits côtiers jusqu'au Pacifique.

1867

Création de la Confédération canadienne, premier dominion britannique. Achat de l'Alaska par les États-Unis à la Russie.

1994

Accord de libre-échange nord-américain (Alena) instituant une zone de libre-échange entre le Canada, les États-Unis et le Mexique.

2025

Donald Trump impose des droits de douane à hauteur de 25 % sur les produits canadiens importés aux États-Unis. Il déclare vouloir que le Canada devienne « le 51e État américain ».

hydraulique de la baie d'Hudson, appelé Terre de Rupert, fut officiellement gouverné par la Compagnie de la Baie d'Hudson, une entreprise de traite des fourrures, jusqu'en 1870.

A l'issue de la guerre d'Indépendance américaine, c'est le traité de Paris de 1783 qui fixe la frontière entre la nouvelle république états-unienne et les colonies britanniques de l'Amérique du Nord depuis « *la source de la rivière Sainte-Croix* » jusqu'au « *lac des Bois, et à travers lui jusqu'au point le plus au nord-ouest dudit lac, et de là sur une ligne plein ouest jusqu'au fleuve Mississippi* ». Décrire depuis Versailles, si loin des réalités du terrain, une ligne de plusieurs centaines de kilomètres, à la fois terrestre et maritime, pose de nombreux problèmes, notamment pour la partie orientale du continent où le peuplement est très contrasté.

Les provinces britanniques d'Amérique du Nord le long de la côte atlantique (Nouvelle-Écosse, Terre-Neuve, Ile-du-Prince-Édouard), et dans la vallée du Saint-Laurent (Québec), ne sont réellement occupées que par des catholiques francophones et des loyalistes britanniques (dont la plupart ont fui les États-Unis). Dans leur territoire, les États-uniens sont beaucoup plus nombreux, mais ils n'ont guère encore dépassé les Appalaches. Le long du Mississippi, les populations d'origine européenne sont beaucoup plus clairsemées et partagées entre

A la fin du XVIIIe siècle, la plus grande partie du continent est sous le contrôle des Amérindiens

l'empire espagnol et la nouvelle république états-unienne. Dans les faits, la plus grande partie du continent est sous le contrôle des Amérindiens. Ce sont eux qui dominent un peu partout – sauf à l'est des Grands Lacs – et se retrouvent pris entre les prétentions territoriales états-uniennes et les volontés impériales britanniques.

Grands Lacs et bancs de sable

Les traités viennent souvent se briser sur les situations matérielles et concrètes. En 1798, quinze ans après le traité de Paris, les deux puissances n'ont réussi à se mettre d'accord que sur un seul point : la localisation de la « source de la rivière Sainte-Croix ». Il faut dire que les obstacles sont nombreux. L'hostilité diplomatique entre le Royaume-Uni et les États-Unis, née du non-respect de certaines clauses du traité de 1783 et de la fermeture du marché impérial britannique au commerce états-unien, est exacerbée par les guerres révolutionnaires puis napoléoniennes en Europe. Elle culmine lors de la guerre de 1812, déclarée par

FOCUS

1812 : quand les Américains envahissaient le Canada



Bataille navale le 1er juin 1813 au large de Boston entre les frégates américaine *Chesapeake* et britannique *Shannon* (Robert Dodd, XIXe siècle).

Emporté par l'enthousiasme d'une nouvelle génération va-t-en-guerre et poussé par l'échec de l'embargo contre le Royaume-Uni, le président américain James Madison signe en juin 1812 une déclaration de guerre contre l'ancienne métropole. Il s'agit de protester contre les entraves au commerce états-unien, dont la neutralité se heurte aux blocus européens. Les États-Unis reprochent également aux marins anglais de recruter de force des matelots américains, ainsi que les alliances amérindiennes de Londres en Amérique du Nord.

Nombre d'Américains veulent envahir les colonies britanniques du nord (Bas et Haut-Canada) et défaire leurs opposants loyalistes. S'ensuivent deux années de difficultés militaires et d'invasions ratées. Washington est même incendié par les Anglais en 1814. Mais quelques victoires éclatantes, bien qu'éphémères, avivent le nationalisme états-unien. Le traité de Gand, en 1814, consacre le statu quo. Canadiens et Américains prétendent toujours aujourd'hui avoir remporté la victoire.

CHICAGO HISTORY MUSEUM/BRIDGEMAN IMAGES

CARTE

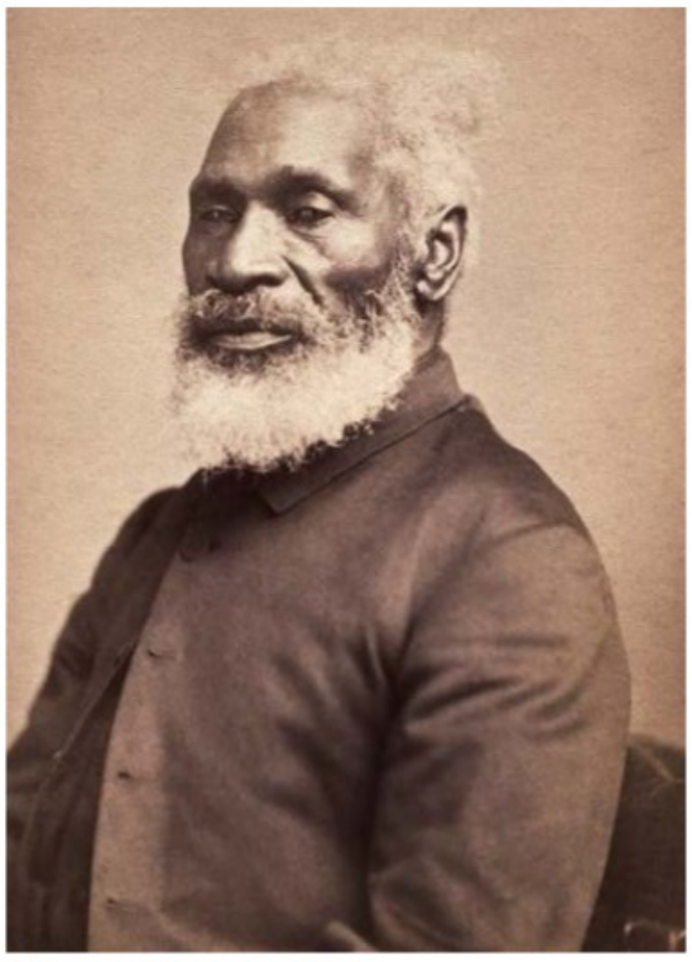
Le long du 49e parallèle



La frontière entre les États-Unis et le Canada apparaît aujourd'hui sur les cartes comme une ligne précise, séparant le continent en deux, zigzaguant de la côte atlantique jusqu'à la haute vallée du Saint-Laurent, traversant tous les Grands Lacs, remontant vers le lac des Bois pour ensuite couper les Prairies et les Rocheuses en ligne droite, le long du 49e parallèle nord. Cette frontière est le fruit de la relégation des Amérindiens dans des réserves et des rivalités politiques entre les jeunes États-Unis et l'Empire britannique. La frontière entre la Colombie-Britannique et l'Alaska résulte d'un arbitrage de 1903.

les États-Unis à la Grande-Bretagne, durant laquelle la jeune république tente d'envahir les provinces au nord. Mais son échec militaire, tout comme la défaite de la France napoléonienne en Europe, calment le jeu.

Le traité de Gand signé en 1814 pour mettre fin au conflit entre les deux pays règle la méthode pour déterminer la frontière : quatre commissions mixtes doivent mener des expéditions topographiques pour localiser précisément la frontière. Le recours à l'arbitrage d'un souverain tiers est prévu en cas de mésentente persistante. C'est une avancée, mais la course reste pleine d'obstacles : la topographie est une science en développement qui reste imprécise. Elle nécessite des savoirs scientifiques, et des instruments de visée précis pour calculer les coordonnées géographiques de chaque point.



CIRCA IMAGES/GLASSHOUSE IMAGES/PHOTO12

Réseau clandestin **En 1830, comme des milliers d'autres esclaves, Josiah Henson fuit le Sud états-unien et rejoint le Canada grâce à l'Underground Railroad (maisons-refuges et passeurs).**

Les Britanniques détiennent sans conteste la supériorité scientifique et technologique au début des travaux. Surtout, la situation sur le terrain a changé depuis 1783. Dans le Maine, par exemple, l'exploitation forestière états-unienne s'est largement étendue au-delà d'une frontière qui, sur le terrain, était toute théorique. Cet empiètement crée des tensions, voire des affrontements armés. Dans les détroits qui séparent les Grands Lacs, les bancs de sable sont mouvants, les îles nombreuses, et la circulation des navires est un enjeu économique majeur. Lorsque la frontière menace de rompre les circulations des humains et des marchandises, il n'est plus seulement question de souveraineté mais aussi d'enjeu économique majeur.

La souveraineté reste toutefois un sujet déterminant, surtout lorsque les circulations la menacent. En 1837,

▶ deux révoltes secouent Montréal d'une part, et le Haut-Canada (Ontario) de l'autre. Nombreux sont les États-uniens à passer la frontière pour prêter main-forte aux rebelles contre les élites et la domination coloniale britannique. Or le précédent texan est frais dans les mémoires : en 1836, des planteurs anglo-mexicains aidés par de nombreux volontaires étatsuniens s'étaient révoltés contre les tentatives du gouvernement mexicain d'abolir l'esclavage et avaient fait sécession.

1842 : la frontière se fixe, les échanges continuent

La Couronne britannique se méfie d'un voisin si désireux d'expansion territoriale. Mais la prudence reste de mise du côté du gouvernement étatsunien : le Royaume-Uni est la première puissance militaire du monde, et le premier partenaire commercial du pays. Aussi le gouvernement reste-t-il sur une ligne ferme de neutralité, et préfère réprimer les expéditions privées contre les provinces britanniques – une attitude bien différente de celle qu'il adopte envers son voisin mexicain.

La délimitation de la frontière nord des États-Unis fut ainsi une entreprise diplomatique et scientifique aux enjeux économiques patents. Mais c'est ironiquement la politique intérieure de chaque territoire qui a fini par résoudre les désaccords entre les deux puissances. Côté britannique, les révoltes de 1837 ont convaincu la Couronne qu'il fallait renforcer la colonie et assurer la domination anglophone sur la population francophone (et catholique) : les réformes, donnant plus d'autonomie aux provinces, s'accompagnent en 1840 d'une fusion entre le Haut-Canada (anglophone) et le Bas-Canada (qui correspond au Québec, majoritairement francophone), permettant de diluer le poids démographique francophone. Du côté états-unien, la concurrence entre Sudistes et Nordistes détourne les velléités d'expansion vers le sud-ouest du continent (là où l'économie esclavagiste peut s'étendre), tandis qu'au nord domine un parti moins territorialement agressif, et plus sensible aux nécessités d'industrialiser et d'encourager le commerce.

Ces nouvelles donnes aboutissent à deux traités qui fixent, dans les années 1840, quasiment définitivement la frontière entre les États-Unis et les possessions britanniques de l'Amérique du Nord – une frontière qui prédate donc l'existence du Canada comme nation. En 1842, le traité dit Webster-Ashburton résout la plupart des différends territoriaux entre les deux pays. En 1846, le traité de l'Oregon met un terme aux prétentions des États-Unis sur la côte pacifique allant du 42e au 54e parallèle : les deux pays s'accordent pour se partager ce bout du continent au long du 49e parallèle, comme plus à l'est. C'est que le président états-unien est avide de conquérir le Mexique, favorable à l'extension de l'économie du coton : mettre fin à la dispute avec le Royaume-Uni permet de lancer la guerre contre le voisin du sud, dont les États-Unis annexeront la moitié du territoire suite à ce conflit.

La frontière a réorienté les flux dans un sens est-ouest alors que la géographie facilitait la circulation nord-sud

Sur le terrain, l'accord lointain des chancelleries change peu de choses dans l'immédiat. La circulation des Grands Lacs est déclarée libre, et le traité de libre-échange signé entre les États-Unis et les colonies britanniques d'Amérique du Nord en 1854 la renforce. A l'ouest, la population se déplace plus facilement du nord au sud que d'est en ouest. Les habitants de la Rivière Rouge ont plus de relations avec ceux du Minnesota qu'avec ceux du Canada-Uni plus lointain. Sur la côte Ouest, l'île Victoria est mieux reliée à San Francisco qu'à tout autre établissement britannique – surtout avec la ruée vers l'or dans la vallée du fleuve Fraser à la fin des années 1850. Et les populations amérindiennes de la partie ouest du continent suivent des itinéraires non encombrés par cette frontière.



DÉCRYPTAGE D'IMAGE

Monument One, le premier marqueur

Monument One est le nom donné au premier marqueur permanent et officiel de la frontière entre États-Unis et Canada. Il indique le premier point sur lequel les deux pays se sont mis d'accord à la fin du XVIIIe siècle (la source de la rivière Sainte-Croix entre le NouveauBrunswick et le Maine). Il a été érigé en 1843 après la signature du traité WebsterAshburton. C'est à partir de ce point que les autres marqueurs, qui concrétisent physiquement dans l'espace la ligne-frontière, ont été implantés.

© 2025 WOODIE WHEATON LAND TRUST OFFICE

Malgré tout, la frontière (et la souveraineté qu'elle délimite) n'est pas sans conséquences concrètes. Le Canada-Uni sert de refuge aux esclaves enfuis du sud des États-Unis et emmenés en sûreté hors d'atteinte des lois états-uniennes, notamment grâce au réseau appelé Underground Railroad. Pendant la guerre de Sécession (1861-1865), les Confédérés (les États du Sud) et leurs sympathisants profitent de la neutralité britannique pour se mettre hors de portée de l'Union. La frontière est d'abord tangible pour les États plus que pour leurs habitants.

Elle se renforce cependant avec la fin de la guerre de Sécession en 1865 puis la création de la Confédération du Canada en 1867, le premier dominion britannique : il réunit d'abord le Canada-Uni, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse, avant d'être rejoint par les autres provinces, et obtient un statut autonome au sein de l'Empire. Le nationalisme est dès lors exacerbé des deux côtés : l'un produit par un conflit d'union nationale, l'autre pour la défense de son existence face aux États-Unis. C'est que les discours annexionnistes n'ont pas disparu au sud du 49e parallèle. Ainsi, quand le secrétaire d'État William Seward achète l'Alaska à la Russie en 1867, c'est dans l'idée que cela facilitera l'annexion (volontaire, dans l'idéal) de la Colombie-Britannique, désormais enclavée entre l'Alaska et l'État de Washington.

C'est contre cette attraction centrifuge des États-Unis que John Macdonald, le Premier ministre du Canada, rachète l'immense Terre de Rupert à la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1870 et lance la construction du Canadien Pacifique, le chemin de fer reliant Montréal à Vancouver. Durant ces mêmes années, le protectionnisme douanier, imposé d'abord par les États-Unis mais adopté ensuite par le Canada, rend la frontière plus concrète en frappant les circulations de marchandises.

La frontière entre les États-Unis et le Canada a donc mis un siècle à se consolider. Ce n'est qu'au tournant du xxe siècle qu'elle finit par ressembler aux frontières entre États-nations en Europe occidentale. Elle s'en distingue toutefois car elle n'est pas militarisée, et la circulation des habitants est grandement facilitée – ce qui permet par exemple l'emploi d'une large main-d'œuvre transfrontalière à Detroit lors de l'essor de l'industrie automobile. La frontière a permis de consolider les deux blocs territoriaux à échelle continentale que sont les États-Unis et le Canada. Elle a réorienté les flux humains dans un sens est-ouest alors que la géographie facilitait le sens nord-sud. Mais l'affirmation des souverainetés étatiques a aussi, paradoxalement, facilité l'atténuation de la frontière à la fin du xxe siècle, comme en témoigne l'accord de libre-échange signé en 1987, et élargi au Mexique en 1994 (l'Alena). La circulation des citoyens est également facilitée entre les deux pays.

Reste que, même lorsqu'elles deviennent plus souples, les frontières gardent leurs potentialités coercitives. Les récentes décisions de Donald Trump à l'encontre du Canada, taxant son commerce et durcissant les conditions d'entrée de ses citoyens, prouvent bien que les frontières naissent peut-être comme des lignes imprécises sur des cartes, mais finissent toujours par contraindre le territoire. ■

CALEB KENNA/THE NEW YORK TIMES/RÉA

À SAVOIR

La bibliothèque coupée en deux



La bibliothèque et salle d'opéra Haskell est un bâtiment construit en 1905 sur la frontière internationale entre le Québec et le Vermont (marquée par une ligne noire), à une époque où la circulation entre les deux pays était libre. Elle se veut le symbole de l'amitié et la coopération culturelle entre le Canada et les États-Unis. Depuis 2025, elle est toutefois l'objet de restrictions imposées par la police des frontières états-unienne qui en limite l'accès aux Canadiens, en l'absence d'une nouvelle entrée surveillée du bâtiment.

POUR EN SAVOIR PLUS

F. M. Carroll, *A Good and Wise Measure. The Search for the Canadian-American Boundary, 1783-1842,* University of Toronto Press, 2001.

M. Dagenais, J. Mauduit (dir.), *Revolutions Across Borders. Jacksonian America and the Canadian Rebellion,* McGill-Queen's University Press, 2019.

S. Villerbu, *Nouvelle histoire de l'Ouest. Canada, États-Unis, Mexique, fin xviiie-début xxe siècle,* Passés composés, 2023.



Louis Napoléon Bonaparte, sauveur de la Sologne !

Par Jean-Marc Moriceau*

En avril 1852, lors d'un circuit en Sologne, Louis Napoléon Bonaparte visite la ferme du Coudray, dans le Cher. Le neveu de Napoléon Ier, premier président de la République élu en 1848, doté depuis le coup d'État du 2 décembre 1851 des pleins pouvoirs, a, du côté de sa mère Hortense de Beauharnais, des attaches foncières sur place. Très populaire auprès des paysans, où les anciens grognards de la grande armée entretiennent la légende impériale, celui qui deviendra Napoléon III le 2 décembre 1852, a tout intérêt à conforter son image.

Il s'agit donc d'un voyage de propagande destiné à montrer sa volonté d'aménager un territoire déshérité. De cette représentation soignée du peintre Raymond Esbrat se dégage une image équilibrée du monde rural que n'aurait pas reniée George Sand, dans le Berry voisin. Les ruraux endimanchés sont aussi éloignés de la vision misérabiliste qu'offrent les campagnes les plus pauvres – comme la Basse-Bretagne – que de la vision élitiste qui se dégage des fermes du Bassin parisien. ■

* *Professeur émérite à l'université de Caen-Normandie, auteur de* La Mémoire des gens de la terre, 1789-1914 *(Tallandier, 2023)*

FICHE TECHNIQUE

Au Salon de 1853

Louis Napoléon Bonaparte à la ferme du Coudray **a été peint dès 1852 par Raymond Esbrat. Ce tableau (1,95 m x 1,35 m) fut exposé au Salon de 1853 pour immortaliser la visite présidentielle, puis donné au musée des Beaux-Arts d'Orléans qui l'a mis en dépôt au musée de Sologne-Romorantin où il est aujourd'hui conservé.**

GIANNI DAGLI ORTI/NPL-DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

2



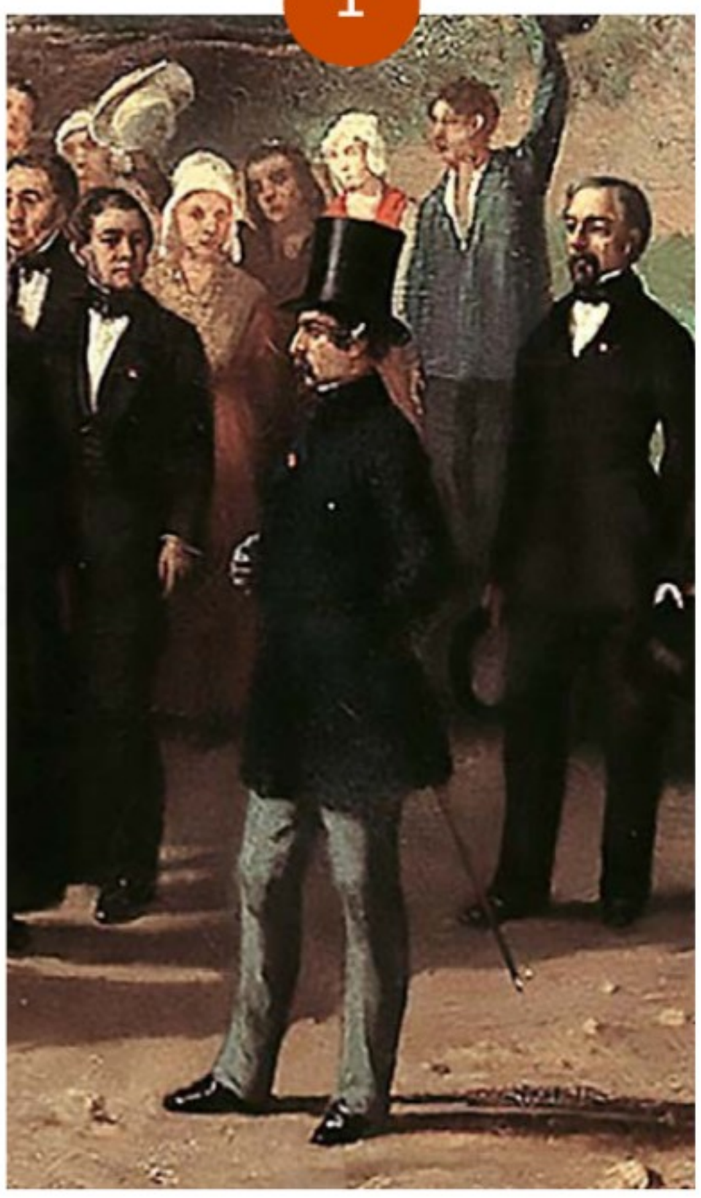
▲ UN IMPRESSIONNANT CORTÈGE

Louis Napoléon Bonaparte est arrivé par le train – le tronçon Orléans-Bourges a été inauguré en 1847 – puis par une diligence, avec le ministre de l'Intérieur et de l'Agriculture, celui des Travaux publics et des membres de l'Académie des sciences (à droite, avec des plans). La scène symbolise la « seconde renaissance » de la Sologne qui allait être désenclavée par la création de routes et le développement du chemin de fer.

▼ LE PRINCE-PRÉSIDENT

En habit de ville avec son haut-de-forme, sa canne et sa veste redingote, Louis Napoléon Bonaparte s'avance à la rencontre des villageois, sans cérémonie. La composition du tableau cherche à fortifier l'image d'un prince-président attentif à la question sociale et intéressé par la mise en valeur économique des campagnes déshéritées.

1



3



◀ UNE BERGÈRE ET DES MÉTAYERS

Les villageois de toutes générations, ouvriers ou domestiques comme exploitants, acclament leur illustre visiteur. A gauche, une bergère surveille des brebis du pays : de petite taille, tête et pattes marron. A gauche du curé, un ménage de métayers : l'homme porte un pantalon en droguet (une étoffe grossière à chaîne de lin et à trame de laine) et une blouse bleue ouverte sur la poitrine, la « biaude ». Sa femme, coiffée d'un bonnet, croise un châle sur les épaules.

4



▶ CHAUME ET TUILES

Les bâtiments de la ferme évoquent l'architecture solognote, composée traditionnellement de maisons à pans de bois et torchis, alternant le chaume et la tuile sur les toitures. Le réalisme naïf du peintre éclate dans bien des détails, sauf peut-être les toits, trop pentus pour la région.

LIVRES

■ **Les livres du mois** *p. 78* ■ **Les revues du mois** *p. 86* ■ **La bande dessinée** *p. 88* ■ **Le classique** *p. 89*

Mehdi Ben Barka

Enquête sur un crime d'État

Soixante ans après l'assassinat à Paris, en 1965, de l'opposant au régime d'Hassan II Mehdi Ben Barka, les journalistes Stephen Smith et Ronen Bergman, archives à l'appui, démêlent cette affaire. Ils nous plongent au cœur de la France du général de Gaulle, impliquant le Maroc et les services secrets israéliens. Haletant.

Par Jean-François Mondot*

Et donc, ce 29 octobre 1965 à Paris, vers 12 h 15, devant l'hôtel Taranne, à deux pas de la Brasserie Lipp, Mehdi Ben Barka, 45 ans, opposant farouche au roi du Maroc Hassan II, répond à l'injonction de deux policiers français et monte dans leur Peugeot 403. On ne le reverra ni vivant ni mort.



L'Affaire Ben Barka. La fin des secrets
Stephen Smith, Ronen Bergman
Grasset, 2025, 576 p., 28 €.

Cette disparition, scandale majeur de la Ve République, restait enveloppée d'un voile de ténèbres. La découverte, dans un coffre-fort israélien, d'un document de première main rédigé par l'ancien Premier ministre Levi Eshkol, acteur central de cette histoire, le dissipe. Les journalistes Stephen Smith et Ronen Bergman relatent les faits avec un sens éprouvé du récit (rarement l'expression « ce livre se lit comme un polar » n'a semblé plus adaptée) mais aussi de la profondeur historique et de la mise en perspective. Leur ouvrage jette une lumière crue sur toute cette époque.

On apprend d'abord les fameux « qui, quand, comment, où », règle d'or de la méthode journalistique, d'un meurtre qui ne fut ni une bavure, à l'issue d'un interrogatoire brutal, ni une tentative d'enlèvement ayant mal tourné, mais bel et bien une décision prise par le roi Hassan II. Les auteurs recensent d'ailleurs plusieurs tentatives d'assassinat dans les mois précédents.

Qui tue Ben Barka ? Ahmed Dlimi, chef adjoint de la sûreté marocaine, et non pas le général Oufkir, ministre de l'Intérieur, son supérieur, comme on l'a longtemps cru. Comment ? En le noyant dans une baignoire, après lui avoir fait croire qu'il ne s'agissait « que » de le faire parler. Quand ? Quatre jours après son enlèvement, le mardi 2 novembre. Et ensuite ? Son corps, ou ce qu'il en restait, fut enterré dans une forêt aux abords d'Orly. Seule sa localisation exacte demeure obscure dans cette équipée criminelle où se mélangent truands, aventuriers louches, demi-sel, honorables correspondants du Sdece, services secrets marocains, et agents du Mossad.

Les services secrets israéliens, en effet, furent mouillés jusqu'au cou dans cette affaire. Ils étaient à cette époque dirigés par Meïr Amit, sous l'autorité du successeur de Ben Gourion, Levi Eshkol. Au début, le Mossad n'est censé apporter qu'une aide ponctuelle : localiser l'insaisissable et



Ahmed Dlimi **En 1966, le chef adjoint de la sûreté marocaine (au centre), jugé pour l'assassinat de Mehdi Ben Barka est acquitté. Le livre révèle que c'est pourtant bien lui qui a tué l'opposant à Hassan II.**

virevoltant Mehdi Ben Barka, qui enjambe les frontières et les continents, entre Genève, Paris, Le Caire (où sa famille réside) et Prague (où il a été recruté par les services de renseignement tchécoslovaques). Mais, très vite, le Mossad se retrouve partie prenante de l'assassinat. C'est même un agent du Mossad qui achète le sinistre nécessaire pour se débarrasser du cadavre, à base de pelles et de soude caustique.

Pourquoi tant de risques ? Stephen Smith et Ronen Bergman rappellent la toile de fond de cette collaboration.

En plein conseil des ministres, de Gaulle traite Hassan II de « jean-foutre »

Les relations entre le Maroc et Israël sont à leur zénith depuis qu'Hassan II a accepté de donner un bon de sortie aux Juifs marocains vers l'État hébreu. Entre 1961 et 1965, 80 000 d'entre eux rejoignent Israël. Mais Israël a déjà payé rubis sur l'ongle cette immigration essentielle à sa survie. L'assistance dans le meurtre de Ben Barka, correspond à autre chose. Quelle fut la monnaie d'échange ?

Espionnage au profit du Mossad

C'est ici, surtout, que le livre devient un incroyable document historique. Du 13 au 17 septembre 1965 a lieu à Casablanca le sommet de la Ligue arabe. Irak, Jordanie, Égypte, Arabie saoudite, Maroc, Algérie, discutent sous le sceau du secret des capacités militaires de chacun, et de leur capacité à se défendre contre Israël. Hassan II fait enregistrer, à l'insu de tous, ces conversations. Il transmet les bandes au Mossad. Désormais Israël connaît les secrets militaires de chaque pays. Les responsables israéliens savent, par exemple, que les blindés égyptiens sont inaptes au combat. Deux ans plus tard, en juin 1967, Israël déclenche la guerre des Six Jours. Sa victoire sera écrasante.

Le livre permet de comprendre comment cet événement a été vécu par de Gaulle. Le président français est furieux de voir que certains membres du Sdece et de la police ont eu connaissance de l'affaire et n'ont rien fait pour l'empêcher. Il enrage contre ces Marocains qui ont violé la souveraineté française pour se débarrasser d'un opposant politique. En plein conseil des ministres il traite Hassan II de « jean-foutre ». Il fait lancer un mandat d'arrêt contre Oufkir et Dlimi. Hassan II refuse de les extrader. De Gaulle rappelle son ambassadeur, Hassan II fait de même. Les relations franco-marocaines traversent une période de turbulence. Cet épisode reste, pour le président français, une blessure personnelle.

A-t-il eu connaissance de l'implication du Mossad ? Sur ce point, les deux auteurs n'ont pas de preuves, mais quelques indices. Dès 1966, de Gaulle impose de sévères restrictions aux activités du Mossad en France. Le 27 novembre 1967, deux ans après la mort de Ben Barka, il prononce lors d'une conférence de presse sa phrase célèbre et polémique sur Israël, qualifié de *« peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur »*. L'assassinat de Ben Barka a-t-il joué un rôle dans cette prise de distance avec Israël ? Les deux auteurs en ont l'intime conviction.

Le livre, dans ses dernières pages, raconte un épisode troublant qui donne la mesure de la dimension intime et affective de cette affaire, pour les Français comme pour les Marocains. En novembre 1970, de Gaulle meurt. Sa veuve, Yvonne, reçoit les condoléances du monde entier. Malgré l'insistance d'Hassan II, elle refuse de le prendre au téléphone. Mortifié, Hassan II encaisse l'affront. Quelques jours plus tard, un représentant du Maroc est choisi pour déposer une couronne mortuaire sur la tombe du général. Hassan II n'envoie pas, comme on s'y serait attendu, un membre de sa famille ni un haut dignitaire. Il envoie Ahmed Dlimi, le meurtrier de Ben Barka. ■

* *Journaliste*

INTERFOTO/LA COLLECTION

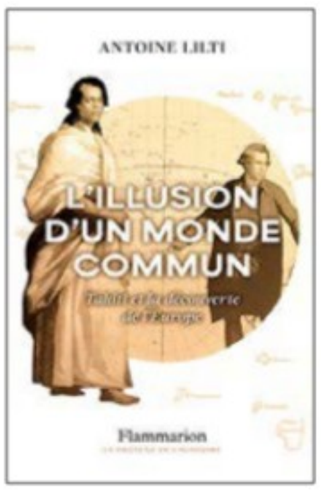
Livres

Les Lumières et la fable polynésienne

La rencontre avec les Européens et l'Europe, du point de vue des Tahitiens.

En vingt chapitres ciselés, à la fois limpides et réflexifs, vifs et pédagogiques, Antoine Lilti propose de suivre les parcours singuliers d'Ahutoru, Mai, Tupaia, Hitihiti et Pautu, ces Polynésiens qui s'embarquèrent à bord des navires des explorateurs européens (français, britanniques ou espagnols) arrivés à Tahiti à partir de la fin des années 1760. Deux d'entre eux gagnèrent même l'Europe : Ahutoru voyagea avec l'équipage de Bougainville et résida à Paris presque un an. Mai fit de même avec James Cook et séjourna deux ans à Londres, où il devint, un temps, la coqueluche de la bonne société britannique.

Le récit de ces expériences polynésiennes, des voyages, des déboires, des incompréhensions, des attentes déçues, des retours tragiques ou impossibles, permet d'interroger les ambivalences de la curiosité des Européens pour Tahiti, et celle des Tahitiens pour l'Europe. Antoine Lilti aborde ainsi une vaste gamme de questions, depuis les rêves européens de découverte du continent austral jusqu'aux rivalités militaires et aux stratifications sociales des mondes polynésiens, en passant par la prétendue liberté sexuelle des Tahitiennes. Il puise, pour cela, à des documents très variés (littéraires, philosophiques, picturaux, théâtraux), ainsi qu'aux travaux historiques et débats anthropologiques, qu'il restitue avec finesse et nuances. A travers l'histoire de ces voyageurs polynésiens et des fictions qu'ils ont inspirées, l'auteur réfléchit à la façon dont les Lumières ont fabriqué une fable ambiguë sur Tahiti, où la critique de la modernité et le mythe du « bon sauvage » cohabitent avec l'éloge des empires coloniaux, l'universalisme avec l'émergence des taxinomies raciales.



Le livre fait aussi l'histoire d'une société du spectacle naissante, où la curiosité est éphémère, où l'engouement se mue vite en désintérêt et en cruelle désillusion. Les destins malheureux d'Ahutoru et des autres, de même que leur effacement dans la mémoire polynésienne, révèlent combien l'euphorie des premiers contacts portait déjà en elle les germes de l'impérialisme et de la violence coloniale. ■

Guillaume Calafat
Maître de conférences à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne

---

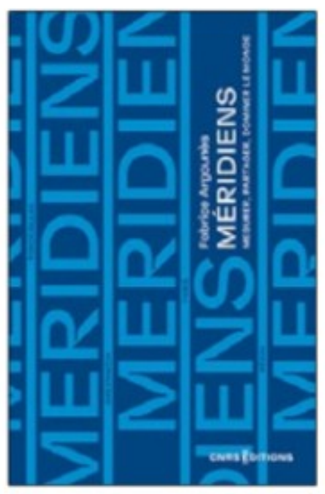
L'Illusion d'un monde commun. Tahiti et la découverte de l'Europe
Antoine Lilti
Flammarion, 2025, 368 p., 23,90 €.

Pourquoi Greenwich ?

Comment la cartographie est-elle devenue un enjeu de pouvoir ?

Nos cartes sont quadrillées de lignes orthogonales, le graticule terrestre qui s'est substitué au marteloire, l'ensemble des lignes de rhumbs des portulans. Les verticales (puisque nos cartes sont « orientées » au nord) sont les méridiens, ces demi-ellipses imaginaires joignant les deux pôles qui définissent la longitude. La rédaction de *L'Histoire* se situe ainsi à 2° 33' Est. Une telle géométrie paraît assez neutre. C'est vrai pour les parallèles : deux latitudes s'imposent, les pôles, d'où dérive le parallèle de référence, l'égale distance entre eux, l'équateur.

Il en va tout autrement pour les méridiens. Aucune longitude particulière ne découle de la rotation terrestre. Le choix d'un méridien 0° ne peut qu'être arbitraire. Celui de Greenwich, en 1884, traduit la situation géopolitique du moment, la domination britannique sur les mers. Ces lignes peuvent servir à tracer des frontières. Le cas le plus célèbre est le choix du méridien de Tordesillas, en 1494, délimitant les domaines potentiels des deux impérialismes ibériques. Le difficile calcul de la longitude fut longtemps un enjeu des rivalités entre puissances, et celui d'arcs méridiens, les méridiennes, des grandes entreprises géopolitiques.



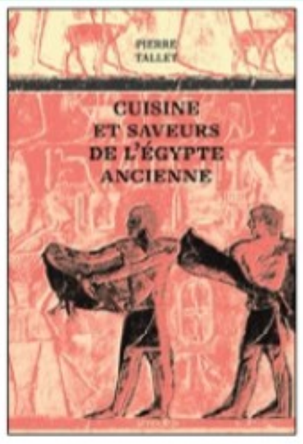
Le système métrique repose sur la mesure du dix-millionième du demi-méridien passant par Paris. C'est cette passionnante histoire d'un outil décisif de la maîtrise et même des visions du monde que le géographe Fabrice Argounès a rassemblée en un volume qui se lit comme un polar et dont les enjeux sont pleins d'avenir. ■

Christian Grataloup
Professeur émérite de l'université Paris Cité

Méridiens. Mesurer, partager, dominer le Monde **Fabrice Argounès**
CNRS Éditions, 2025, 304 p., 25 €.

Antiquité

Ivresse égyptienne



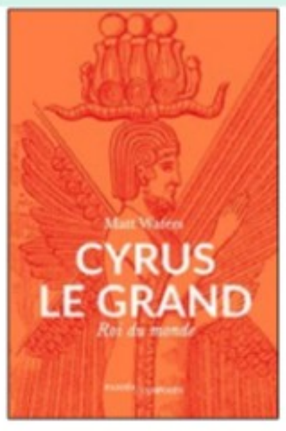
La cuisine de l'Égypte ancienne n'a jamais joui de la popularité que Jean Bottéro avait su donner à celle de la Mésopotamie. Pourtant, une riche iconographie étalée sur deux millénaires donne à voir avec précision les multiples activités des Égyptiens autour de ce qui touche à leur alimentation. Les nombreuses reproductions réunies dans ce livre le montrent bien : brasseurs, boulangers, pâtissiers, bouchers et pêcheurs peuplent les murs des tombes. Abordant tour à tour les diverses catégories de produits disponibles, Pierre Tallet décrit une diète égyptienne bien loin de se réduire au pain et à la bière. Légumes, fruits, viandes (surtout les volailles), poissons, s'ajoutent aux céréales, qui servent à la fois au pain, aux bouillies et à la bière. Celle-ci, omniprésente, ne doit pas faire oublier le vin, dont se régalent les Égyptiens et les Égyptiennes, jusqu'à l'ivresse. Certes, souligne l'auteur, il nous manque les recettes, mais plusieurs textes célèbrent la jouissance de la table. De plus, certaines pratiques actuelles remontent sans doute jusqu'à l'époque pharaonique, comme le goût marqué pour les fèves ou les pigeons, ce qui permet de proposer quelques recettes simples, pour qui voudrait tenter cette aventure culinaire.

Les découvertes spectaculaires du Ouadi el-Jarf, au bord de la mer Rouge, présentées en conclusion, nous plongent au plus près de la vie quotidienne des ouvriers carriers fournissant les pierres de la pyramide de Kheops, dont l'alimentation riche et variée témoigne de l'attention que leur porte le pouvoir qui les emploie.

Cuisine et saveurs de l'Égypte ancienne **Pierre Tallet**
Arles, Actes Sud, 2025, 184 p., 32 €.

Antiquité

« Roi de la totalité »



Traduction d'un livre paru en anglais en 2022, l'ouvrage de Matt Waters, professeur à l'université du Wisconsin-Madison, est passionnant.

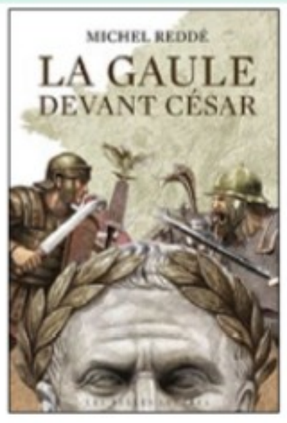
S'adressant à un large public, il réjouira aussi les spécialistes grâce à ses notes détaillées.

Pourquoi et comment un peuple presque inconnu jusque-là a-t-il soudain surgi sur la scène politique ? Cette question déjà posée par Pierre Briant dans son livre *Histoire de l'Empire perse. De Cyrus à Alexandre* (Fayard, 1996), Matt Waters la reprend en replaçant Cyrus dans l'histoire globale, en confrontant les rares sources contemporaines aux moult témoignages postérieurs et en s'intéressant à la façon dont le personnage est utilisé par la suite. Une fois le décor géographique et chronologique (à partir des rois d'Anshan) planté, il montre comment Cyrus met fin à l'empire néo-babylonien et permet aux différents peuples déplacés à Babylone de rentrer chez eux. L'édit est longuement étudié : ses références à la tradition littéraire babylonienne ainsi qu'aux rois néo-assyriens placent Cyrus dans la continuité mésopotamienne où le souverain est « roi de la totalité », roi également de justice, auquel son influence mazdéenne ajoute la vérité (par opposition au mensonge). Contrairement aux autres conquérants, Cyrus a toujours gardé une image positive, tant comme individu que comme chef. Pièce maîtresse de l'identité nationale iranienne sous la dynastie Pahlavi, il reste ancré dans les mémoires.

Cyrus le Grand, roi du monde
Matt Waters
trad. de l'anglais par Johan-Frédérik El-Guedj, Passés composés, 2025, 288 p., 23 €.

Antiquité

Une Gaule connectée



Se faire l'historien d'un épisode majeur du roman national élaboré au XIXe siècle est aussi risqué qu'indispensable. Indispensable, car les découvertes archéologiques des trente dernières années ont bouleversé notre regard sur la Gaule et amené à mieux comprendre (et à rectifier) les incontournables *Commentaires* de César. Michel Reddé, codirecteur de la mission franco-allemande d'Alésia dans les années 1990, entre autres, se livre à un travail de synthèse impressionnant. Ce pourrait être ardu si une illustration très abondante ne rendait le propos compréhensible par tous. La Gaule dite « chevelue », pour souligner sa « barbarie », où agit César entre 58 et 51 av. n. è., n'a rien de barbare, pénétrée qu'elle est par les hommes et les marchandises de Rome. La présence de marchés très actifs loin vers le nord (comme Titelberg, au Luxembourg), la quantité gigantesque d'amphores vinaires, et bien d'autres détails, montrent une interpénétration culturelle avancée. De même, il est difficile de différencier les armes des troupes révoltées de celles des troupes romaines et alliées, parmi lesquelles se trouvent de nombreux Gaulois.

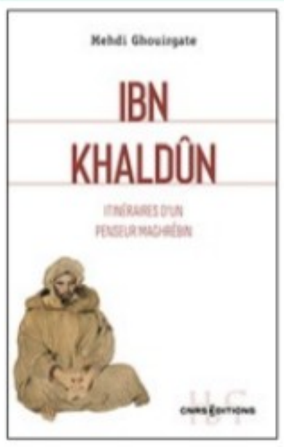
L'examen minutieux de tous les sites, la comparaison entre le siège d'Alésia et d'autres sièges romains expliquent certains silences de César sans remettre en cause l'ensemble de son témoignage. Le lecteur découvrira avec plaisir une foule d'informations nouvelles, la rectification de certaines interprétations de Napoléon III et nombre de sites fouillés récemment qui élargissent les perspectives. La synthèse fera autorité pour longtemps.

La Gaule devant César **Michel Reddé**
Les Belles Lettres, 2025, 294 p., 26,50 €.

Livres

Moyen-Age

Le temps d'Ibn Khaldûn



Existe-t-il un seul auteur du Moyen Age sur lequel on aurait écrit davantage que sur Ibn Khaldûn ? On peut en douter : des centaines d'ouvrages ont été, depuis des siècles, composés dans des dizaines de langues et par des spécialistes de multiples champs du savoir issus de tous les continents.

En France, c'est l'historien Gabriel Martinez-Gros qui a consacré, ces dernières années, plusieurs travaux à l'exceptionnelle ampleur de la pensée de ce Maghrébin d'origine andalouse, né à Tunis en 1332 et mort au Caire en 1406, auteur d'une monumentale histoire universelle, le *Kitab al-Ibar*, le *Livre des exemples*, dont l'introduction, la Muqaddima, expose l'une des théories de l'histoire les plus éblouissantes jamais composées. Mehdi Ghouirgate propose de se recentrer sur l'homme et de restituer le contexte de son écriture dans une belle biographie intellectuelle. Il retrace ainsi les étapes d'une vie, commencée dans les bouleversements causés par la Peste noire, poursuivie dans toutes les cours de l'Occident islamique (Maghreb et Al-Andalus), où il chercha vainement à se voir durablement confier des charges à la hauteur de ses origines familiales et de son talent, au cours de la seconde moitié du XIVe siècle. L'échec de sa carrière politique l'amena à se vouer à l'écriture de l'histoire et à l'analyse des mécanismes qui régissent les sociétés humaines, puis à s'installer définitivement dans le sultanat mamelouk d'Égypte et de Syrie. Ce fin portrait d'Ibn Khaldûn permet ainsi d'appréhender les expériences intimes dont s'est nourrie cette œuvre exceptionnelle.

Ibn Khaldûn. Itinéraires d'un penseur maghrébin **Mehdi Ghouirgate**
CNRS Éditions, 2024, 288 p., 25 €.

Moyen-Age

Métiers de bouche

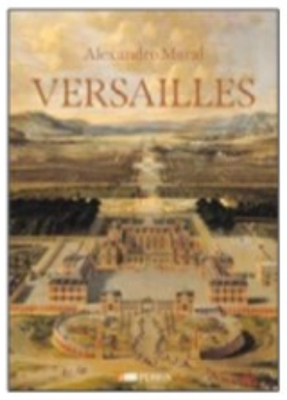


L'alimentation est certes un objet historique déjà ancien. Et l'on sait que la nourriture reflète le statut social. Or ce livre apporte de belles avancées dans l'étude de ce domaine. Il aborde le cas toulousain, avec les magnifiques archives du gouvernement urbain, du consulat, ou des inventaires après décès, renseignant sur l'outillage professionnel. Clémentine Stunault-Moncet montre d'abord comment se réglementent le commerce et l'artisanat de bouche, dans des rapports de force complexes (beau chapitre sur la filière de la viande) et un contexte de rivalités entre professionnels et acteurs occasionnels (vin, huile, fromage, pêche). L'approvisionnement comme la qualité de la nourriture et sa distribution font l'objet de toutes les attentions des autorités, comtales, puis municipales et enfin royales. L'historienne évoque ensuite la question des cadres de vie et de travail des professionnels de l'alimentation : implantation dans l'espace urbain ; la maison, lieu de vie et de travail ; les confréries. Elle poursuit sur une belle analyse des pratiques et rituels alimentaires, à travers le poids des contraintes (saisons, calendrier religieux, culture médicale), le choix des aliments (les fruits le plus consommés sont les oranges amères, venues de la péninsule Ibérique), les techniques culinaires, du bouilli au rôti, en passant par le frit. Et de terminer sur les banquets municipaux, instrument de gouvernement de la ville. Les dons mêmes de nourriture, aux pauvres et aux pestiférés, sont un facteur de cohésion. Bref, un livre revigorant aux approches nouvelles, avec un utile index des aliments.

A table au Moyen Age. Métiers de bouche, alimentation et politique à Toulouse, XIIe-XVIe siècle
Clémentine Stunault-Moncet
PUF, 2025, 352 p., 26 €.

XVIe-XVIIIe siècle

« De fond en combles »



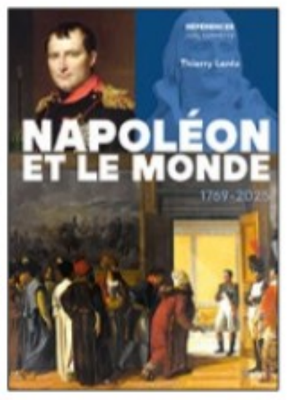
Le château de Versailles fait partie de ces « lieux de mémoire » qui ont forgé l'identité de la nation France, des lieux tellement connus, tellement reproduits, qu'on finit par ne plus tout à fait les voir. Tout le mérite de l'étude monumentale d'Alexandre Maral, qui fut conservateur au palais du Roi Soleil et directeur de son centre de recherche, est de nous offrir une visite de « fond en combles » de cet espace emblématique, creuset de civilisation, sanctuaire des arts, centre de pouvoir. Détaillée et érudite, cette approche n'omet aucun salon, cabinet, sculpture, arrière-cour ou bosquet, afin de décrypter le langage de cette « *architecture parlante* » de l'État absolu. Car Versailles s'offre à nous comme une archive de pierre et d'images, l'œuvre la plus accomplie et la plus personnelle de Louis XIV, qui voulut savoir, où qu'il fût – même à la guerre –, « *le détail de tout* », comme il ne cesse de l'exiger de Colbert, un temps responsable du chantier.

A la lumière des multiples travaux qui ont renouvelé la connaissance du palais, de la ville et de la société de cour, on lira aussi des pages originales sur le « château de cartes » du mélancolique Louis XIII, le palais festif de Louis XV et les transformations méconnues du temps de Louis XVI. Sans oublier la période de la Révolution, qui voit le château déserté, démeublé et muséifié, sa renaissance en galerie historique au temps d'un Louis-Philippe fasciné par la grandeur louis-quatorzienne. Le livre s'achève sur sa transformation en monument national puis en établissement public, avec le risque, face à la surfréquentation touristique, d'une fâcheuse « disneylandisation ».

Versailles. Des origines à nos jours
Alexandre Maral
Perrin, 2025, 1 580 p., 45 €.

XIXe-XXIe siècle

Empereur mondial



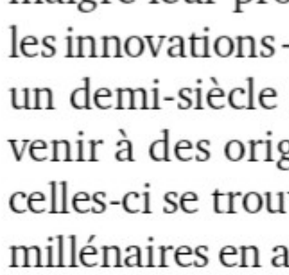
Paré des atouts et même des atours (l'iconographie soignée) que lui assure la remarquable collection « Références » de Belin, cet ouvrage ouvre grand les études napoléoniennes. Tout en s'en tenant à une approche centrée sur Napoléon, Thierry Lentz décloisonne de deux manières ce champ longtemps clos sur lui-même. En premier lieu, en embrassant le monde entier, à la mesure du projet impérial et de ses répercussions globales, en commençant par s'intéresser à la connaissance qu'en avait Bonaparte et à la façon dont il l'a parcouru. Si trente ans d'internationalisation des recherches historiques gagnent en visibilité, on est loin, cependant, d'une démarche d'histoire mondiale de la France napoléonienne, puisqu'il s'agit surtout de mesurer l'impact de l'épisode sur le monde. En deuxième lieu, et telle est l'originalité de l'ouvrage, en faisant éclater la périodisation : le directeur de la Fondation Napoléon suit la mémoire et les échos de l'empereur jusqu'à nos jours. Voici donc une synthèse d'une envergure nouvelle.

Un petit regret, toutefois. Bien des secrets de fabrication de « L'atelier de l'historien » gagneraient à sortir des coulisses : la place grandissante des archives privées battant en brèche l'hégémonie des mémoires des grands acteurs, les nouvelles méthodologies pour aborder les produits dérivés de l'épopée napoléonienne, l'extension du périmètre aux femmes, aux mobilités ou à l'esclavage. Bref, les thèmes de recherches émergents auraient mérité aussi une place, en relais des « grands sujets » si bien embrassés dans cet ouvrage.

Napoléon et le monde, 1769-2025
Thierry Lentz
Belin, 2025, 559 p., 42 €.

XIXe-XXIe siècle

La grande négation



Intégristes-fondamentalistes et radicaux partagent au moins un point commun : la négation de l'histoire. Qu'ils souhaitent trouver leur salut dans le retour aux racines (imaginaires) de leurs croyances ou à l'application intégrale des fondements de ces dernières, pour eux, le temps qui passe ne doit avoir aucune prise sur des sociétés rêvées immuables. Accusant ceux qui devaient veiller au respect des normes religieuses, clercs ou gouvernants, d'avoir cédé aux sirènes de la modernité – notion satanique par excellence, malgré leur promptitude à en utiliser les innovations –, ils cherchent, depuis un demi-siècle ou plus, comment revenir à des origines fantasmées, que celles-ci se trouvent un, deux ou trois millénaires en arrière. Ce passionnant recueil où se côtoient historiens et politistes permet de dégager des lignes de forces communes – comme l'obsession du corps et de sa reproduction – tout en montrant la diversité des situations sur l'ensemble de la planète (du Brésil au Myanmar *via* les États-Unis, l'Égypte, Israël ou l'Inde), allant de la religiosité la plus inquiète à un identitarisme irréligieux. Cette radicalité triomphe notamment dans les monothéismes, mais pas seulement, et s'accompagne souvent d'une violence individuelle ou collective que le discours s'emploie à justifier. Plus inquiétant, la plupart de ces mouvements visent désormais à s'emparer du politique, quitte à avoir recours à des figures d'extrême droite n'hésitant pas à utiliser ces craintes et frayeurs religieuses pour accaparer le pouvoir. Glaçant et indispensable.

Radicalités religieuses. Au cœur d'une mutation mondiale
Alain Dieckhoff (dir.)
Albin Michel, 2025, 352 p., 24,90 €.

XIXe-XXIe siècle

Une femme ordinaire ?



Tous les historiens ont croisé, dans les archives, des anonymes oubliés des grands récits, qui ont pourtant contribué à l'histoire collective de leur temps. Dans le cas des migrations, les trajectoires complexes de ces vies ordinaires, prises entre plusieurs continents, contraignent le chercheur à les suivre dans leurs ancrages successifs à l'échelle globale, s'il veut éclairer ce que fut leur place au sein du monde social. C'est la démarche empruntée par Thibault Bechini, parti sur les traces d'Alexandrine Flottes, née de père inconnu en 1827 à Marseille : son enquête le mène jusqu'à Buenos Aires, en passant par l'Alger colonial et le Tessin suisse. Une femme ordinaire ? Son parcours dit autre chose. Face à l'adversité, à chaque étape de sa vie, Alexandrine Flottes mobilise ses ressources financières, familiales et relationnelles pour repartir, en dépit des deuils, des revers de fortune et des incertitudes politiques.

Thibault Bechini ne se contente pas de suivre Alexandrine. Il remonte les fils généalogiques et dessine ses réseaux de sociabilité. Attentif aux lieux, il croque les immeubles qu'elle habite et les villes qu'elle choisit. A travers les métiers exercés par elle et ses proches, l'auteur esquisse une histoire sociale de ces espaces. Pour mener son enquête, il essore les archives, accumule les traces d'une existence vouée à l'oubli et réussit à leur donner sens. Alexandrine Flottes meurt à Buenos Aires, à une date inconnue : l'historien a fini par buter sur les silences de l'archive, mais parvient, au terme d'une impressionnante enquête, à lui restituer une biographie à part entière.

Alexandrine Flottes. De Marseille à Buenos Aires, parcours d'une migrante au XIXe siècle
Thibault Bechini
Toulouse, Anacharsis, 2025, 128 p., 16 €.

Livres

XIXe-XXIe siècle

Cas de conscience

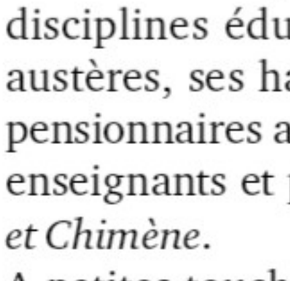


Expert de la magistrature sous Vichy et haut magistrat, Jean-Paul Jean livre dans cet ouvrage, fondé sur des archives de première main, une analyse approfondie de la justice sous Vichy, à la Libération (pour juger la collaboration et les juges collaborateurs), puis de la reconstruction de l'institution. Cet exercice, sans manichéisme ni concession, est aussi une entreprise civique, tant l'État de droit est aujourd'hui attaqué. Il part de la conscience même des magistrats face à l'installation du régime de Vichy. Que faire ? Obéir ? Exercer son métier avec le souci de la règle de droit ? Résister aux pressions ? Résister tout court ? L'un des grands mérites du livre est de montrer la complexité de la situation. Complexité, aussi, des hommes qui, le plus souvent, ne furent ni collaborateurs ni résistants, mais entre maréchalisme et inclination vers la résistance à partir de fin 1942, comme tant d'autres. En général, c'est l'obéissance, l'acceptation des tribunaux d'exception que Vichy invente et beaucoup de nuances de gris. L'exemple le plus emblématique de cet opportunisme suspect est celui du procureur général André Mornet. Sont évoqués aussi de francs collaborateurs (le procureur de la Seine puis ministre de la Justice Maurice Gabolde) ou de belles figures (Paul Didier ou Maurice Rolland). Est analysée, enfin, la réorganisation de la justice : rôle des magistrats résistants, épuration limitée, procès (Pétain, Laval), féminisation tardive (1946), création d'un premier Conseil supérieur de la magistrature. Et, ces dernières décennies, la progressive émancipation vers une indépendance réelle. Indispensable à l'heure où le « cas de conscience » est à nouveau envisageable.

Les Juges devant l'histoire. Savoir dire non, de Vichy à nos jours
Jean-Paul Jean
Rennes, PUR, 2025, 342 p., 25 €.

XIXe-XXIe siècle

Souvenirs d'un potache



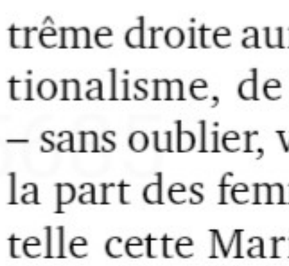
Sous un titre extrait d'un répertoire de garçons élevés au pensionnat, Alain Corbin poursuit le récit de ses souvenirs, qu'il a engagé en 2016 avec *Sois sage, c'est la guerre* (Flammarion). Mais cette histoire malicieusement personnelle entre de plain-pied dans les débats actuels sur les établissements d'enseignement catholique en France. Ou plutôt, il leur offre une distance : l'anachronisme est bien le péché capital de l'historien. Il ne livre pas un simple témoignage, mais reconstitue une époque, un monde disparu qui vivait de ses disciplines éducatives, ses rythmes austères, ses habitudes de potaches pensionnaires attachés à surnommer enseignants et personnels : *Bidouille et Chimène*.

A petites touches, le livre montre la diversité des publics d'élèves, mais l'unité des principes d'autorité appliqués à des garçons, la richesse des matières d'enseignement, mais la retenue des mœurs, les nuances des périodes d'écolage, mais la rigidité des horaires et des calendriers, les soins du corps, mais la frugalité des repas. Avec tendresse et ironie, Alain Corbin nous conduit dans le paysage ancien de la transmission des savoirs, des rôles, de l'autorité qu'occupe la religion, de son imprégnation des rythmes de la vie scolaire. Au lecteur il laisse la liberté d'éprouver nostalgie ou gaieté, regret ou aversion. Ainsi se poursuit l'histoire des sensibilités qu'il a initiée. Mais il nous invite, entre les lignes, aux débats contemporains sur l'éducation, afin de mieux attirer notre attention sur la méthode et la manière de brosser les contextes d'une époque. Du grand art.

Bidouille et Chimène. Vivre dans une école catholique d'autrefois, octobre 1945-juillet 1952
Alain Corbin
Fayard, 2025, 128 p., 15 €.

XIXe-XXIe siècle

Droite radicale

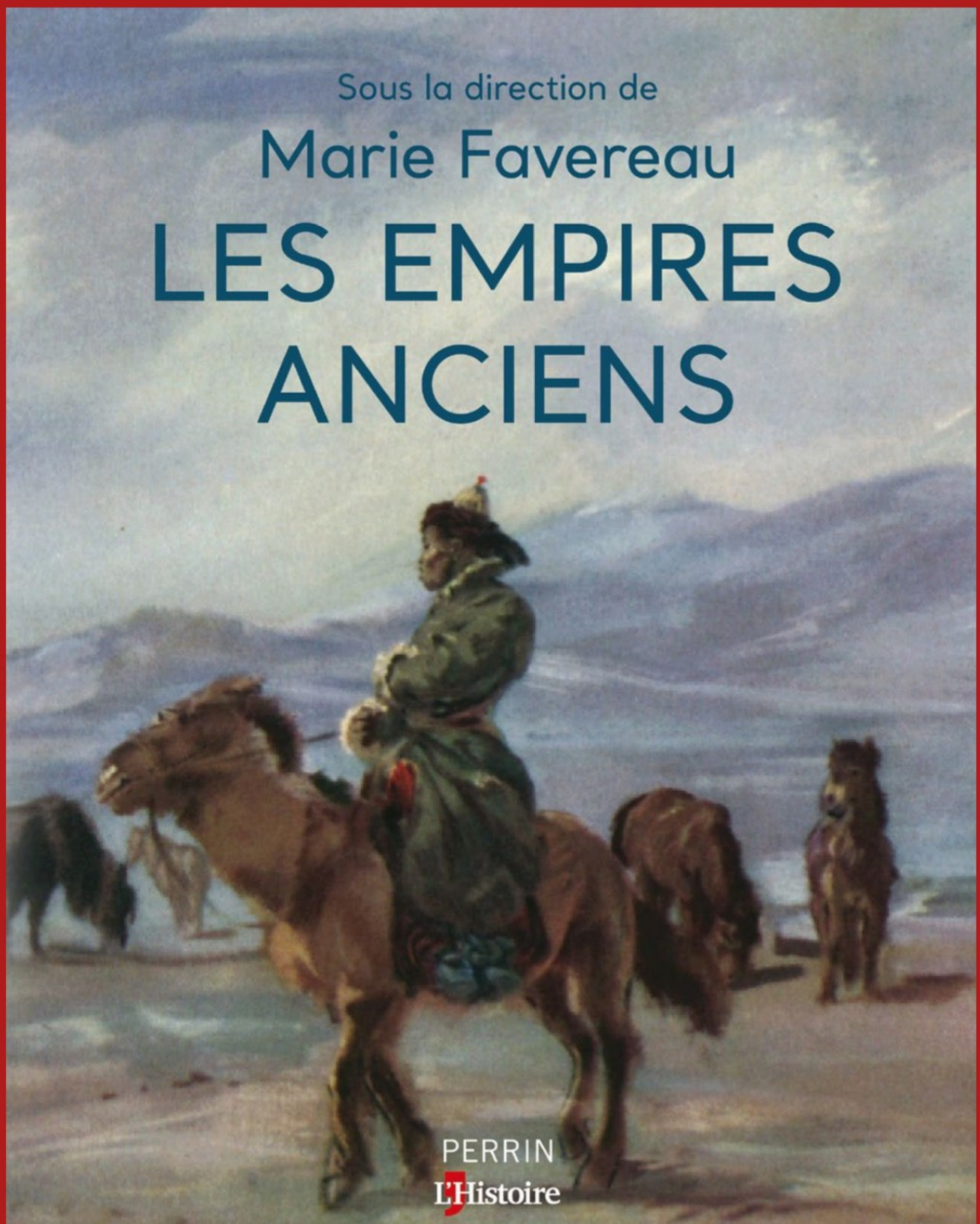


Une trentaine d'années après l'ouvrage collectif sur *L'Extrême droite* dirigé par Michel Winock, le même éditeur renouvelle le sujet avec une quinzaine d'historiens, sociologues et politistes d'une nouvelle génération, dirigés par Baptiste Roger-Lacan. Un des grands mérites du livre est le souci accordé aux origines, à la « matrice aristocratique » qui a animé la Contre-Révolution, a pris sa revanche avec la Restauration, avant de connaître, sous la forme de l'ultra-royalisme puis du légitimisme, une défaite définitive. La deuxième vie de cette extrême droite aura pris la forme du nationalisme, de Drumont à Maurras – sans oublier, voilà bien qui est neuf, la part des femmes et du féminisme, telle cette Marie Maugeret, auteure d'un *Féminisme chrétien* en 1896 et fondatrice de l'Union nationaliste des femmes françaises. Les analyses qui suivent dans l'ordre chronologique, de l'Action française à Vichy, sont de bonnes mises au point, mais un intérêt peut-être supérieur du livre se trouve dans les deux dernières parties, sur les avatars du courant après 1945. On y trouve retracée l'évolution du Front national au Rassemblement national, mais non sans aperçus originaux, tel ce chapitre intitulé « Jeunesse et contre-culture, des skinheads aux influenceurs ». Précisons enfin que cette étude à voix multiples dépasse l'analyse des idées et s'attache aux formes concrètes de leur réception, aux vecteurs de leur diffusion, à tous les moyens qui constituent l'imagerie de la droite radicale.

Nouvelle histoire de l'extrême droite. France, 1780-2025
Baptiste Roger-Lacan (dir.)
Seuil, 2025, 384 p., 24 €.

@ Plus de comptes rendus sur www.lhistoire.fr

LES SOURCES DE L'IMPÉRIALISME



L'album événement : 35 auteurs, 25 chapitres, plus de 200 illustrations et cartes

L'Histoire PERRIN

Revues

L'histoire publique à l'honneur

Une anthologie d'articles parus depuis la création de la revue numérique, en 2018.

Que pourrait, ou devrait, être l'histoire publique ? *Entre-temps. Revue numérique d'histoire actuelle,* hébergée depuis 2018 par le Collège de France et animée par des jeunes chercheurs sous la ferme direction de Patrick Boucheron, y réfléchit, depuis sept ans, en produisant textes, podcasts, vidéos, en libre accès sur le site de la revue. En voici une anthologie – un beau livre – impossible à présenter exhaustivement (340 pages !). L'ouvrage est introduit par Aurélien Peter, l'actuel directeur de rédaction, et ses prédécesseurs : Adrien Genoudet, Elisabeth Schmit et Pauline Guillemet, qui rappellent l'histoire brève de leur œuvre commune.

La première partie de la revue, « Façonner » – qui correspond, comme les autres, aux rubriques du site –, s'intéresse à la fabrique de l'histoire. Ici se succèdent les grands sujets de ces dernières années, au gré de l'actualité politique (la réactivation du mot « jacquerie », pendant les Gilets Jaunes, Gaëtan Bonnot), sanitaire, mémorielle (prendre soin des archives des Manouchian, Lucie Moruzzis) ou muséale (le musée face à l'esclavage, de New York à Nantes, Meredith Martin).



Dans « Créer », le lien se fait entre l'histoire et les arts, d'une entreprise pour faire revivre la musique baroque (Noémie Lenhof, Léa Pouyau) au rôle de conseillère historique que tient Camille Cleret auprès de l'écrivain Pierre Lemaître. Vient ensuite « Transmettre », la section consacrée à l'enseignement, qui recoupe des réflexions après l'assassinat de Samuel Paty en 2020, mais aussi des expériences de lycéens sur l'histoire de leur ville ou sur l'usine voisine. Enfin, sous le titre d'« Exhumer », l'idée est d'œuvrer à la reconnaissance, souvent par le biais de republications de textes venant d'ailleurs. La rédaction y présente des billets publiés à l'occasion de la résurgence dans le débat public de textes devenus des classiques, comme la *Lettre aux instituteurs* de Jaurès de 1888, ou *L'Étrange Défaite* de Marc Bloch écrit en 1940. ■

Entre-temps, 2025.
https://entre-temps.net

EN VENTE DÈS LE 29 JANVIER

Le mois prochain dans « L'Histoire »

1945-1952, LES AMÉRICAINS AU JAPON : L'OCCUPATION OUBLIÉE



Pourquoi la démocratisation a réussi

Soft power : la « diplomatie du baseball »

Qui voulait maintenir l'empereur ?

Depuis 1848, un siècle de visées américaines sur le Pacifique !

MacArthur, un général tout-puissant ?

500 000 GI et des femmes japonaises

Entre honte et oubli, la tragédie des vétérans vaincus

STRINGER/AFP

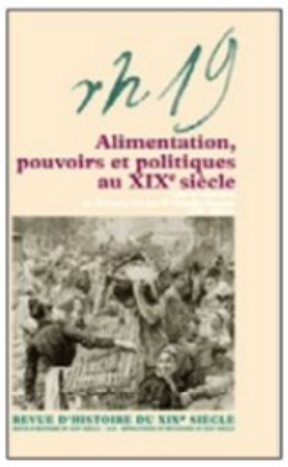
S'afficher politiquement



Après l'exposition au musée d'Orsay sur les affiches illustrées à Paris au XIXe siècle, *Matériaux* nous emmène à Londres, entre 1974 et 1990, dans le fonds du See Red Women's Workshop, dont l'action s'inscrivait dans le Women's Liberation Movement. Dirigée par Charlotte Gould et Mathilde Bertrand, la revue, pour la première fois entièrement en couleur, donne la parole à d'anciennes membres du collectif, à des universitaires, à des doctorantes et graphistes. Blandine Fontaine dresse un parallèle avec les collages féministes qui fleurissent depuis 2019, dans une mémoire activiste instituée dont les Colleuses ignorent souvent l'histoire.

Matériaux pour l'histoire de notre temps n° 155, 2025-1.

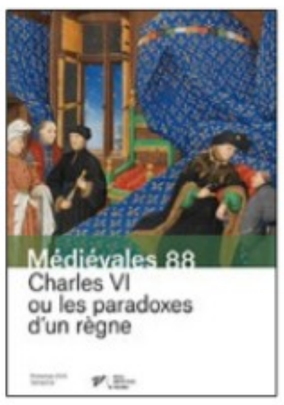
Tournant alimentaire



L'alimentation, fait social total selon Marcel Mauss, convoquée pour illustrer le processus de civilisation chez Norbert Elias ou la distinction de classe chez Bourdieu, est un terrain majeur de l'historiographie depuis les années 1980, en lien avec les questionnements autour de l'industrie, de l'environnement, de la santé… Dirigé par François Jarrige et Ophélie Siméon, ce dossier sur l'alimentation et les pouvoirs publics privilégie une histoire « par en bas ». Étienne Hudon étudie la précarité alimentaire des Parisiens lors du siège de l'hiver 1870-1871, et Alice Béja, la mobilisation des femmes juives immigrées aux USA contre la flambée des prix (1902-1917), en particulier dans les boycotts de la viande.

RH19 n° 70-2025/1.

Charles VI, paradoxal



Coordonné par Dominique Demartini et Boris Bove, ce dossier renouvelle les approches autour du règne de Charles VI (1380-1422). Pour Claude Gauvard, si cette période a longtemps été vue comme un temps de faiblesse du pouvoir, du fait de la folie du roi, de la guerre civile, du Grand Schisme ou de la guerre contre les Anglais, elle semble pourtant un moment clé du développement de l'État moderne, au cours duquel, malgré tout, le peuple reste attaché à la personne du souverain. Dominique Demartini travaille quant à elle sur la manière dont Christine de Pizan construit, à partir de ce roi irreprésentable, absent, d'autres modes de présence.

Médiévales n° 88, 2025.

Le SHD a 20 ans !



Créé par décret en janvier 2005, il y a vingt ans, le Service historique de la défense (SHD) vise à regrouper les différents services qui le précèdent, à l'armée de terre, de l'air, à la marine et à la gendarmerie. A l'occasion de cet anniversaire, la *Revue historique des armées* (qui, elle, fête ses 80 ans !) consacre une partie de son numéro à l'histoire de cette tradition archivistique. Et aussi à une longue enquête sur les 1 300 victimes de la flotte française à Mers el-Kebir, le 3 juillet 1940, coulée par la Royal Navy : identifications, parcours individuels, circonstances, avec les documents qui les ont permis (photographies, lettres, documents juridiques).

Revue historique des armées n° 317, 2025/2.

LETTRES DE L'ÉTRANGER

Le My Lai philippin

Les photos publiées après le massacre de My Lai en 1968 au Vietnam ont perturbé la conscience américaine. A l'inverse, celles d'un événement de même nature perpétré en 1906 aux Philippines avaient plutôt servi à justifier la politique états-unienne. L'historien Kim A. Wagner consacre un livre à cette sinistre affaire. Alors que la guerre avait fait plus de 250 000 victimes, des centaines de Moros réfugiés dans un cratère avaient été déchiquetés par des soldats enthousiastes, photographiés devant les corps démembrés. « *Nous venons non pas en envahisseurs mais en amis, pour protéger les indigènes* », déclarait, en 1898, le président William McKinley.
New York Review of Books, 23 octobre 2025.

La Grande Peur

Des chercheurs italiens et français se sont penchés sur le mode de propagation de la Grande Peur de l'été 1789 pour tenter de régler un vieux débat depuis l'ouvrage classique de Georges Lefebvre : était-ce un cas d'hystérie collective ? Exploitant les instruments de l'épidémiologie afin d'apporter une « réponse quantitative », ils concluent au caractère « rationnel » du mouvement. Même s'il avait les traits d'une épidémie, avec plusieurs foyers distincts, il a surtout mobilisé les villes riches et instruites. Et il s'est éteint après l'abolition des privilèges. *Nature*, 9 octobre 2025. ■

Olivier Postel-Vinay

@ Plus d'informations sur www.lhistoire.fr

Bande dessinée

Faire parler les glyphes

Jean Dytar et Romain Bertrand mêlent art et histoire pour documenter la culture des Aztèques avant la conquête espagnole.

Jean Dytar réinvente les codes du genre de la bande dessinée historique à chaque album, adaptant ce médium à ses différents projets, qu'il s'inspire directement des miniatures persanes pour mettre en images l'Iran du XI^e^ siècle avec *Le Sourire des marionnettes* (2009), ou qu'il décortique les différents témoignages sur l'affaire Dreyfus dans *#J'Accuse… !* (2021), objet hybride entre bande dessinée, presse illustrée de la fin du XIX^e^ siècle et dispositifs médiatiques contemporains.

Pour la première fois, il s'associe à un historien, Romain Bertrand, et nous plonge dans le Mexique espagnol de la seconde moitié du XVI^e^ siècle. Les deux auteurs se sont découvert une curiosité commune pour Bernadino de Sahagún, un missionnaire qui s'était donné pour projet de décrire et de comprendre un monde disparu : l'Anahuac, le pays des Aztèques, consumé par les flammes de la conquête. Leur héros, Antonio, fait partie de ces jeunes Amérindiens christianisés qui avaient été recrutés par le franciscain pour l'aider à recueillir la parole de vieux indigènes et ainsi documenter la société et les croyances aztèques antérieures à la conquête espagnole. L'entreprise, qui dura près de trente ans, aboutit à la rédaction du monumental *Codex de Florence*, composé d'un texte en nahuatl et d'un autre en espagnol, le tout richement illustré.



LES SENTIERS D'ANAHUAC
Jean Dytar, Romain Bertrand, La Découverte-Delcourt, 2025.

Le choc de deux cultures graphiques

Dans *Florida* (2018), Jean Dytar racontait l'échec d'une colonie française en Floride à la fin du XVI^e^ siècle, à travers le regard d'un cartographe occidental, qui avait tracé des Amérindiens un portrait fantaisiste appelé à durablement marquer les imaginaires européens. Ici, le point de vue est l'exact inverse : c'est l'imaginaire amérindien qui est au centre du récit. L'un des enjeux est d'ailleurs de traduire visuellement l'expérience du choc de deux mondes étrangers qui finissent par s'hybrider. Pour retranscrire ces deux cultures graphiques, les auteurs convoquent à la fois les codex nahuas et les gravures européennes du XVI^e^ siècle. Ils transforment le code pictographique nahua en lexique et font revivre cette langue morte, qui l'emporte même lorsque la couleur et les glyphes « aztèques » submergent le noir et blanc des gravures sur bois de l'Europe de la Renaissance. Ce faisant, les auteurs ne livrent pas seulement une *Tapisserie de Bayeux* de la conquête espagnole ; ils nous amènent à interroger à la fois les enjeux, au XVI^e^ siècle, liés à la collecte de ces données, et les défis contemporains que représente leur figuration. On a souvent questionné la capacité du Neuvième Art à vulgariser l'histoire avec pertinence, voire à écrire l'histoire. Cette œuvre majeure prouve la grande utilité de la collaboration entre historiens et artistes, pas seulement pour illustrer un texte, mais pour faire revivre l'image, le son et la pensée du passé, tout en soulignant les limites du procédé et en montrant au lecteur l'histoire en train de s'écrire. *Les Sentiers d'Anahuac* balise clairement le chemin à emprunter pour renouveler un art tout en réenchantant une science. ■



Tristan Martine
Maître de conférences à l'Université de Lille

À LIRE AUSSI CE MOIS-CI

La Dent. La décolonisation selon Lumumba
Nicolas Pitz, Pierre Lecrenier, Grenoble, Glénat, 2025.

Camisards
Eloi Valat, Chrystel Bernat, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu Autour, 2025.

© LA DÉCOUVERTE-DELCOURT, 2025

Classique

« De Munich à la Libération, 1938-1944 » de Jean-Pierre Azéma

En 1979, cette synthèse pionnière des connaissances d'alors sur les Années noires marquait un tournant majeur dans la mémoire de l'Occupation.

Par Henry Rousso*

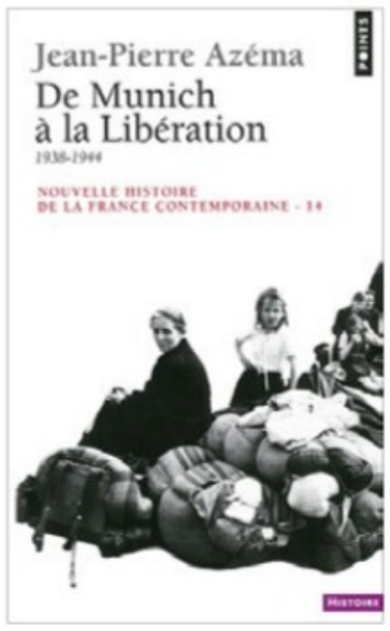
LA THÈSE

« *L'auteur avait 3 ans en 1940, il se refuse à être un donneur de leçon ou à se transformer en procureur ; il n'entend pourtant pas se poser en spectateur désincarné, car il a, lui aussi, son mot à dire.* » Dès l'introduction, Jean-Pierre Azéma donne le ton, modeste mais ferme. Publié en août 1979, quelques mois après la loi qui libéralise l'accès aux archives publiques, l'ouvrage devient une référence pour la nouvelle historiographie qui émerge alors et dont l'auteur sera l'un des chefs de file.

Le livre ne défend pas une thèse, contrairement à celui de Robert Paxton, *La France de Vichy*, traduit en 1973 au Seuil, en grande partie grâce à Jean-Pierre Azéma. Il offre plutôt une synthèse des connaissances d'alors. Privilégiant la dimension politique et une approche chronologique, il décrit et explique de manière concomitante, et avec une égale rigueur, l'histoire du régime de Vichy et de la Collaboration, et celle de la Résistance, intérieure et extérieure.

Sur Vichy, il s'inscrit dans ce qu'il a appelé la « révolution paxtonienne ». Il y apporte sa marque en contestant l'argument des « 40 millions de pétainistes » et introduisant la catégorie des « maréchalistes ». Ces derniers expriment de la ferveur pour Pétain, celui qui a arrêté la guerre et prétend restaurer un pays effondré, au contraire des premiers, moins nombreux, qui adhèrent au projet politique du régime.

Sur la Résistance, les archives étant encore très lacunaires – celles de Daniel Cordier ne surgiront que quelques années plus tard –, il insiste sur l'importance de la Résistance intérieure, celle des mouvements et des réseaux, estimant qu'elle a été un peu oblitérée par une vision « londonienne », plutôt gaulliste et militaire. L'ouvrage redonne ainsi sa place à la dimension politique de la Résistance, en montrant le difficile chemin vers l'unité.



Seuil, « Points histoire », rééd. 2002.

CE QU'IL EN RESTE

L'ouvrage demeure sans conteste une référence, même si la recherche a beaucoup évolué. L'auteur en a d'ailleurs publié en 2002 une édition revue et mise à jour. Certains passages, comme la distinction entre « armistice » et « capitulation », essentielle pour comprendre ce qui s'est joué en juin 1940, ou encore sur les rapports entre les mouvements de résistance et le général de Gaulle, constituent une très bonne introduction au sujet.

L'ouvrage est également un témoin des connaissances de l'époque, beaucoup plus étendues qu'on ne le croit en général. La bibliographie est importante, les discussions et polémiques sont déjà vives. Nous sommes loin du « tabou », lequel a été en partie levé au début des années 1970. En réalité, ce livre accompagne la montée en puissance dans l'espace public d'une nouvelle phase de la mémoire de l'Occupation. Il en est l'un des versants scientifiques majeurs. ■

* *Directeur de recherche émérite au CNRS*

L'AUTEUR



ULF ANDERSEN/AURIMAGES

Jean-Pierre Azéma

Né le 30 septembre 1937 et disparu le 14 juillet 2025, il a été l'un des meilleurs historiens de l'Occupation et l'un des plus grands historiens français de sa génération. Durant l'essentiel de sa carrière, il a enseigné à l'Institut d'études politiques de Paris, ainsi qu'au Centre de formation des journalistes. Professeur adulé, il a formé des générations d'étudiants et de nombreux universitaires. Il a été de toutes les grandes entreprises sur ces sujets, dont la création de l'Institut d'histoire du temps présent (CNRS) en 1980, l'ouverture du Mémorial de Caen en 1988 ou la participation aux procès Touvier (1994) et Papon (1997). Il est l'auteur de très nombreux ouvrages, en particulier *La France des années noires*, un collectif dirigé avec François Bédarida (Seuil, 1993), et *Jean Moulin face à l'histoire* (Flammarion, 2004). Il s'est fait connaître du grand public comme conseiller historique de la série à succès *Un village français* (2009-2017).

@ Retrouvez tous les « Classiques » sur www.lhistoire.fr

SORTIES

■ **Expositions** *p.90* ■ **Cinéma** *p.92* ■ **Médias** *p.97*

Expositions

Documenter le Dahomey

Le musée Albert-Kahn nous offre une passionnante plongée dans la colonie française de l'Ouest africain en 1930.

La mission française qui explore le Dahomey (Bénin actuel) en 1930 repose sur trois hommes. D'abord, Albert Kahn, le banquier philanthrope alsacien. Traumatisé par les guerres de 1870 et de 1914-1918, il ambitionne de faire disparaître les conflits par la connaissance de l'autre. Dans ce but, il finance de nombreuses expéditions, dont les photographies et les films constituent ses « Archives de la Planète », qu'il installe dans sa propriété de Boulogne-Billancourt, devenue aujourd'hui le musée Albert-Kahn. Ensuite, Francis Aupiais, prêtre catholique atypique envoyé au Dahomey (colonie française depuis 1894), qui se passionne pour la culture autochtone, apprenant la langue, se rapprochant des autorités locales. En France, il fréquente Marcel Mauss, Paul Rivet et Lucien Lévy-Bruhl, fondateurs de l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris en 1925. Surtout, il a réussi à convaincre Albert Kahn de financer sa démarche de documentation des pratiques culturelles et religieuses dahoméennes. Frédéric Gadmer, enfin, photographe pour les armées pendant la Première Guerre mondiale, en particulier au Cameroun, qui se forme au cinéma à partir de 1924.

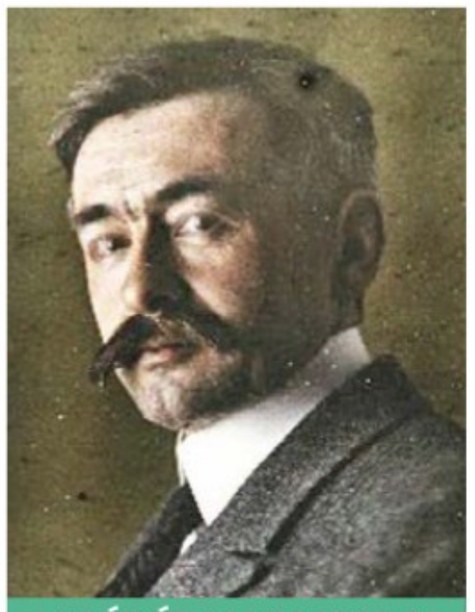
Le 1er janvier 1930, le père Aupiais et Frédéric Gadmer débarquent donc à Cotonou et, jusqu'en mai, sillonnent le pays en train et en auto, 1 600 km au total, notamment dans le Sud : la région de Porto-Novo où le prêtre a vécu un quart de siècle et Abomey, capitale de l'ancien royaume du Dahomey. Ils en rapportent 1 102 autochromes (dont certaines sont présentées) et 140 bobines de film (10 kilomètres de pellicule) équivalant à 8 heures 30 d'images. C'est le plus vaste corpus filmique des Archives de la Planète, le seul aussi issu de l'Afrique subsaharienne.



ALBERT KAHN



PÈRE FRANCIS AUPIAIS



FRÉDÉRIC GADMER

PVDE/BRIDGEMAN IMAGES – CCØ ARCHIVES DE LA PLANÈTE, MUSÉE DÉPARTEMENTAL ALBERT-KAHN, AS1431
© ARCHIVES DE LA PLANÈTE, DÉPARTEMENT DES HAUTS-DE-SEINE, MUSÉE DÉPARTEMENTAL ALBERT-KAHN – © ISHOLA AKPO, COURTESY COLLECTION ZINSOU

Contre le travail forcé

La très ambitieuse exposition proposée par le musée Albert-Kahn (près de 300 œuvres) restitue les éléments de contexte, y compris en matière d'ethnographie, qui aident à comprendre ces documents : la colonisation, les manifestations du pouvoir royal autochtone, les cérémonies « vodun » qui, paradoxalement peut-être, sont étudiées avec justesse par le prêtre catholique, l'économie avec les plantations de palmiers à huile – Aupiais s'élève contre la pratique du travail forcé. Au fil de l'exposition, des artistes contemporains réagissent, illustrant la vitalité de la création béninoise. Après l'exposition récente au musée du quai Branly-Jacques Chirac (15 avril-14 septembre 2025) intitulée « Mission Dakar-Djibouti, 1931-1933. Contre-enquêtes », celle d'Albert-Kahn montre tout le profit historique que le spectateur d'aujourd'hui peut tirer des regards croisés. ■

Huguette Meunier

À VOIR

Bénin aller-retour. Regards sur le Dahomey de 1930 jusqu'au 14 juin au musée départemental Albert-Kahn, Boulogne-Billancourt (92).



Tassi Hangbé, qui régna au début du XVIIIe siècle mais fut longtemps effacée des généalogies officielles, retrouve une place de choix dans ce collage mêlant photographie, couture et papier de l'artiste béninois Ishola Akpo.

Cinéma

Huis-clos montagnard

Pour son premier film, Louise Hémon raconte l'expérience d'une institutrice qui, à la fin du XIXe siècle, vient passer l'hiver dans un village d'altitude des Hautes-Alpes.

En 1899, une jeune institutrice parvient dans un hameau de montagne enneigé aux confins des Hautes-Alpes. Elle incarne la mission républicaine, venant « civiliser » un territoire, avec ce que cela peut comporter de brutale certitude. Aimée est pétrie de bonnes intentions au pays de l'ignorance. Avec ses livres, ses cartes de géographie et ses valeurs : il faut écrire, lire, calculer, raconter le pays, son empire et son histoire, pour mieux émanciper tous et toutes par le savoir. Cette fonction est aussi une protection vis-à-vis des montagnards. La jeune femme n'est plus la proie des hommes qui l'observent.

Pour la réalisatrice et son premier long métrage – prix Jean-Vigo 2025 –, le film est aussi une manière d'être fidèle à une tradition familiale. Elle est issue d'une lignée d'institutrices de montagne missionnées pour apprendre aux enfants à lire et écrire avant que la neige ne fonde et qu'ils retournent aider leurs parents aux travaux agricoles. Son arrière-grand-tante – une certaine Aimée ! – a rédigé un récit anthropologique pour la *Revue de géographie alpine*, qui a servi de fondation pour certaines scènes du scénario, de même qu'une nouvelle de son grand-père, *La Bière sur le toit*, directement adaptée dans le film. On pense aussi, parmi les influences, au récit d'Émilie Carles, *Une soupe aux herbes sauvages* (1977) sur la vie traditionnelle dans la rude vallée de la Clarée, au-dessus de Briançon.

Blizzard et avalanche

Le premier intérêt du film est donc ethnographique : montrer la vie d'un hameau de montagne en 1900 qui survit à l'hiver, la cohabitation des hommes et des bêtes dans des intérieurs faiblement éclairés au feu de bois, les longues veillées communes avec les récits





Aimée enseigne aux cinq enfants du village (ci-dessus). Elle affronte aussi les mythes de la montagne (à gauche).

et les chants en patois – merci aux caméras numériques d'aujourd'hui ! –, la chasse au chamois au sein d'une nature sauvage, splendide et hostile qui, souvent, se montre impitoyable avec le froid, la neige, le blizzard et les avalanches.

Mais, en se fondant dans la communauté – passant des cinq enfants de sa classe aux villageois des veillées –, Aimée est peu à peu saisie par les forces secrètes du village. L'« engloutie » par la nature devient également une « engloutie » des mythes et pulsions de la montagne. Un vertige sensuel grandit en elle, marqué par la découverte de son propre corps. Ce huis-clos en altitude est sa première expérience de liberté, loin de la société, de sa famille, de l'institution. La jeune femme, sous l'uniforme, explore ses désirs, qui lui donnent accès à sa part secrète, mêlée de peurs et de curiosité.

Réalisme magique

La jeune femme attire les garçons du village et, dans cette initiation sexuelle partagée, confronte sa nature cartésienne à l'irrationnel. Les légendes des veillées s'incarnent au rythme des plaisirs du corps. Celle de la Mort qui regarde dans les yeux les montagnards égarés pour mieux les saisir quand ils fuient vers la mer ; celle de « la Boye », belle sirène des neiges qui séduit les bûcherons et les chasseurs pour les attirer vers les précipices.

A travers ce réalisme magique, la jeune institutrice rejoint les contes du coin du feu, devenant cette figure mythique, voire maléfique, qui aime les hommes pour les conduire à la mort.

TAKE SHELTER/ARTE FRANCE CINÉMA

Le film quitte peu à peu la chronique ethnologique pour gagner les rives du cinéma fantastique et des récits mythologiques, embarquant les spectateurs vers une expérience à laquelle ils ne s'attendaient pas. C'est aussi cela faire de l'histoire au cinéma : construire les incessants va-et-vient entre réalisme et fiction, entre récits du jour et fables de la nuit, entre la volonté de savoir et les fantasmes du corps, pour mieux saisir l'esprit d'un lieu (si particulier) et le contexte d'une époque (si étrange). ■

Antoine de Baecque

À VOIR

L'Engloutie

Louise Hémon, en salle le 24 décembre

POUR NOS ABONNÉS

23 JANVIER
20H15

CONDOR DISTRIBUTION

Paris



L'ENGLOUTIE
DE LOUISE HÉMON

Projection suivie d'une rencontre avec
Louise Hémon et
Antoine de Baecque

40 places sont offertes aux abonnés de *L'Histoire*

Inscription :
privilege-abonnes@histoire.presse.fr

Cinéma Le Champo,
51, rue des Écoles, 75005 Paris
www.cinema-lechampo.com

L'île-paysage

Le réalisateur Fatih Akin s'empare de l'enfance allemande de son mentor Hark Bohm.



Sur l'île d'Amrum, en mer du Nord, la vie est rude en 1945.

Disparu le 14 novembre 2025, Hark Bohm est un cinéaste allemand qui a réalisé une dizaine de films. Il est surtout connu pour avoir joué plusieurs rôles chez Rainer Werner Fassbinder. Pédagogue, il fonde l'étude du cinéma à l'université de Hambourg. C'est là qu'il a pour élève Fatih Akin, étudiant doué qui réalise bientôt ses premiers films, notamment *Head-On*, Ours d'or à la Berlinale 2004. Se sentant vieillir, l'aîné confie au cadet une histoire, celle de son enfance sur l'île d'Amrum, à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Fils de nazis

Fatih Akin tourne ce scénario en hommage à son mentor. Il raconte une histoire qui n'est pas la sienne, lui, fils d'immigrés turcs, mais en fait cependant son propre film. Où il pose une question, qui revient hanter l'Allemagne contemporaine : le rapport à l'époque nazie, les attitudes contrastées envers elle. Faut-il affronter la bête immonde, l'ignorer ou l'enterrer sous le sable de l'oubli ?

Printemps 1945, sur l'île d'Amrum, une terre isolée du Nord en mer frisonne, deux milliers d'habitants, des gens rudes, sauvages, avec leurs propres règles, leurs rythmes et leur langue, le frison Öömrang, dialecte unique. Les habitants ont des visages comme des paysages. L'île devient le personnage principal du film, entre dunes de sable, animaux à peine apprivoisés, landes vertes et immensité bleue.

Dans les derniers jours de la guerre, Nanning, 12 ans, brave une mer dangereuse pour chasser le phoque, pêche de nuit et travaille à la ferme voisine pour aider sa mère à nourrir la famille. C'est un fils de nazis, enfant de Berlinois retirés sur l'île mais restés jusqu'au bout fidèles à Hitler.

Au contact d'un autre enfant, son ami Hermann, plus solaire, insouciant, attachant, Nanning fait l'expérience d'une nouvelle existence : il doit apprendre à se détacher de ses parents tout autant que du nazisme. C'est la compréhension profonde de la vie sur l'île qui va l'aider à devenir adulte, réussissant ainsi à trouver sa voie. A la toute fin du film, Hark Bohm lui-même fait une apparition dans son propre rôle. L'homme et l'artiste qu'il est devenu montre que l'expérience a été profitable. ■

A. de B.

À VOIR

Une enfance allemande

Fatih Akin, en salle le 24 décembre.

© 2025 BOMBERO INTERNATIONAL GMBH & CO/KG RIALTO FILM GMBH WARNER BROS/ENTERTAINMENT GMBH/GORDON TIMPEN



Cinéma

Pessac, le palmarès 2025

La 35e édition du Festival international du film d'histoire a résonné avec l'actualité, en consacrant des œuvres fortes ayant pour cadre les conflits au Moyen-Orient.

Alors que l'actualité semble toujours plus présente et oppressante, que peut encore le cinéma d'histoire, lui qui demande de s'arrêter pour comprendre ce qui n'est plus ? La sélection du 35e Festival international du film d'histoire prouve sa nécessité : onze films de périodes et thèmes différents, mais qui s'engagent tous dans un dialogue serré avec les enjeux d'aujourd'hui. Et son palmarès l'illustre, puisque les trois films primés racontent des événements quasi contemporains, marqués par les atrocités de la guerre au Moyen-Orient.

Le Jury étudiant s'est ainsi prononcé pour *Le Gâteau du président* de Hasan Hadi, qui retrace les aventures de Lamia, une petite fille de 9 ans, chargée de trouver les ingrédients d'un gâteau d'anniversaire pour Saddam Hussein, alors que les sanctions et les bombes s'abattent sur un Irak asphyxié. Imposé comme un honneur à des enfants, la préparation de ce gâteau révèle toute l'horreur de la misère et la violence des adultes, plus souvent des menaces que des secours. L'école n'enseigne rien d'autre que la soumission absolue au chef, dont le portrait trône partout. A hauteur d'enfant, c'est donc un système entier qui est dénoncé dans toute sa noirceur, souvent de façon crue, mais aussi avec humour, comme le rappelle Hindi, un coq qui accompagne Lamia pendant tout son périple.

Faire l'histoire de la Palestine

Pour le prix du Jury professionnel, en revanche, le rire n'est pas convié : *La Voix de Hind Rajab* est une gifle dont le public sentira longtemps la marque. Kaouther Ben Hania a fait le choix d'entrelacer sa fiction de véritables enregistrements d'appels téléphoniques au Croissant-Rouge palestinien. Les frontières du réel se brouillent, mais sa brutalité n'en est que plus forte, car les spectateurs sont violemment jetés dans le quotidien des humanitaires devant sauver Hind, 6 ans, bloquée par l'armée israélienne dans une voiture où presque toute sa famille a été tuée. Le génie du film est de ne pas montrer ce qui se passe là-bas, à Gaza, mais de représenter la surprise, la terreur, l'immense humanité de l'équipe de secours, qui doit toujours respecter des règles qu'elle n'a pas choisies. De cette expérience cinématographique, on sort frappé de silence.

Le prix du Public a aussi traversé la Méditerranée, pour primer *Ce qu'il reste de nous*, une chronique familiale palestinienne retraçant les blessures jamais guéries des familles chassées en 1948. C'est donc une frise longue et émouvante que dessine la réalisatrice d'origine palestinienne Cherien Dabis, qui joue également le rôle de Hanan, femme et mère emplie de douleur, décidant de raconter son histoire, c'est-à-dire celle dont elle a hérité comme celle qu'elle a transmise. Le film restitue la mémoire de la violence de la Nakba et celle, renouvelée chaque jour, de l'occupation, mais il fait le pari de la réconciliation, dans le corps même des Palestiniens : un espoir difficile. ■

Jules Plassart
Agrégé d'histoire
et membre du Jury étudiant

2026

L'Italie, de Machiavel à Meloni
sera le thème de la 36e édition du Festival international du film d'histoire de Pessac.

Compétition fiction

PRIX DU JURY PROFESSIONNEL

LA VOIX DE HIND RAJAB
DE **KAOUTHER BEN HANIA**



PRIX DANIELLE-LE-ROY-JURY ÉTUDIANT

LE GÂTEAU DU PRÉSIDENT
DE **HASAN HADI**



PRIX DU PUBLIC

CE QU'IL RESTE DE NOUS
DE **CHERIEN DABIS**



MIME FILMS/TANIT FILMS/COMMON PICTURES/JOUR2FÊTE – TPC FILMS LLC/TANDEM FILMS
PALLAS FILMS GMBH/TWENTY TWENTY VISION/AMP FILMWORKS/DISPLACED PICTURES/NOORALUNA PRODUCTIONS/DOHA FILM INSTITUTE/RED SEA FUND/NOUR FILMS

Les sorties de janvier

14 JANVIER

L'AFFAIRE BOJARSKI
DE **JEAN-PAUL SALOMÉ**



L'ARTISTE DE LA FAUSSE MONNAIE

Faux monnayeur d'art : voilà comment on peut décrire **Jan Bojarski**, héros en nuances du biopic réalisé par **Jean-Paul Salomé**. En effet, non seulement cet ingénieur polonais réfugié en France découvre rapidement son talent pour falsifier les billets de banque, mais, surtout, il le fait avec passion dans le cabanon de son jardin de banlieue. D'abord poussé par l'argent, le protagoniste, incarné par **Reda Kateb**, se prend au jeu de son activité clandestine. Oubliant la prudence tout comme sa vie de famille, il laisse même sa marque sur ses œuvres pour mieux défier la police. Histoire vraie, ce film révèle un personnage et éclaire la France d'après-guerre, avec subtilité et contraste.

@ Entretien avec Jean-Paul Salomé sur www.lhistoire.fr

14 JANVIER

PALESTINE 36
D'**ANNEMARIE JACIR**



RÉVOLTE ARABE

Si **Annemarie Jacir** n'est pas la seule à s'intéresser à la Palestine, elle propose de remonter plus loin dans le temps, jusqu'en 1936, pour comprendre les racines de la Nakba et les malheurs qui suivirent. Mêlant les archives et la fiction, son film explore les fissures qui parcourent la société palestinienne avant son explosion. Grève générale en ville et soulèvements paysans à la campagne, complicité de certains nantis et solidarité interconfessionnelle : ce drame se refuse à toute simplicité, et embrasse, au contraire, la complexité de sa propre époque. Il nous incite à comprendre et à compatir, sans jamais sombrer dans l'émotion facile ou l'explication simpliste, hier comme aujourd'hui.

14 JANVIER

FURCY, NÉ LIBRE
D'**ABD AL MALIK**



LUTTER POUR SA LIBERTÉ

Entre la Réunion et la métropole, **Furcy Madeleine** dut se battre de 1817 à 1843 pour défendre sa liberté contre la domination coloniale. Le réalisateur **Abd al Malik** a fait le choix de cet homme, né à la fin du XVIIIe siècle d'une mère morte esclave, pourtant affranchie par lettre – c'est là que se noue toute l'intrigue du film –, pour représenter à la fois l'horreur de l'esclavage et la grandeur de ceux qui lui résistèrent, aussi bien dans les champs de canne à sucre que devant les tribunaux.

21 JANVIER

LE MAGE DU KREMLIN
D'**OLIVIER ASSAYAS**



LE COMMUNICANT DE POUTINE

Olivier Assayas s'est inspiré du roman de **Giuliano da Empoli** portant le même titre pour son nouveau film. Dans la Russie d'après la chute de l'URSS, **Vadim Baranov**, d'abord passionné par les lumières de l'art libéré, est rapidement conquis par les ombres du pouvoir. A travers les yeux d'un narrateur rappelant parfois des faits, on suit la perte de repères moraux du personnage, rapidement indifférent à tout, si ce n'est à la proximité du pouvoir, c'est-à-dire Vladimir Poutine. Les deux hommes, complices et coupables, prennent le pouvoir par la maîtrise de la communication, au nom de la « verticale du pouvoir » : concept dont on sent encore le poids aujourd'hui, du côté du Dniepr.

BERTRAND FAIVRE, LE BUREAU ET FLORENCE GASTAUD, LES COMPAGNONS DU CINÉMA/LE PACTE – PHILISTINE FILMS/AUTONOMOUS/CORNICHE MEDIA/MK PRODUCTIONS/SNOWGLOBE/HAUT ET COURT
© JULIEN PANIE ; JERICO FILMS/ARCHES FILMS/MEMENTO DISTRIBUTION – CURIOSA FILMS/GAUMONT

Documentaires



Du côté des « Documentaires d'histoire inédits » de ce cru Pessac 2025 : cendres retrouvées, poète révolté, complots déjoués et explorateurs congelés !

Popel [Cendres] d'Oier Plaza Gartzia a été primé par le Jury professionnel, présidé par Igor Minaev et composé de Raphaëlle Branche, Ariane Chemin, Antoine Vitkine et Aude Vassallo. Un vertigineux documentaire d'enquêtes sur la destinée de républicains espagnols disparus dans les camps nazis. Ce film choral mène à un incroyable épilogue : les cendres des prisonniers sont demeurées sur le lieu même de leur crémation, à Prague. L'héroïque famille Suchy a méthodiquement conservé les restes de 2000 victimes assassinées dans le camp voisin, à Hradistko. Et le sujet résonne : encore en 2025, des familles retrouvent la trace de leurs défunts, tandis que d'autres cendres attendent toujours dans des urnes qu'on leur redonne mémoire. Un très émouvant premier film.

Deux Jurys – de la ville de Pessac et lycéen – plébiscitent ***Claude McKay, errances d'un poète révolté*** de Matthieu Verdeil. Le documentaire, *« au rythme effréné »*, est porté par l'œuvre *« coup-de-poing »* de cette figure de la littérature noire du XX^e^ siècle. Bernard George est, lui, récompensé par le prix du Public (parrainé par *L'Histoire*) pour ***Elf, une affaire d'État***, fresque documentaire sur ce gigantesque scandale politico-financier, conclu par la victoire inédite et décisive d'un trio de juges téméraires. Un film en trois parties qui se déploie comme un thriller.

Dans cette sélection proposée par Bruno Scheurer et Tania Rakhmanova figuraient aussi le beau portrait de ***Catherine Leroy, une Française dans la guerre du Vietnam***, de Marie-Christine Gambar. Rejoignant les GI, l'intrépide photographe capture la violence des combats et l'enlisement de l'armée américaine. Les images d'archives y sont superbes.

Compétition histoire

PRIX DU JURY PROFESSIONNEL

POPEL [CENDRES]
D'**OIER PLAZA GARTZIA**



PRIX DU PUBLIC

ELF, UNE AFFAIRE D'ÉTAT
DE **BERNARD GEORGE**



PRIX DU JURY LYCÉEN ET DE LA VILLE DE PESSAC

CLAUDE MCKAY, ERRANCES D'UN POÈTE RÉVOLTÉ
DE **MATTHIEU VERDEIL**



Compétition histoire du cinéma

PRIX MICHEL-CIMENT

JAMES DEAN : LE NOUVEL HOMME
DE **CYRIL LEUTHY**



PRIX DU JURY CAMEO

LOUIS MALLE, LE RÉVOLTÉ
DE **CLAIRE DUGUET**



Avec ***Danse mortelle, l'étrange cas de Strasbourg 1518***, Bastien Gens offre un objet singulier et hypnotique pour évoquer l'épidémie qui aurait, à la Renaissance, forcé une centaine de personnes à danser jusqu'à la mort.

Enfin, ***Tombeau de glace*** de Robin Hunzinger raconte l'expédition tragique de trois Norvégiens partis en ballon vers le pôle Nord en 1897. Trente-trois ans plus tard, leurs corps parfaitement conservés sont découverts… ainsi que des dizaines de photographies. ■

Aude Vassallo
Réalisatrice
et membre du Jury professionnel

FMK FILMAK, EIDER PLAZA/BABEL DOC/CINEPOINT/ČESKÁ TELEVIZE – © BEINECKE RARE BOOK AND MANUSCRIPT LIBRARY/YALE UNIVERSITY LIBRARY ; CINÉTÉVÉ, FABIENNE SERVAN SCHREIBER ET FLORENT PÉRIDONT – © INA ; KUIV, VINCENT SACRIPANTI/INA
CINETEVE, FABIENNE SERVAN SCHREIBER ET VICTOR ROBERT/ARTE FRANCE – © INA ; KUIV, VINCENT SACRIPANTI/INA
FMK FILMAK, EIDER PLAZA/BABEL DOC/CINEPOINT/ČESKÁ TELEVIZE – © BEINECKE RARE BOOK AND MANUSCRIPT LIBRARY/YALE UNIVERSITY LIBRARY – 10.7 PRODUCTIONS, CATHY PALUMBO ET VICTOR ROBERT/ARTE FRANCE – © INA ; KUIV, VINCENT SACRIPANTI/INA
CINETEVE, FABIENNE SERVAN SCHREIBER ET FATMA TARHOUNI – 10.7 PRODUCTIONS, CATHY PALUMBO ET VICTOR ROBERT/ARTE FRANCE – © INA ; KUIV, VINCENT SACRIPANTI/INA

Médias



Le cinéaste Andrzej Brzozowski (à droite) lors du tournage d'*Archeologia*, en 1967.

Archéologie d'Auschwitz

Enquête sur les fouilles menées dans le camp d'extermination.

Archeologia est un court métrage un peu oublié, tourné en 1967 par Andrzej Brzozowski. Durant quatorze minutes, sans aucun commentaire, le cinéaste polonais montre des archéologues fouillant la zone des crématoires II et III d'Auschwitz-Birkenau – il s'agit de l'unique campagne jamais menée sur ce site d'extermination nazi. Couverts, miroirs, peignes, broches sont exhumés. Des objets du quotidien – *« du fond des poches »* –, ayant appartenu à des victimes, presque toutes juives, assassinées dans les chambres à gaz, et que l'économie du IIIe Reich n'a pas souhaité récupérer.

16 470 objets mis au jour

L'évocation d'*Archeologia* par Annette Wieviorka, à l'occasion d'un colloque il y a plus de dix ans, intrigue Ania Szczepanska, historienne spécialiste du cinéma et des archives audiovisuelles de l'ancien bloc de l'Est. Qui a eu l'idée de réaliser ce film ? Comment a-t-il pu être tourné en pleine Pologne communiste ? Qui étaient ces archéologues ? Comment ont-ils travaillé ? Pour tenter de répondre à ces questions, la réalisatrice se rend à Lodz. Au studio de cinéma où *Archeologia* a été produit, elle retrouve les bobines de milliers de films scientifiques destinés à propager le savoir au sein de la société en Pologne communiste ainsi que les archives du projet. Et, notamment, la liste précise des 16 470 objets sortis de terre !

Place alors aux entretiens de celles et ceux qui ont connu Andrzej Brzozowski. Son fils raconte l'obsession de son père pour la Shoah, abordée à plusieurs reprises dans son œuvre cinématographique. L'archéologue du film, Jerzy Kruppé, évoque les conditions dans lesquelles les fouilles ont été réalisées en 1967. Et, en particulier, les relations complexes entre un cinéaste désireux de réaliser son film et un archéologue soucieux du respect de sa méthodologie scientifique.

Le destin d'*Archeologia* comme celui des objets collectés finalement conservés au musée d'Auschwitz interrogent le rapport de la Pologne à la Shoah. De même que la responsabilité de celles et ceux qui héritent de ces infimes – et si précieuses – bribes d'humanité. *Sous la terre* est un documentaire d'histoire, mais surtout une enquête sensible sur la mémoire et les traces que les humains laissent aux générations suivantes. ■

Olivier Thomas

À VOIR

Sous la terre

Ania Szczepanska,
le 27 janvier à 20 h 50 sur Histoire TV.

© MICHAL BRZOZOWSKI/BACHIBOUZOUK & LES POISSONS VOLANTS

RADIO-TÉLÉ

Concordance des temps

Le 20 décembre, Jean-Noël Jeanneney reçoit Anne Lehoërff pour une émission intitulée « L'Age du bronze : quand la guerre surgit ». Le 3 janvier, Maurice Sartre pour « Textes antiques : les hasards d'une survie » ; le 10, Marion Trévisi pour « Quand les femmes suivaient les soldats » ; le 17, Benoît Florin pour « Le prince de Ligne : charmeur de l'Europe » ; le 24, Henriette Levillain pour « Henry David Thoreau, écologiste avant l'heure ? »

Tous les samedis à 10 heures sur France Culture.

Le fil de l'Histoire

La semaine du 22 décembre, Stéphanie Duncan accueille Florence Tamagne pour « Comment était réprimée l'homosexualité avant 1982 en France ? ». La semaine du 29, Arnaud Fossier pour « Les Cathares : vrais hérétiques ou invention de l'Église ? »

Du lundi au vendredi à 14 heures sur France Inter.

Entre sang et beauté

Trahisons, oppression, extrémismes… Entre les XVe et XVIe siècles, les villes de Milan, Rome et Florence sont le théâtre de drames sanglants et de bouleversements politiques dont l'art, outil de pouvoir et de propagande, est indissociable. *Renaissance*, une série en trois épisodes d'Emma Franck.

Le samedi 3 janvier à 20 h 55 sur Arte.

@ Plus d'informations sur www.lhistoire.fr



La culture n'est pas un luxe !

En ces temps de crise, elle est la première sacrifiée dans les budgets de l'État. Au risque d'être peu à peu délégitimée.

La culture, combien de divisions ? Autrement dit : quel montant du budget total de l'État ? 0,6 % soit 4,6 milliards d'euros en 2025. Pas de quoi pavoiser au pays de l'exception culturelle. C'est aussi à cette aune que l'on peut juger de l'intérêt de nos chefs d'État et de nos chefs de gouvernement successifs à la nomination de leurs ministres de la Culture. Depuis l'efficace et durable tandem formé par François Mitterrand et Jack Lang (1981-1986 ; 1988-1993), on peut dire qu'il fut assez limité. Déjà réduit à la portion congrue depuis des lustres, le budget vient de sérieusement dévisser. De leur côté, les dépenses culturelles des collectivités territoriales, qui avaient baissé en raison des confinements et des couvre-feux provoqués par le Covid-19, fléchissent à nouveau cette année.

C'est peu dire que la situation s'est dégradée. Plus de 200 millions d'euros : tel est le montant de la réduction du budget de la culture dans le projet de loi de finances de 2026 présenté par le gouvernement. Une douche froide, d'autant que cette coupe affecte particulièrement les budgets de fonctionnement. Les régions et les départements souffrent davantage encore que les communes et intercommunalités, relativement stables. Qu'importe puisque, pour les concernés, cela se traduit à l'arrivée par une diminution drastique des subventions versées au spectacle vivant (deuxième secteur culturel le plus producteur de richesse), aux festivals, aux événements, à l'action culturelle, à l'éducation artistique, aux associations. Et contrairement à une idée reçue, cela implique autant les régions, les départements et les communes de gauche que de droite, comme une récente étude de l'Observatoire des politiques culturelles l'a confirmé. On y est assez sombre en y évoquant non seulement un fléchissement généralisé mais un net moment de bascule et même *« une rupture historique »*.

Paraphrasant Hölderlin, on en vient à se demander : « A quoi bon la culture en temps de détresse ? »

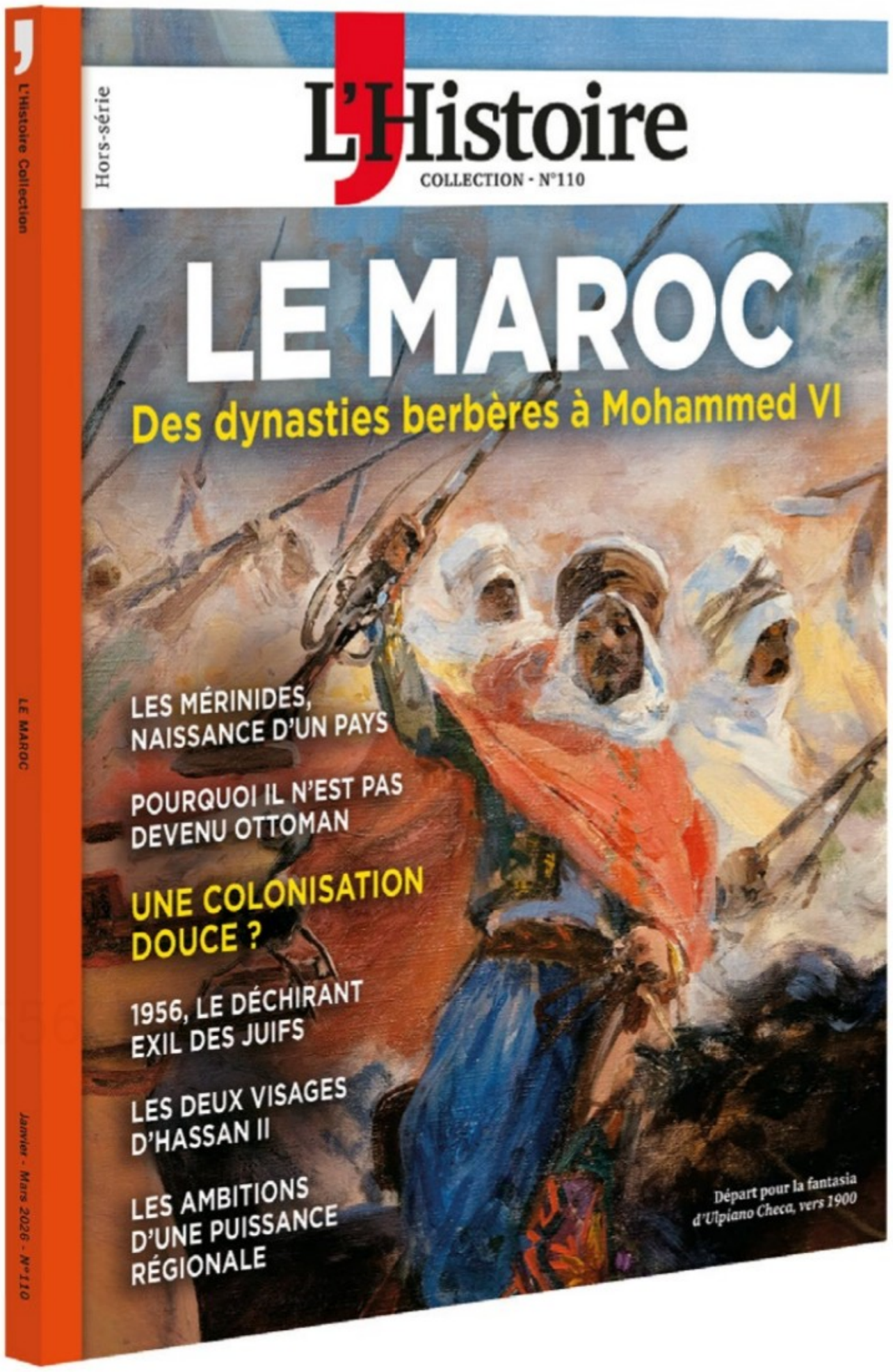
Même si on lui a reproché de servir davantage la consommation de mangas (ou de jeux vidéo) que le théâtre classique, la forte diminution des moyens alloués au pass Culture fait réagir les enseignants qui s'y étaient attachés. Sans même parler de l'audiovisuel public, où le financement de France Télévisions a chuté de 65,3 millions d'euros, il y a aussi de quoi s'inquiéter du côté du patrimoine, qui demeure le premier budget du ministère de la Culture (plus de 1 milliard d'euros). La baisse de ses crédits sera de 58 millions d'euros. Le financement de certains gros travaux (Chaillot, palais de Tokyo) est maintenu, car ils sont déjà engagés. Mais le musée de la Manufacture de Sèvres devra attendre des jours meilleurs. Et les grands établissements culturels ont été invités à se débrouiller. Ils se sont donc tournés vers « la préférence continentale », en contradiction avec la vocation universelle des musées, en augmentant le tarif du billet d'entrée à Versailles (35 euros) et au Louvre (32 euros) pour les visiteurs extra-européens. La Sainte-Chapelle, l'Opéra de Paris et le château de Chambord devraient leur emboîter le pas en ce début d'année, même si cela ne suffira pas à sauver l'aile François-Ier de Chambord. Une préférence continentale qui, après tout, se pratique déjà ailleurs dans le monde.

La culture n'est pas seulement sacrifiée. Dans un contexte national d'économies budgétaires, elle est petit à petit délégitimée. Après avoir longtemps incarné, malgré tout et en dépit de la faiblesse de ses moyens, un choix de société, elle passe désormais pour une variable d'ajustement, un luxe, une fleur au chapeau. En paraphrasant le poète Hölderlin, on en viendrait à se demander : *« A quoi bon la culture en temps de détresse ? »* ■

Pierre Assouline est membre du comité scientifique de L'Histoire, *il a notamment publié* L'Annonce *(Gallimard, 2025)*

@ Retrouvez toutes les « Cartes blanches » sur www.lhistoire.fr
A suivre également sur www.larepubliquedeslivres.com

PHOTO PERSONNELLE



Le mook
des passionnés
d'histoire

Trimestriel
132 pages

**Le 8 janvier 2026,
en kiosque, en librairie
et sur www.lhistoire.fr**

Romanisé au tournant de notre ère, conquis par les Arabes au VII^e^ siècle, le Maghreb occidental voit émerger, au Moyen Age, des dynasties berbères indépendantes qui règnent aussi sur l'Andalousie. Au XVI^e^-XVIII^e^ siècle, le Maroc s'insère dans le jeu européen. Avant d'être colonisé par la France en 1912. Depuis l'indépendance en 1956, des souverains à poigne s'affirment sur la scène régionale.

L'Histoire
COLLECTION

L'HOMME QUI A FAIT TREMBLER LA BANQUE DE FRANCE



UN FILM DE
JEAN-PAUL SALOMÉ

AVEC LA PARTICIPATION DE **CAMILLE JAPY ARTHUR TEBOUL LOLITA CHAMMAH**

SCÉNARIO **JEAN-PAUL SALOMÉ** ET **BASTIEN DARET** D'APRÈS UNE IDÉE ORIGINALE DE **MARIE-PIERRE HUSTER**

L'Histoire

AU CINÉMA LE 14 JANVIER

Télérama RTL